RECHERCHE MISSIONNAIRES

Spiritus

EXPÉRIENCE ET

ÉDITH BERNARD	UNE COMMUNAUTÉ EN RECHERCHE
FERNANDO ET MARINA R.	UN PASSAGE «DÉSERTIQUE» VÉCU DANS L'ESPÉRANCE
H. ET A.-M. F.	SEIZE ANS EN ALGÉRIE
PIERRE ERNY	RENCONTRE AVEC L'ORTHODOXIE
ANTONIO	ANIMATEUR DE COMMUNAUTÉ AU BRÉSIL
CHARLES-MARIE GUILLET	L'ÉGLISE, COMMUNAUTÉ DU «TOUS RESPONSABLES»
ARMEL DUTEIL	LES CONDITIONS D'UN ÉCHANGE...
SERGE DE BEAURECUEIL	AUCUN SENS? QUELLE VEINE!...

84

des laïcs parlent de leur église / 2

SEPTEMBRE 1981 **84** TOME XXII

des laïcs parlent de leur église / 2

1. dossier

Edith Bernard — Au cœur d'une communauté en recherche / 227
Fernando et Marina R. — Un passage «désertique» vécu dans l'espérance / 239
M. Hasboun — Entre ma paroisse et mon lieu de travail / 249
Simone Carriot — Pour une Eglise plus militante / 252
H. et A.-M. F. — Seize ans en Algérie / 254
Pierre Erny — Rencontre avec l'orthodoxie / 259
Antonio — Animateur de communauté au Brésil / 270
Elisabeth — Dans la région de Sao Paulo / 275
Marie-José et Amero — A Olinda de Recife / 276

2. chroniques

Charles-Marie Guillet — L'Eglise, communauté du «tous responsables» / 279
Armel Duteil — Les conditions d'un échange / 307
Serge de Beaurecueil — Aucun sens? quelle veine!... / 321

3. communication

courrier — Points de vue sur les cahiers de 1980 / 324
lectures — Notes bibliographiques / 327
livres — Reçus à la rédaction / 335
informations — Revues... sessions / 336

Dans un monde en rapide évolution, depuis Vatican II, l'Eglise est à la recherche de son être profond pour être fidèle à son origine et à sa tradition ; à la recherche aussi de nouvelles formes de présence dans le monde qui lui donnent crédibilité. Nous vous présentons ici une deuxième série de témoignages de laïcs sur leur Eglise : ils viennent cette fois du Brésil et de France (cf. n° 82 : Chrétiens du Japon et d'Afrique). *Si partiels soient-ils, ils donnent cependant des signes et de la crise et de l'invention ecclésiales.*

Ce qui est le plus frappant, c'est sans doute le désir et le fait de la réappropriation de la Parole de Dieu. Les renouveaux biblique, liturgique, patristique, avaient préparé les théologiens du Concile. Cette fois, ce sont les laïcs chrétiens qui, dépassant les limites de leur catéchisme, cherchent à interpréter la Parole de Dieu. Cette Parole qui devient leur est source de leur dynamisme.

Une autre caractéristique du courant général est le désir de la participation : il ne s'agit pas seulement de passer de l'obéissance à l'engagement, mais plutôt d'être associé à la prise de décision. Certes, les laïcs sont consultés plus souvent qu'autrefois, mais les consultations peuvent être ressenties davantage comme utilisation que comme association.

On peut entendre dans ces textes une critique des institutions : ce n'est pas là le reste des changements de mai 68, ni le spontanéisme contre l'institution. Tous sont conscients que la vie de foi, si souple soit-elle, doit s'accommoder d'un organisme, d'un corps, sinon l'incarnation n'aurait aucune actualisation. La critique des institutions est l'appel à la constitution d'un peuple vivant.

Un des points chauds de la réflexion ecclésiologique porte sur le service que l'Eglise peut et doit rendre, donc sur son rôle missionnaire. Certes, on s'éloigne du modèle de la chrétienté, mais reste cependant le problème de la pénétration de la société. Un des choix de l'Eglise est son option pour les pauvres, qui, toutefois, dans un pays comme la France, n'a pas le même mordant qu'en d'autres pays. Car cette option passe par une information sur les pays du Tiers-Monde et sur la question de « la pauvreté absolue » qui touche pourtant 700 millions d'hommes dans le monde.

Un autre service qui requiert l'engagement non seulement des chrétiens, mais de l'Eglise, à quelque niveau que ce soit, c'est la lutte pour la justice, les droits de l'homme, la paix et la mise en œuvre d'une fraternité vivante. L'Eglise apparaît plus à faire qu'à accepter : elle reste toujours une tâche neuve, dans une redécouverte de la présence du Christ et de l'action de l'Esprit : Voici que je fais toutes choses nouvelles.

Spiritus.

CHRÉTIENS EN FRANCE

*Engagés à des niveaux divers dans une recherche d'Eglise, des chrétiens de France * disent leurs interrogations, leurs difficultés, leur attente, mais aussi leur espérance.*

1. AU CŒUR D'UNE COMMUNAUTÉ EN RECHERCHE

par Edith Bernard, mariée, trois enfants, responsable de l'Antenne à Saint-Bernard de Montparnasse, à Paris, secrétaire au Centre de Recherche et de Théologie missionnaires.

Spiritus = *L'Eglise, en fait, où la voyez-vous?*

Edith B. = Je la vois en beaucoup de lieux. Je sais qu'elle existe dans des lieux où je ne saisis pas très bien sa présence; mais je la sens davantage présente en ces lieux où l'on cherche à se tenir debout sur ses deux pieds, en tant qu'hommes et femmes, responsables de la vie quotidienne, de la vie de tous les jours. Alors, moi-même et ceux avec qui je vis, nous avons mis l'accent là-dessus, et peut-être cette manière de voir nous prend-elle au point que d'autres choses sont mises un peu en sourdine. Je la vois beaucoup, cette Eglise, dans toutes les petites communautés, les petits groupes qui, ici ou là, un peu partout, essaient de transformer leur milieu de vie, au nom de ce qu'ils ont perçu de ce qu'est venu nous dire Jésus-Christ, de ce qu'il est venu nous apporter. C'est surtout là que je la vois.

Spir. = Vous trouvez donc l'Eglise dans ces petits groupes. Ils sont pour vous des lieux de référence par rapport à l'Evangile, qui est non seulement reçu, mais approprié d'une certaine façon... Mais cela a dû faire un changement dans votre vie. Comment est-ce venu?

E.B. = C'est venu progressivement parce que, jusqu'à 24 ans, j'ai reçu une éducation tout à fait classique, dans une famille de petite bourgeoisie de l'Ouest, donc très structurée, très moralisante même, très hiérarchique aussi. J'ai fait des découvertes à partir de 25 ans surtout, quand j'ai vécu dans d'autres lieux. Découverte pendant mes études – mais j'évoluais encore à peu près dans le même milieu; quand je suis venue à la Sorbonne, je fréquentais le Centre Richelieu, alors assez classique! – et surtout après, quand je me suis baladée dans un certain nombre de villes de France, quand j'ai commencé à travailler, à rencontrer des jeunes qui n'avaient pas du tout la même éducation, et qui posaient pas mal de questions. Et puis, à ce moment-là, j'ai travaillé dans des milieux plus défavorisés, chez les Gitans. J'étais travailleuse familiale; je me suis engagée dans plusieurs mouvements comme «Aide à toute détresse», «Science et Service». Et là, je me suis rendue compte que l'Eglise était cantonnée dans un milieu bien déterminé. Finalement, les valeurs qu'on y inculquait alors étaient des choses très intellectuelles, bien ficelées, mais ce n'était pas si évident dans la vie de tous les jours, ni de tous les gens. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à bouquiner pour m'interroger sur l'histoire de l'Eglise, afin de voir comment on en était arrivé là. Et, humainement, j'ai commencé à me dire : il faut s'engager dans une solidarité concrète, car c'est là que se vit le plus intensément la foi.

En même temps, je gardais, comme une nécessité vitale, le besoin de rencontre, de réflexion, de prière et, en fait, j'en éprouvais d'autant plus la nécessité que je commençais à m'investir dans ce genre d'action : je sentais qu'il y avait tellement de choses à faire que j'allais me laisser prendre par elles et je me disais : il faut absolument continuer à garder des temps de réflexion, de prière et continuer à relier mes activités à cet Evangile dont j'avais été nourrie et que je ne rejetais pas, dont je découvrais au contraire les valeurs profondes. Je pensais que tout ce que j'avais reçu

* Voir dans le n° 82 : CHRÉTIENS AU JAPON, p. 5 et CHRÉTIENS D'AFRIQUE, p. 35.

était une richesse et cette découverte que j'ai faite à ce moment a été très nourrie par toute ma formation antérieure. Mais, à mon avis, heureusement que je n'en suis pas restée là, parce que j'aurais pu continuer mon petit bonhomme de chemin, mon petit truc, avec des œillères, en essayant de faire le moins mal possible. Mais sans me sentir une responsabilité aussi forte et aussi, sans me laisser déranger, et même manger, à certains niveaux de temps, d'évolution professionnelle. Au départ, j'ai fait des études pour entrer dans une organisation internationale comme traductrice; et puis, j'ai voulu mettre mon boulot au service d'autre chose, plutôt que de rester dans un poste où on voit les choses de haut et où on gagne de l'argent, pas mal d'argent finalement. Je veux bien croire qu'on le gagne au service des gens, mais à un niveau qui est très lointain, et où, finalement, je ne me sentais pas impliquée personnellement. Donc, mon évolution a changé beaucoup de choses. Je crois que cela n'a pas été négligeable : l'orientation que j'ai prise tenait à cette évolution.

Spir. = On peut donc dire que votre cheminement a été marqué par une recherche de vérité profonde, le désir d'être debout, de ne plus subir un certain christianisme, mais de garder la référence à ce christianisme, à condition qu'il vous soit véritablement personnel et qu'il vous rende responsable. C'est déjà le premier aspect.

E.B. = J'ajoute que ce christianisme doit être en lien avec les autres.

Spir. = Alors, nous voilà au second point : une solidarité profonde avec les autres...

E.B. = Un christianisme personnel, oui, mais pas individualiste, comme il est encore vécu dans certains milieux, ce qui, à mon avis, a causé bien des erreurs. Par exemple, dans ma famille, nous sommes quatre enfants. Et bien! je suis la seule à avoir continué à penser que ce filon chrétien a quelque chose d'important. Les autres ont dit : « On nous a raconté trop de blagues, trop de trucs, en particulier sur ce qui était essentiel dans la religion, un essentiel centré principalement sur les questions de morale privée et de pratiques.Et donc, si on nous a raconté des blagues là-dessus, il n'y a pas de raisons pour que tout ce qu'on nous a enseigné ne soit pas bâti de toutes pièces. »

Finalement, ça ne signifie plus rien pour eux, si ce n'est une certaine référence folklorique et sentimentale, avec un peu de nostalgie parfois, mais

ça ne va pas plus loin pour l'instant, ça ne les pousse pas à approfondir, à s'engager pour voir ce qu'il pourrait y avoir de vital au plan chrétien.

Spir. = Donc, vous avez tendance à chercher l'Eglise là où il y a des hommes qui se rendent de plus en plus libres, qui sont solidaires les uns des autres, et solidaires d'autres hommes vivants. D'autre part, vous éprouvez une espèce de nécessité de maintenir ce que vous appelez la prière, la recherche du sens, une organisation du temps, de façon que vous ne soyez pas dépossédée de vous-même par les activités. Est-ce que la dimension « célébration commune » joue ?

E.B. = Elle joue énormément. Depuis ma toute petite enfance, la dimension « célébration ensemble » était présente. Tout cela « informe » et on ne peut pas l'envoyer promener comme ça. Et, d'autre part, je pense qu'on a vraiment besoin, puisqu'on vit des choses ensemble, d'en parler ensemble et ensemble de les référer à ce qui en est l'essence profonde, la trame profonde. On a besoin aussi d'appeler la transformation que l'on souhaite, que l'on cherche, pour laquelle on lutte et pour laquelle on met en œuvre un certain nombre de moyens. On sent bien que l'on est complètement dépassé par les événements. Cette libération, ce salut, qui ont été, a-t-on appris, gagnés il y a deux mille ans, par la mort et la résurrection du Christ, ils sont loin d'être réalisés complètement. Partout où l'on est (et sur la scène internationale en ce moment, c'est assez flagrant), je crois que beaucoup de questions se posent à ce sujet. Et l'on se rend compte qu'il y a quelque chose qui dépasse toute rationalisation et toute recherche. Donc, on sent vraiment la nécessité, par rapport à notre quête commune d'aujourd'hui et à notre effort commun, de rappeler d'abord que, dans l'Ancien Testament, cette quête de libération était accompagnée par quelqu'un et puis soulevée pas à pas, difficilement d'ailleurs. On éprouve le besoin de regarder cela, d'en faire mémoire en disant : Et pour nous, comment se passe cette fermentation ? Comment est-ce qu'on la voit ? Tout ce dont il est question dans l'Evangile ou les Actes, on sent le besoin d'en faire mémoire, de creuser la recherche. Pour nous aujourd'hui, qu'est-ce que cela signifie ? On croit, en particulier, que, dans le geste eucharistique, il y a cette présence active qui aide à notre transformation quotidienne. Alors, naturellement, c'est là, dans les modalités de cette célébration, qu'il y a souvent des difficultés. D'une part, il faut s'entendre sur ces modalités, et d'autre part, il faut les faire accepter par l'Eglise hiérarchique parce qu'on se sent profondément d'Eglise. Nous tenons absolument, dans le cadre de Saint-Bernard de Montparnasse, à être reliés à l'évêque, donc à avoir un prêtre nommé,

mais qui ne soit pas catapulté dans la communauté comme responsable, sans avoir cheminé avec nous et sans qu'il y ait un choix réciproque. Cependant, il est bon qu'il soit délégué par quelqu'un de l'extérieur pour manifester que nous ne nous enfermons pas dans notre communauté. Cela, ça nous dépasse.

Spir. = Il est donc inévitable qu'étant dans une société de croyants, vous vous retrouviez pour célébrer en communauté – et non pas tant pour avoir un enseignement que pour tâcher de discerner quel est le sens de l'histoire que vous vivez dans ce groupe. Vous relisez donc le passé pour apporter un signe d'espérance immédiatement dans le concret.

Seulement vous sentez bien la difficulté. C'était là le passage, m'a-t-il semblé, en suivant le cheminement de votre groupe ; vous disiez : on ne veut pas le vivre comme une secte, on veut rester en rapport avec la hiérarchie. Et là, vient se poser le problème des modalités et donc le type d'engagements qui, en effet, ne sont peut-être pas immédiatement reconnus par la hiérarchie, par une parole qui vient d'en haut. Mais vous tenez quand même à maintenir un lien vivant avec tous ceux qui apparaissent comme des héritiers et des successeurs.

E.B. = Oui, on y tient beaucoup et je pense que c'est cela qui a marqué la recherche qui s'est faite ces dernières années à Saint-Bernard, en relation avec l'Eglise de Paris. Il faut garder ce lien. Je pense que l'Eglise de Paris aussi y tient, parce que je crois que, pour un certain nombre d'autres groupes de l'extérieur, Saint-Bernard, c'est une espèce de communion de groupes, qui n'ont pas tous les mêmes engagements, les mêmes options, les mêmes cheminements ; pourtant, on arrive – difficilement c'est vrai, mais réellement – à maintenir un lien entre tous ces groupes. Et il y a des gens pour qui Saint-Bernard est la seule trace de référence – même si elle est assez lâche d'ailleurs – avec cette tradition qui va de Jésus-Christ jusqu'à maintenant. Tradition évangélique ayant pris certaines formes historiques, organisationnelles forcément. Je crois donc que, des deux côtés, il y a des tensions et des risques de rupture qui sont assez nets. On est quelquefois sur le fil en ce qui concerne un certain nombre de pratiques. Nous, nous sommes moins portés sur la définition d'une identité stricte ou sur celle des différents rôles que chacun est appelé à tenir pour que cette communauté ou cette communion de communautés se tienne debout. On est tout à fait souple, et les choses ne sont pas tellement structurées : prêtres, laïcs, hommes, femmes, c'est celui qui se trouve là, ou qui est le plus à même d'assurer tel rôle pour le fonction-

nement du groupe, qui le fait... Jusqu'ici (et on y tient parce qu'on pense qu'on ne pourrait pas faire autrement sans rupture), il y a toujours un prêtre ordonné pour les célébrations eucharistiques, et qui est manifestement président de la célébration. D'ailleurs, dans un groupe comme celui de Saint-Bernard, cela pose pas mal de problèmes!

En effet, on recherche beaucoup le moyen de clarifier nos points de vue, nos méthodes. Quel est l'essentiel à conserver? Pourquoi? C'est sûr que pour mener cette recherche, il faut déjà avoir fait un certain cheminement, avoir pris conscience de certaines valeurs qui semblent essentielles, et d'autres qui semblent plus accessoires, plus relatives, plus au service de ce qui passe. Cela n'est pas perçu ainsi par beaucoup de gens qui n'ont pas eu l'occasion de discuter de toutes ces recherches, de leur sens. Et souvent, à l'intérieur des commissions de travail, qui sont ouvertes à tout le monde, les gens font vraiment des découvertes. Je crois que c'est *un grand moyen de formation que tous ces groupes de travail,* parce que c'est au niveau de la formation et de l'éducation, me semble-t-il, qu'on a beaucoup péché... Et on en est là! A avoir des chrétiens qui, dans leurs professions, leurs syndicats ou leurs engagements politiques, ont de très lourdes responsabilités, mais quand ils arrivent dans l'Eglise, ils se retrouvent comme de petits gamins. Ils n'osent pas dire une seule parole, parce que la parole a été confisquée par un certain nombre de spécialistes. On pense qu'on n'a rien à dire, qu'il suffit d'écouter ce qu'on nous dit, de l'intégrer, de le faire sien, le plus profondément possible, le plus sincèrement. Mais contribuer à la formation de cette parole, ce n'est pas notre boulot! Voilà où l'on en est!

Donc, on est un certain nombre, dispersés un peu partout... Les recherches qui se sont faites en Amérique Latine et à d'autres endroits nous ont fait prendre conscience qu'être sur ses deux pieds, cela concernait tout le monde. *La vie de la communauté, cela concerne tout le monde.* Mais on a compris aussi que rien ne vivait et ne pouvait avancer si tout le monde n'y jouait un rôle effectif. Et pas seulement un rôle d'*intégration* de ce qu'on avait à nous dire, mais un rôle de *production* et d'*invention.* Et cela, quoi qu'on en dise, bien sûr, avec l'arrière-fond de formation qu'on a reçu, ça sera assez lent pour arriver à gagner toutes les couches. Mais quoi qu'on en dise aussi, c'est *à la portée de tout le monde,* d'une façon différente bien sûr, et c'est nécessaire pour sentir justement que *cette libération concerne chacun au plus profond de soi, avec ce qui l'entoure.*

C'est pour cette raison qu'on travaille beaucoup, ce qui d'ailleurs n'est

pas facile, parce qu'il y a des siècles d'inertie qui ont informé cette mentalité du tout venant. Et puis, il est tellement plus facile de suivre une route tracée ! Car c'est usant et il faut beaucoup d'énergie, non seulement pour faire cette recherche à laquelle on n'a pas été habitué, mais aussi pour se battre contre les bâtons qu'on nous met dans les roues, sous quelque prétexte que ce soit, et là, c'est vraiment terrible. Je trouve que c'est même très dur pour des chrétiens laïcs de ne pas se sentir soutenus dans cette recherche qui est difficile, qui témoigne quand même d'une présence de l'Esprit dans les gens, dans n'importe qui, selon la parole de l'Ecriture : « Vos fils et vos filles prophétiseront » (je ne veux pas parler des « grandes prophéties », mais seulement du témoignage).

Mais là, au lieu de sentir une certaine confiance raisonnable dans la vie qu'on mène – qui a tout de même une cohérence, qui essaie au moins d'être en harmonie avec ce qu'on dit et ce qu'on pense – *au lieu de sentir cette confiance, on se heurte toujours à la défiance,* et c'est usant, c'est minant. Et alors, on a envie de dire : au lieu de se battre dans l'Eglise, on devrait aller dans des tas d'autres endroits où l'on sent que les luttes de libération sont importantes. Oui, alors, on aurait envie de se dire : on va aller dans ces lieux-là, et puis l'Eglise, elle va se débrouiller. Et il y a en particulier beaucoup de femmes qui vont dans des groupes autres, poussées par ce qu'elles ont dans le cœur de ce ferment évangélique, mais qui se disent : je n'y arrive pas ; dans cette Eglise, c'est lourd, c'est épouvantable, on n'en sortira jamais ! Il y a des raisonnements qui ne tiennent pas debout et qu'on nous balance à la figure...

Spir. = Vous touchez là le deuxième point qui paraît évident : c'est le rôle personnel ; et c'est pour cela que nous nous étions adressés à une femme. Il semble qu'il y a une sorte d'incohérence dans l'Eglise qui, à la fois, prêche les droits de l'homme, mais qui demeure l'un des derniers lieux sexistes.

E.B. = Oui. Il n'y a pas longtemps, quand Marguerite Yourcenar a été élue à l'Académie Française, j'ai apporté ici au bureau deux bouteilles de champagne pour fêter l'événement, en disant : maintenant, il ne reste plus qu'un bastion, c'est le rempart de l'Eglise. Et alors, le jour où, dans l'Eglise, le rempart contre les femmes tombera, ce ne sera plus deux bouteilles que j'apporterai, ce sera la caisse ; mais je ne suis pas sûre de voir ce jour, moi du moins !

Spir. = Vous disiez très juste : « Vos fils et vos filles prophétiseront. » Mais il y a plus encore : « Et il n'y aura plus ni homme ni femme. »

E.B. = Je crois même que, dans le texte, le verbe n'est pas au futur mais au présent. Or, dans notre société, il est bien encore au futur. Et ce qui est étonnant, c'est que, non seulement nous attendons sa *réalisation* – ce qui est le cas de beaucoup de nos espérances dont l'avènement n'est qu'embryonnaire, étant donné nos lourdeurs – mais que son *principe même* soit encore souvent nié. Et c'est dans le lieu même où l'on s'attendrait à une libération – l'Eglise, germe du Royaume – que l'on rencontre les résistances les plus farouches.

Personnellement, je n'ai pas ce problème dans notre couple... Beaucoup de gens me disent : « Tu as vraiment de la chance ! » Et cela m'étonne toujours : comment en est-on arrivé à considérer comme « extraordinaire » la possibilité pour chacun de développer *également* ses forces de vie au bénéfice de tous ? Bien sûr, sur le plan pratique, cela suppose qu'on se préoccupe de « l'autre » et des « autres » (nous avons trois petits garçons), et les choix concrets ne sont pas toujours évidents. Mais le principe est clair : c'est le respect de l'autre en tant que personne, quels que soient son sexe, son âge, ses caractéristiques... et il n'y a pas de porte qui lui soit « originellement » fermée (ou « par nature », si vous préférez). Cela peut toujours « se discuter » : et c'est une école quotidienne et concrète de dialogue en vérité...

Pour en revenir à l'Eglise et à l'éviction des femmes (et des couples – en partie parce que, dans un couple, il y a une femme) de son aspect institutionnel, quand on lit, les Epîtres de Paul, ce qui concerne les ministres, on voit qu'ils ne doivent « être mariés qu'une seule fois » ; les ministères ne sont donc pas réservés aux célibataires... Quant aux femmes, on les voit également assumer des ministères. Et pourtant, il y avait alors un certain nombre de difficultés tenant à la structure sociale de l'époque. En tout état de cause, je crois anti-évangélique le fait d'ériger en absolu *une* façon de régler les problèmes d'organisation en un temps et en un lieu donnés – fussent-ils apostoliques –. Ça n'a pas de sens (dans toute la force de ce terme) de dire : ce seront les hommes, les femmes, ou tel ou tel genre... Que les communautés puissent faire émerger en toute liberté les gens dont elles ont besoin, et c'est tout ! sans demander si celui-ci a les cheveux bruns ou les cheveux longs ! Enfin, quel est le sens d'une exclusion *systématique* ? Vraiment, je ne comprends pas, et cela dépasse l'entendement de beaucoup de jeunes. Ça ne rentre pas dans nos catégories. On ne comprend pas, c'est vraiment déconcertant.

Qu'il y ait des questions d'opportunité, je ne dis pas ; après tant de siècles

structurés d'une certaine façon, on ne balance pas tout comme cela ; il y a une question de pédagogie et c'est très important. Il ne faut surtout pas recommencer dans ce domaine l'espèce de frénésie qu'il y a eu pour la réforme liturgique. Le résultat a été qu'un tas de gens, qui auraient été tout prêts à entrer dans les formes nouvelles si on les leur avait expliquées, et si cela avait été pédagogiquement vécu petit à petit, se sont retournés vers des groupes fermés non seulement sur les rites, mais aussi sur la pensée. Alors cela, il ne faut pas le recommencer, mais je crois qu'*on manque de confiance* en général...

Spir. = Ce que vous suivez, c'est donc le cheminement de ces petites communautés qui, affrontées à des problèmes, vont élaborer peu à peu elles-mêmes leurs solutions ; celles-ci ne viendront pas des décrets d'en haut – vous citez le cas de la réforme liturgique – qui ne peuvent que créer des blocages.

E.B. = Oui, que les évêques qui sont placés pour cela encouragent ce travail, c'est nécessaire qu'il y ait un encouragement. Mais que les gens qui sont en position de pouvoir aider à cette sorte de travail le fassent. Lentement peut-être, mais la recherche doit être mise en œuvre par les gens qui sont affrontés tous les jours à ces problèmes, sinon il n'y aura pas d'assise et tout s'écroulera au premier changement de meneur. Il y en a un qui a telle politique, bon. Et puis, il en vient un autre qui est un peu différent ; alors, hop, tout s'écroule si cela n'est pas vraiment vécu par des gens qui forment des groupes d'Eglise, qui sont la base, la réalité. Dans tous ces groupes d'ailleurs, on sent qu'on acquiert une certaine maturité par rapport à ce qui se passait il y a quelques années où on lançait beaucoup de choses en l'air. Mais on s'est heurté à la réalité, on a vu que rien n'était facile à mettre en œuvre ; il y a eu des échecs, il y a eu des conflits ; et puis maintenant, on sent vraiment qu'il y a un sérieux, une durée, des gens qui sont tenaces dans leurs exigences et qui tiennent de plus en plus à se mettre en lien avec d'autres, qui ne veulent pas faire leur petite affaire chacun de son côté, car ils sentent que c'est un même mouvement qui a des correspondances sous des aspects différents, et ils cherchent de plus en plus à réfléchir.

On se rend compte que personne ne fait le tour d'une question, on vit vraiment comme on peut, dans un monde très complexe, avec toutes les contingences de fatigue, de santé, d'histoire. Lorsqu'on a des enfants, c'est aussi un certain nombre de contingences, mais en même temps, on se sent davantage concerné, parce qu'ils ne vous lâchent pas. Lorsqu'on a

des responsabilités sur le plan communal, c'est pareil, on est obligé de négocier à tous les tournants et donc de se rendre compte que tout le monde n'approche pas les choses de la même façon, tout en ayant des vies très profondes et une recherche vraie.

Spir. = Nous touchons donc maintenant à la troisième question. Dans la première, nous nous sommes demandé où l'on trouve l'Eglise; dans la seconde, vous avez dit comment vous vous sentez dans cette Eglise. La troisième, c'était (et cela me paraît assez fondamental) *le rôle de cette Eglise.* Comment le percevez-vous dans la société? Les voyages du Pape ont créé un rapport d'Eglise qui s'est ouvert d'Etat à Etat, même si ce rapport revêtait un aspect religieux. Mais vous, comment voyez-vous cette liaison entre les communautés de croyants et la vie des sociétés?

E.B. = Je pense que la liaison se fait dans tous les lieux de la vie où l'on est ensemble. Par exemple, à l'école, les parents d'élèves : les uns sont croyants, les autres ne le sont pas; mais on a des choses à faire ensemble sur le plan de l'école, parce qu'il y a toute l'éducation de nos enfants que l'on espère réaliser. Il y a la maison avec les différents cercles où l'on vit; c'est pareil sur le plan du logement, dans le quartier où l'on habite, sur le plan des communes ou des arrondissements pour ceux qui sont en ville; partout, on est forcément en lien avec des gens qui ne partagent pas le sens que nous donnons à la vie, à tout ce que nous faisons. Mais eux aussi, ils ont foi en un certain nombre de valeurs, ils croient à un certain nombre de choses avec beaucoup de ténacité et de désintéressement. Ils dépensent leur temps et leurs énergies autant que nous. Moi, je crois que la liaison doit se faire sous la forme d'un dialogue entre nous, qui donnons un certain sens à nos vies, et très simplement. Çà se thématisera à certains moments parce que, quand on arrive au niveau des groupes, on cherche à faire des définitions d'identité.

Pour moi, j'avoue que c'est un peu comme dans toutes ces questions inter-confessionnelles : ces définitions ne représentent pas quelque chose de primordial; je pense que les choses se font dans le dialogue vrai avec les gens. Chacun arrive avec ce qu'il a de meilleur en lui-même et ce pourquoi il le fait. Les dialogues vrais conduisent à une action ensemble, et là, l'attitude de l'autre pose une interrogation à chacun si, en cheminant, on se rend compte que dans la vie, ce qui anime telle personne représente quelque chose qui est attirant. Pour moi, je crois beaucoup à la présence de l'Esprit, et je ne lui assigne pas de petite boîte; je fais mon travail le mieux que je peux, comme je suis (sans avoir besoin d'étiquette)

et mon travail, ce n'est pas de comptabiliser le nombre de chrétiens, mais de témoigner le mieux que je peux, de vivre en accord avec ce que je dis du Christ, et de vivre de Lui ; d'en vivre non seulement personnellement, mais collectivement avec d'autres couples, d'autres groupes, avec toute cette partie de célébration que nous avons ensemble ; ce qui ne m'empêche pas d'aller vivre aussi, avec d'autres gens qui ne partagent ma foi, d'autres formes de célébrations. Et puis, le reste, c'est la Vie qui nous est donnée par surcroît.

Spir. = Je suis d'accord avec vous là-dessus, parce que je pense que tous ceux qui posent le problème d'identité sont en crise et recherchent ce qu'ils sont : le prêtre cherche son identité, l'Africain... et d'autres encore. Cela me paraît de fausses questions. C'est parce qu'ils sont en crise qu'ils ne savent plus où ils sont. Je ne crois pas que ce soit primordial, du moins au point de vue chrétien. Je pense comme vous que c'est dans la mesure où on pose des actes, que se révèle par le fait même ce que peut être l'Esprit.

E.B. = C'est vrai, mais en même temps, on a besoin de rassemblements entre chrétiens pour parler de ces problèmes, en chercher le sens, le développer, célébrer. Pour continuer de retrouver cette trace, de se reconvertir, etc... parce que nous sommes quand même très pris par les forces de dispersion et d'égoïsme. Mais ces rassemblements mêmes sont au service de la vie de tous les jours. Cependant, une certaine théologie traitera peut-être de « relativisme » nos façons de penser et de vivre...

Spir. = Je crois que la prétention à l'absolu, à la possession de la vérité, est une chose très tardive dans le christianisme, qu'elle n'apparaît que vers le XVe siècle.

E.B. = Il n'en était pas déjà ainsi à l'époque de Constantin ?

Spir. = Non. Son époque a été beaucoup plus marquée par la mise en place d'une administration, mais la prétention à l'absolu vient plus tard, parce que, même un type comme saint Thomas d'Aquin dit : « l'acte d'exister est inconceptualisable ». On ne peut donc jamais atteindre Dieu puisqu'il n'est qu'acte d'exister. Et donc, saint Thomas va mettre à part tout le domaine de la vie. Il est très soucieux d'être relatif. Tandis que l'absolu viendra, en particulier quand se développera la bagarre avec l'idéologie allemande. Plus que *relatif,* je dirai même qu'il est surtout *relationnel.* Tout, dans notre vie, est profondément relationnel, tant avec

l'Esprit qu'il faut bien discerner, qu'avec les autres et pas seulement les chrétiens. Puis, on sent bien aussi une espèce de courant de l'histoire, une espérance que vous portez dans une histoire.

E.B. = C'est sûr, et moi, je crois que, si on a peur de se dissoudre quand on n'a pas de barrières bien définies, c'est un signe extrême de faiblesse et de manque de confiance. Et le remède n'est pas de travailler sur les barrières, mais sur la confiance. Evidemment, on peut taxer cela d'utopie, en disant : « Bon, c'est accessible à un certain nombre, à une certaine classe qui a pris une distance critique par rapport à l'Eglise traditionnelle et qui arrive à se tenir sur ses deux pieds sans avoir trop de béquilles à côté. Mais cette attitude est utopique pour un grand groupe. » En fait, on n'a pas tellement d'expérience venant de ceux qui récemment ont fait confiance à ce courant dit « utopique ». Alors, pourquoi barrer cette recherche d'un revers de main en disant : « c'est de l'utopie », puisqu'on ne l'a pas mise en œuvre et qu'on n'en a pas vu les fruits ? Sous le prétexte de craindre qu'on envoie tout à l'eau, on se crispe sur un certain nombre de méthodes et d'habitudes dont on sait très bien – en analysant les courants – qu'elles ne pourront pas durer. Et si on n'aide pas les aspirations nouvelles qui naissent à se mettre en place, à se fortifier, on va se retrouver vraiment avec de grands déboires.

Spir. = Oui, vous avez raison, et je ne crois pas qu'il y ait d'exemples historiques possibles, parce qu'on n'a jamais vécu une telle période. Et si on considère ce fait de l'athéisme par rationalité, ou issu de la société de production et de consommation telle qu'on l'a mise en place, il n'a jamais existé auparavant. Et donc, on ne peut pas faire de pari, on ne peut pas rejeter de telles expériences tant qu'on ne les aura pas vécues. Il faut une longue patience, mais une patience active...

2. UN PASSAGE « DÉSERTIQUE » VÉCU DANS L'ESPÉRANCE

par Fernando et Marina R. couple franco-portugais, 2 enfants, cadres parisiens.

Marina R = Vous nous demandez ce que nous pensons de l'Eglise... C'est une question ambiguë pour nous dans la mesure où nous avons été très engagés dans notre jeunesse et où, maintenant, nous avons pris beaucoup de recul. Nous sentons les choses de l'intérieur car nous avons été militants « à temps complet » et, en même temps, nous les sentons davantage de l'extérieur et de façon plus critique. C'est une situation assez douloureuse ; nous nous sentons très concernés comme lorsqu'on fait partie d'une famille : même si l'on n'est plus d'accord et si l'on s'en va, on ne peut pas dire qu'on n'en est plus membre. Mais en même temps, on est obligé de prendre des positions autres et d'avoir des attitudes souvent négatives.

Pour moi, actuellement, je trouve que c'est difficile à vivre parce qu'il y a trop de choses que je n'accepte plus pour me sentir vraiment solidaire de l'Eglise à part entière, et comme de l'intérieur. Et en même temps, je suis tout à fait incapable de dire que je n'en suis pas parce que la parole qu'elle doit transmettre, c'est le lait qui m'a nourrie.

Fernando R. = J'ai eu, moi aussi, une formation assez poussée en ce qui concerne la théologie, la morale. Mais, dans la vie quotidienne, dans mon travail de bureau où il n'y a guère de souci de moralité ou de charité, je me dis que ces gens que je côtoie sont incapables d'entendre un tel langage. C'est un dialogue impossible entre eux et l'Eglise ou plutôt ce sont des monologues.

Par exemple, le mysticisme de Mère Térésa, je l'admire, il est extraordinaire, mais son langage peut-il être entendu ? Le Pape aussi a fait des discours formidables... Mais il ne faut pas qu'il parle en maître du monde, car il me semble en fait très loin de la vie réelle.

Quant à l'Eglise, elle m'apparaît aujourd'hui sous deux aspects contradictoires : une Eglise traditionnelle, hiérarchique, faite de structures qui étudie les principes, les dogmes, et ensuite les propose, les impose même à la masse des chrétiens... Eglise « réduite », dans laquelle j'ai vécu, à laquelle j'ai appartenu très longtemps, avec toujours cette angoisse, cette peur de ne pas « en être » et de ne pas marcher droit. Tandis qu'aujourd'hui, alors que j'ai rompu (car pendant quelques années, j'ai vraiment rompu) avec cette idée traditionnelle, je commence à avoir une tout autre idée de l'Eglise : je la vois comme une communauté universelle composée d'individus libres d'exprimer les diversités de leur foi.

Au fond, ce n'est pas tant l'Eglise qui m'intéresse que la foi : le message évangélique. Tout cela doit être vécu individuellement bien sûr, mais aussi en communauté. Car je n'ai pas à vivre le Christ tout seul, comme si les autres devaient le vivre chacun de leur côté. Non, il n'en est pas question.

Mais alors se pose le problème : comment faire ? Je ne vois pas clair, étant donné que, d'en haut, on ne nous propose pas grand-chose ; et en bas, les gens ne s'y intéressent guère. J'aimerais que l'Eglise se fasse à partir de la base pour arriver en haut, plutôt que de partir du haut pour atteindre la base ; ce qui suppose, évidemment, une collaboration entre les deux.

Spiritus = Vous parlez tous deux d'un « autrefois » et d'un « maintenant ». Et donc, qu'est-ce qui vous a permis (autant que vous puissiez le dire) de faire ce passage, à partir de votre éducation traditionnelle, quand vous aviez peur de ne pas « être assez dedans », comme vous le disiez ? Quelle a été la cause déterminante de cette rupture ?

M.R. = Je dois dire que ce qui nous a beaucoup aidés à faire ce passage de l'Eglise traditionnelle à une Eglise plus intérieure, c'est l'appartenance à une communauté de base... Mais il y a eu d'abord pour moi toute une évolution intérieure. A une époque où j'étais permanente au Cercle Saint-Jean-Baptiste, j'ai senti que, vraiment, je devais en partir, que cela ne correspondait plus à la vérité pour moi. Mais en même temps, j'étais désolée de m'en aller parce que je tenais à ce Cercle, j'y avais reçu et appris beaucoup, j'y avais fait les rencontres décisives de ma vie. Et peu à peu, je me suis mise à chercher. J'étais contrainte intérieurement de me désinstaller, de quitter mes « certitudes », de me mettre en route. La lecture de Bonhoeffer m'a beaucoup aidée. Je me rappelle que j'étais vrai-

ment désemparée au moment où j'ai découvert une telle forme de recherche, ce christianisme à partir de la vie, de l'expérience – et non un christianisme qui tombe du ciel et peut servir d'alibi par rapport aux exigences de la vie, les exigences de l'engagement politique notamment.

Un peu après, il y a eu la rencontre de cette communauté de base qui est animée par un prêtre de la Mission de France, communauté où nous nous sommes connus, Fernando et moi, très informelle, très évangélique, sans hiérarchie, en recherche à partir de la vie, fréquentée par des gens à des niveaux de foi et des niveaux d'engagement très différents, mais respectueux les uns des autres. C'est là que nous nous sommes mariés, d'une façon informelle d'ailleurs, c'est-à-dire en dehors de l'Eglise institutionnelle, mais dans une communauté qui nous a aidés à préparer et à vivre cet engagement. De là aussi est venu notre choix de ne pas faire baptiser les enfants bébés, mais de faire plutôt de leur catéchisme un catéchuménat en vue d'un choix qui leur sera propre. Le fait que beaucoup de gens baptisés ne donnaient rien en tant que chrétiens nous posait déjà une forte interrogation. Nous nous disions : « Il faut donc nous méfier. Est-ce que le baptême, distribué ainsi à tout le monde et systématiquement, n'est pas un piège dans lequel on tombe en se disant : ça y est, je suis quitte, je suis sur des rails... ? »

F.R. = Oui, nous avions le sentiment que les sacrements sont très dévalués et pas assez vécus dans leur vraie dimension...

M.R. = Il nous a fallu résister très fort à nos milieux respectifs pour faire ce qui nous paraissait un choix important. Mais à toutes ces étapes, il nous a fallu aussi nous interroger, prendre des risques. Cela aurait été parfois plus facile de suivre la filière normale.

Spir. = Oui, vous auriez eu la sécurité du cadre, mais pas forcément la sécurité dans votre recherche personnelle...

F.R. = Jusqu'au moment où j'ai vécu cette cassure dont nous venons de parler, j'avais toujours éprouvé une certaine angoisse. Dieu, pour moi, était un être bon qui nous récompensait si on lui obéissait. Mais il avait des épreuves terribles, des châtiments très grands pour ceux qui se détournaient de lui. On était loin de la familiarité dont parlent saint Jean de la Croix et sainte Thérèse. Je savais bien que je ne serais jamais l'un d'entre eux. Alors, je tremblais. Lorsque nous avons rencontré cette communauté, nous avons connu des chrétiens qui vivaient leur foi d'une façon beaucoup plus risquée, plus libre. Auparavant, je n'acceptais pas

les risques, j'avais peur. Le plus merveilleux pour moi, aujourd'hui, c'est que je n'ai pas peur, je ne me pose jamais de questions sur le dualisme ciel-enfer. Ceci ne compte plus, alors qu'avant, je le regardais comme un moyen de tenir les gens opprimés.

M.R. = Il faut dire qu'au Portugal, la formation chrétienne était encore plus rigoureuse que chez nous et, moralement, très culpabilisante. Là aussi, j'aurai du mal à former mes enfants par rapport à certains enseignements, à la confession par exemple. Est-ce parce que nous l'avons mal vécu, ou parce que cela devrait évoluer encore, je ne sais pas ; mais je ne me vois pas disant aux enfants (moi qui essaie de leur donner une formation plutôt centrée sur le positif) : « Tu vois, ceci est une faute, il faut t'en accuser». J'aime mieux une éducation qui insiste sur le positif pour le développer plutôt que sur le négatif pour le réprimer.

F.R. = Je pense que nous essayons de vivre une démarche qui est, en fait, à l'opposé de l'enseignement traditionnel. Jusqu'à présent, j'ai l'impression que les commandements et les prescriptions morales nous étaient imposés. Nous n'en comprenions pas le pourquoi, mais nous obéissions parce qu'il y avait toujours cette peur de mal faire. Aujourd'hui, dans notre foyer, nous essayons de transmettre d'abord une foi à nos enfants. Ensuite, nous pourrons leur dire : « Le Christ est en vous, et dans le monde, et partout ». Il y a peut-être des conditions à remplir pour développer cette foi. Mais pas forcément cette « règle » plutôt que cette autre.

M.R. = Finalement, n'est-ce pas là que se trouve le piège pour l'Eglise : vouloir trop baliser les chemins... Quand j'entends le Pape parler de la contraception, je me demande s'il ne faudrait pas plutôt espérer susciter assez de jugement et de liberté dans les personnes pour pouvoir leur dire ensuite : « Faites ce que vous jugerez le mieux »... au lieu de leur dicter des lois. L'autre jour, dans mon bureau, tout le monde riait à propos d'une phrase du Pape sur la contraception et proposait qu'on lui écrive pour lui demander de s'expliquer un peu plus clairement quand il parle. Préciser les méthodes plus ou moins licites, je me demande si c'est bien cela qu'on attend de lui. Et, de plus, l'Eglise y perd son crédit. D'abord, parce qu'il y a des conduites – la limitation des naissances, par exemple – qui ne peuvent pas être universelles : en France ou en Inde, les façons d'agir ne peuvent pas être les mêmes, ce qui semble être le signe que c'est bien la liberté qui doit se déterminer, même au petit niveau où elle se trouve. A l'Eglise, bien sûr, de donner le plus d'éclairage possible à nos libertés. Par contre, ce que j'ai bien aimé, ce sont certaines paroles du

Pape rapportées dans les journaux : « Pour le nombre des enfants, choisissez vous-mêmes ; mais sachez que l'avortement est toujours un mal ». Cela, je pense que ce sont des mots qu'il faut dire : rappeler que l'avortement est un mal en soi – en admettant qu'il y ait des cas où c'est encore le moindre mal...

F.R. = J'en reviens toujours à ce fait – et j'insiste – que la personne, responsable et consciente, avec une foi profonde, quand elle se trouve dans un moment où elle doit faire un choix, demande lumière et appui à sa foi. C'est la première chose qui domine, elle va faire référence à quelqu'un et, en même temps, à l'humanité, parce qu'on ne peut pas faire référence à Jésus Christ sans faire référence à l'humanité.

Spir. = Quelle est précisément votre relation aux autres chrétiens ? Vous parlez de l'humanité, vous avez fait mention de la communauté dans laquelle vous avez cheminé. Est-ce que vous ne rencontrez pas, par exemple, des gens avec qui vous pouvez partager ?

M.R. = Notre regret, c'est de n'avoir pas retrouvé de communauté comme la première qu'on a dû quitter pour des raisons géographiques. Nous avons fait une autre expérience, mais qui ne nous tenait pas assez à cœur pour que nous la poursuivions. Ensuite, nous avons essayé de prendre contact avec la paroisse, mais c'est le curé lui-même qui nous a découragés en nous disant : « La paroisse traditionnelle est une forme de communauté appelée à disparaître et, de toutes façons, elle ne présente rien qui puisse vous convenir ». Maintenant, nous avons plutôt des contacts individuels. Une amie viendra, on passera un temps fort d'échange avec elle... Ils sont d'ailleurs peu nombreux, les amis avec qui on peut échanger à ce niveau. D'où un certain isolement spirituel. Nous n'avons pas de communauté de vie de foi. Ce matin, nous avons reçu un mot nous invitant à faire partie d'un groupe de partage sur l'Evangile dans le 12e arrondissement. Mais quand on travaille loin de là, qu'on a des enfants, c'est utopique de dire qu'on ira prier encore ailleurs, car on ne pourra tenir. Nous ne pouvons donc pas nous engager ferme loin de chez nous. Les meilleurs contacts que nous ayons, c'est avec les parents qui ont des enfants à l'école. L'an dernier, il y en avait trois qui se préoccupaient du catéchisme pour leurs enfants. Avec trois mamans, nous les avons réunis chacune à tour de rôle ; c'est très peu...

F.R. = J'ajouterai que, aujourd'hui, j'en suis arrivé à un stade où je me dégage des préjugés, des formes extérieures. Je pense que la prière est

indispensable, je ne conçois pas une vie de foi sans la prière et je regrette de ne pas prier assez.

M.R. = C'est en ce sens qu'un groupe nous aiderait.

F.R. = Oui, il nous aiderait à dépasser les événements quotidiens, banals. Il faut garder cette intériorité, cette recherche de l'essentiel dans nos vies.

M.R. = Moi, je prie le plus souvent dans les transports en commun, c'est un temps que l'on est sûr d'avoir à soi ; c'est une prière personnelle.

F.R. = Il faut bien commencer par se nourrir individuellement. Le besoin de se rencontrer en communauté viendra après. J'éprouve une joie extraordinaire quand je peux prier avec d'autres. Quelquefois, je vais n'importe où, dans une église d'avant ou d'arrière-garde, ça m'est égal. Il y a quelque chose d'assez profond en moi pour que je passe sur une homélie qui ne me semble pas très adaptée. Malgré cela, je bénéficie d'un temps fort de communauté et de partage qui m'apporte beaucoup. Là encore, ma démarche est à l'inverse de ce qu'elle était avant, quand on nous disait : « Si vous n'allez pas à la messe le dimanche, c'est péché mortel », ce qui m'apparaît ridicule aujourd'hui. Par contre, je sens que j'ai besoin de la prière pour me nourrir.

Spir. = En fait, vous avez répondu à la deuxième question qui touche à votre place dans l'Eglise, au rôle que vous y jouez ou que vous voudriez y avoir. En ce moment, vous êtes en quelque sorte dans une situation de manque...

M.R. = Justement, avant de vous voir, je pensais à cela et je me disais que nous ne sommes pas du tout exemplaires à ce point de vue (je ne parle pas au sens moral). Nous sommes vraiment dans une situation d'entre-deux, dans un passage plutôt désertique par rapport à l'institution-Eglise. Et, en même temps, nous ne sommes plus capables de foncer simplement pour dire qu'on va faire quelque chose. Pour que nous puissions raccrocher, il nous faudrait vraiment retrouver une communauté. Or, la paroisse nous paraît elle-même comme en crise. Les contacts que nous avons avec elle sont décevants car les différents prêtres eux-mêmes cherchent leur place. Sans doute, faut-il trouver des formes plus légères et plus naturelles de communauté. Surtout dans une grande ville où l'on vit peu finalement au niveau du quartier.

Spir. = Pour le moment – parce qu'en fait, il s'agit peut-être seulement d'une étape – comme beaucoup de gens, vous ne vous sentez pas vraiment à l'aise dans l'Eglise ?

F.R. = Nous avons la conviction d'appartenir à une grande Eglise mais, matériellement, formellement, structurellement, nous n'y avons pas de place. Il faut dire que, à notre sens, rien ne semble fait pour récupérer, aider ou organiser les bonnes volontés qui ne demanderaient qu'à travailler ensemble...

M.R. = Nous n'avons pas eu le temps de chercher plus, même si, dans ce quartier, depuis cinq ans, nous avons fait beaucoup d'efforts. Et c'est vexant de se dire qu'il y a des gens qui vivent peut-être la même chose que nous, à moins de trois cents mètres de là, mais on n'a pas su les trouver. Cela aurait pu être le rôle de la paroisse de donner à tous ces chrétiens en recherche l'occasion de se rencontrer. Nous avons récemment prié à Saint-Leu : c'est une communauté qui se construit en essayant de redonner vie à un quartier où il y a beaucoup de prostituées. C'était vraiment très vivant, très fraternel. Mais nous en sommes loin.

F.R. = Ce jour-là, quand nous sommes arrivés pour la messe, nous avons été heureusement surpris : quelqu'un était là pour prendre les enfants en charge afin de faire avec eux une préparation liturgique. Au moment de l'offertoire, les enfants sont arrivés avec les pancartes, les dessins qu'ils avaient réalisés pendant cette préparation ; et ainsi, ils se sont intégrés dans la liturgie. Ils se sont sentis accueillis. Tout cela était vraiment pensé par une communauté. Nous en avons été touchés, car le langage était pour une fois celui de la vie. Or, c'est très rare de trouver cela en paroisse.

Spir. = Nous en venons à la troisième question : l'Eglise par rapport à la société. Comment voyez-vous la place de l'Eglise dans la société à l'heure actuelle ? Qu'est-ce que vous souhaiteriez ? Comment trouvez-vous qu'elle se situe ? Est-ce que cela vous satisfait ou non ?

M.R. – Pour moi, je dirai que, dans la société où je vis, l'Eglise ne se situe même pas : elle en est absente. Ou bien, il faut le dire : elle fait sourire. C'est déjà grave qu'elle soit absente dans une profession qui est celle de l'information.

F.R. = Je crois que si le rôle de l'Eglise dans le monde n'est pas plus important aujourd'hui, c'est qu'elle continue à vouloir jouer ce rôle et

tenir cette place qui ont été les siens durant des siècles. Mais tandis qu'elle continue à s'attacher à ses structures, le monde a changé, tout a évolué, les gouvernements, les partis... Et l'Eglise en reste à dicter ses principes, comme si elle était au-dessus de tout, là-haut sur un nuage! Elle a perdu le contact avec le monde, elle ne fait plus le poids...

M.R. = C'est vrai que, chaque fois qu'il arrive un drame, le Pape lance une protestation. Mais c'est comme l'O.N.U., c'est zéro. D'autre part, moi, je trouve que si l'Eglise peut jouer un rôle politique, c'est très ambigu. Est-ce que c'est son affaire? Est-ce cela qu'on attend d'elle?

F.R. = Dans une Eglise nationale ou régionale, plus développée, plus vivante, je comprendrais très bien qu'un évêque suive les problèmes économiques ou autres, à la lumière du Christ, de l'Evangile. Il a des choses à dire aux chrétiens, c'est là qu'il trouve sa raison d'être. Comment comprendre, en effet, que l'Eglise puisse se tenir en dehors de la politique? Car enfin, la politique, qu'est-ce que c'est, sinon la vie des hommes?

M.R. = Oui, mais ce que je conteste, c'est que l'on considère l'Eglise comme une puissance politique. La vraie Eglise politique, c'est, par exemple, Mgr Romero. Alors, là, je suis d'accord; mais je ne suis pas forcément d'accord pour l'Eglise qui parle depuis Rome.

F.R. = J'évoquerai aussi le souvenir de Mgr Marty, quand il disait : « Il y a tant de problèmes : les émigrés, le chômage, les vieillards, que faut-il faire? Parlons-en entre nous; quels sont les moyens à choisir?» Voilà une Eglise qui aide les gens à réfléchir, à trouver leur chemin, tout en respectant leur liberté. Quand il s'agit de voter, de faire la part de vérité dans tout ce que nous apporte la télévision, l'Eglise devrait aider les chrétiens à voir clair à la lumière de la foi. C'est pourquoi je la trouve trop absente des grandes décisions de la société. Et quand elle essaie d'être présente, ses discours, ses prises de position sont anachroniques, elle n'a pas de poids. Et pourtant, les évêques en France ont essayé de se battre plus intelligemment qu'ailleurs, par exemple pour l'avortement.

M.R. = Si vous voulez, pour nous, les signes d'espérance sont plutôt individuels que hiérarchiques. Ainsi, une petite démarche des évêques nous met du baume sur le cœur! Une amie que l'on rencontre, la communauté de Saint-Leu l'autre jour, ce sont des signes! On se dit alors : « Nous nous sentons seuls... mais il y a tel ou tel progrès qui se réalise, et peut-être les

choses avancent-elles sans qu'on sache très bien comment. Alors, nous pouvons croire en une vie qui va se développant, même si elle est encore comme voilée!»

F.R. = Moi aussi, je suis sensible à ce renouveau. Les petites rivières feront le fleuve. Ainsi, à Saint-Gervais, je ressens une vive impression de foi et de prière... et aussi, plus humblement, dans le petit village de campagne où nous allons en Normandie et où l'on n'est jamais plus de huit ou dix.

M.R. = J'ajoute, à l'appui de ce que tu disais, que, lorsqu'on arrive dans une de ces églises-là, on sent qu'on est dans un lieu «habité». Quand on arrive dans la maison de gens qui prient, même si c'est un petit appartement, on sent que c'est une maison habitée et qu'il s'y passe quelque chose. Même si le langage est défaillant, et si les gens ne sont pas plus intelligents que d'autres, il y a quelque chose qui se passe et surtout, il y a quelqu'un. Ce n'est pas sûr d'ailleurs que cette impression soit toujours ressentie par l'extérieur : je pense qu'on la ressent quand on est soi-même en recherche. Par exemple, dans le cas de Mère Térésa, même si son langage est anachronique, on est saisi par ce quelque chose qui vit, par quelqu'un qui est là. Mère Térésa témoigne beaucoup plus par ce qu'elle est, par ce qu'elle fait que par ce qu'elle dit. Par ce qu'elle fait, car elle touche au monde des pauvres et cela est un langage, un signe, un témoignage. C'est comme l'Eglise, elle a le fond, la parole du Christ et cela n'a pas changé. Mais c'est la forme qui reste à trouver pour lui donner la capacité «d'être-avec-le-monde».

F.R. = Pourquoi la hiérarchie a-t-elle vu d'un mauvais œil ce mouvement qui se préparait dans plusieurs pays, cet appel des laïcs à participer activement dans l'Eglise. Pourquoi pas des diacres, hommes et femmes mariés à la limite, si on ne veut pas accepter des prêtres mariés ou des femmes mariées qui aient une mission de prêtre. Inventons un autre mot, mais que ces laïcs puissent avoir exactement leur place.

M.R. = D'autant plus que toutes ces fonctions sacerdotales ne datent pas de Jésus Christ. C'est l'Eglise, au cours de son histoire, qui les a mises en place. Donc, elles peuvent varier avec le temps.

Spir. = D'après ce que vous dites, l'Eglise est en quelque sorte dans une période d'interrogation et d'attente?

M.R. = Nous pensons que c'est une période de transition : nous allons vers autre chose. Il faut y croire, ne pas s'isoler, ni se décourager si l'on ne voit pas très clair à son petit niveau.

F.R. = Je voudrais revenir sur la question que nous posent les enfants : on ne peut pas leur donner la même éducation que celle que nous avons reçue. Mais qu'est-ce qui remplacera cette formation pour nos enfants? De quoi vivront-ils?

M.R. = Déjà, à l'âge de nos enfants (8 et 5 ans), le décalage du langage m'apparaît très net entre l'enseignement religieux et la réalité. Même le livre de catéchisme est anachronique. Dans celui de notre fille, un chapitre commence ainsi : « Parce que je suis baptisé, Dieu est avec moi... ». Dans notre situation, cela tombe vraiment mal! Parmi les enfants qui vont au catéchisme dans notre quartier, je suis une des seules mamans qui travaillent et la mentalité ambiante est particulièrement conservatrice.

Ce que nous nous efforçons de faire pour ouvrir les enfants à notre foi, c'est de les faire participer aux rencontres privilégiées que nous avons – non comme une obligation ou une routine, mais plutôt comme une joie, une fête, un événement. A cause de cela, nous avons renoncé à imposer la prière quotidienne. Ce ne sont pas des enfants gavés d'obligations comme nous l'étions nous-mêmes. Nous cherchons plutôt à entendre leurs questions, à les rendre attentifs aux autres et ouverts au mystère du Dieu qui vient.

3. ENTRE MA PAROISSE ET MON LIEU DE TRAVAIL

par M. Hasboun, secrétaire médicale (banlieue parisienne)

a/ mon rôle dans l'Eglise

Je voudrais bien justement en avoir un. C'est ma difficulté, actuellement, et depuis un certain temps déjà.

– Ainsi, je me heurte, au plan de la catéchèse (pour laquelle je me suis offerte) à un Père extrêmement directif qui fait peu confiance aux laïcs, et leur donne plutôt l'impression qu'il se méfie d'eux (des femmes surtout !). Par exemple, pour les horaires de réunions, il ne tient pas compte des horaires de travail des personnes qui souhaiteraient avoir quelque activité dans la paroisse, etc...

– Nous sommes un groupe de chrétiens, couples, célibataires, qui vivons tous en plus ou moins grande proximité du milieu ouvrier et émigré, soit dans la paroisse, soit sur nos lieux de travail. Il y a parmi nous : travailleuse familiale, enseignante, employée de bureau, secrétaire médicale ou d'administration... En face des émigrés ou ouvriers français, nous n'avons pas de difficultés, nous sommes bien acceptés par eux. Mais le Père nous regarde comme des chrétiens « petits bourgeois », incapables de comprendre les problèmes des autres. Nous nous heurtons à l'impossibilité de nous expliquer et de nous rencontrer avec les Pères, avec l'un d'eux particulièrement. Or, nous souhaiterions ces rencontres surtout sur deux points :

- pour les partages d'Evangile, afin de nous remettre en question dans notre vie, dans nos engagements ;

- pour des mises en commun sur les diverses questions qui nous sont posées par les personnes auprès de qui nous travaillons. En effet, au cours

du travail, nous parlons beaucoup avec les gens sur des questions de famille, syndicat, politique, etc... Nous aimerions en discuter ensemble, entre chrétiens, avec le Père. Lui ne cache pas qu'il a un penchant pour la gauche, sans être pour autant vraiment convaincu. Mais il déclare qu'elle est la seule à parler fort, à lancer des actions et que, finalement, c'est ce qui convient aux ouvriers. Mais il n'y a pas de réflexion ou de mise au point possible sur ces sujets avec lui. Il faut accepter ses affirmations et positions...

C'est pourquoi je verrais mon rôle dans l'Eglise comme une saisie de mes responsabilités à un double niveau : une possibilité de réfléchir entre chrétiens pour éclairer ensemble notre action, en particulier avec des partages d'Evangile – et, en second lieu, une prise de conscience plus grande des problèmes du monde ouvrier dont je me sens solidaire par mon travail, par l'amitié qui me lie à eux, avec les engagements que pourrait motiver cette prise de conscience...

b/ ce que j'attends de l'Eglise

Soit à R... soit à M..., deux faits me frappent :

– l'Eglise travaille-t-elle à créer la rencontre de couches sociales, forcément différentes, mais dont un certain nombre ne demande qu'à se rapprocher, à s'entendre. Or, les prêtres du lieu ont pris une espèce d'attitude pro-émigrée, prolétaire. Et, par principe, on exclut que les gens qui ont un autre style de vie, puissent comprendre et participer... L'Eglise que je vois n'est donc pas un lieu de communion, mais plutôt un lieu de division. En tout cas, elle manifeste un grand désintérêt par rapport à toute une catégorie de chrétiens qui n'appartiennent pas à la classe ouvrière. Ceux-ci, finalement, se retrouvent entre eux, mais sont plutôt désemparés.

– l'Eglise devrait prendre en charge le besoin de réflexion chrétienne et de partage de la foi que manifestent des chrétiens qui désireraient approfondir leur culture religieuse. Ce ne sont pas des réponses, souvent pleines de désinvolture, qui permettent aux chrétiens de comprendre les nouvelles façons d'agir ou de penser qui marquent la liturgie et la théologie depuis le Concile ainsi que les multiples changements dans l'Eglise. Ainsi, dernièrement, le Père parlait avec assez d'ironie de l'infaillibilité pontificale : n'aurait-il pas mieux valu qu'il aide les gens à voir comment

le problème s'est posé à diverses époques de l'histoire de l'Eglise et ce qu'on peut en dire maintenant... Il ne faut donc pas s'étonner si certains se découragent et tournent le dos...

c/ pour moi, au fond, qu'est-ce que l'Eglise ?

– l'Eglise hiérarchique ne me préoccupe pas, je n'ai pas de rapports avec elle. Ce qu'elle dit est lointain... L'évêque du lieu est venu une fois dans la paroisse. Le Père nous a présentés alors comme la partie bourgeoise, donc marginale, une sorte de caste à part dont on ne peut rien attendre... J'ouvre une parenthèse : quand le Pape est venu en France, cela m'a posé question. Il semblait avoir conscience de ses avantages à tous points de vue... Par contre, après une deuxième rencontre, j'ai eu l'impression d'un homme simple, un peu gêné par ce qu'il lui était imposé de faire en tant que « Pape »...

– pour moi, l'Eglise, c'est donc cette paroisse à laquelle je me rattache malgré tout : ce sont particulièrement ces chrétiens qui sont désireux de vivre quelque chose ensemble, de créer une communauté un peu famille, en approfondissant leur connaissance de l'Evangile ; des chrétiens qui voudraient sortir du ghetto où ils se sentent enfermés, et dont ils ont l'impression que le Père est un peu responsable. Une Portugaise faisait dernièrement cette réponse, lourde de sens, à quelqu'un qui regrettait de ne plus la voir aussi souvent que par le passé : « C'est vrai, on se voit moins qu'avant, mais c'est que, maintenant, j'ai compris des choses, je vois plus clair ! »...

– mais mon Eglise, c'est aussi le lieu de mon travail et tous ces gens, croyants ou non-croyants, pratiquants ou non, avec qui j'ai souvent l'occasion de parler, au-delà des consultations médicales. Je pense que c'est le lieu de mon témoignage, mais aussi d'un réel partage, car eux, de leur côté, m'apportent aussi beaucoup de quoi réfléchir...

4. POUR UNE ÉGLISE PLUS MILITANTE

par Simone Carriot, enseignante (région lyonnaise)

Simone C. = Pour moi, l'Eglise, c'est le Peuple de Dieu. Et je pense que ce peuple est distinct de l'Eglise hiérarchique, dans le monde romain beaucoup plus qu'en France. Car on a l'impression que, à Rome, l'Eglise est restée bloquée sur des positions hiérarchiques très anciennes, tandis qu'en France, on a beaucoup plus évolué : nous nous trouvons en pointe par rapport à eux. L'Eglise, je la trouve surtout dans les chrétiens militants, dans les paroisses où ça bouge un peu, dans les gens qui essaient de vivre selon ce qu'ils croient.

Spiritus = Vous trouvez que la hiérarchie en France est très proche du Peuple de Dieu ?

S.C. = Evidemment, je ne le dirai pas de tous les évêques. Mais certains cependant n'ont pas eu peur de parler, de prendre position. En rappelant Mgr Riobé qui, il y a quelques années, a milité avec tant de foi, je citerai également Mgr Matagrin et plusieurs autres (dernièrement Mgr de Saint-Gaudens qui s'est prononcé en faveur de la grève de la faim à Lyon pour la défense des immigrés...). Ils ont osé s'engager, ils sont plus proches des gens que des prélats romains...

Personnellement, je ne peux pas dire que je me trouve mal à l'aise dans l'Eglise, parce que j'ai la chance d'appartenir à une paroisse dont je me sens partie prenante, quant à ses projets, aux décisions qu'elle prend. Le Père de la paroisse est aumônier des jeunes du lycée, il se tient très en contact avec le monde des jeunes, des militants, de ceux qui discutent. Il est prêt à nous solliciter, nous laïcs, davantage encore s'il le pouvait, et s'il trouvait des gens plus libres, plus disponibles. Il compte sur les laïcs, il s'appuie sur eux...

Quant aux désirs que j'aurais à exprimer, ils concernent principalement :

– *le rôle de la femme :* il y a nécessité de faire quelque chose à ce niveau. Car la femme est loin d'être l'égale des laïcs hommes dans l'Eglise. On n'a pas l'impression que la situation évolue beaucoup dans ce domaine.

– *la position de l'Eglise en face des problèmes du monde :* il est urgent qu'elle se situe un peu moins – disons : dans son ensemble, car il y a des exceptions – du côté des capitalistes, comme elle l'a fait pendant si longtemps. Qu'elle soit plus proche des problèmes sociaux et économiques vécus par les familles; qu'elle comprenne davantage les chrétiens qui militent dans les mouvements pour faire changer la situation du monde du travail. Il existe un texte, datant de dix ans déjà, qu'on semble avoir un peu oublié dans l'Eglise : c'est la *Lettre* que Paul VI adressait *au Cardinal Roy,* en 1971, à l'occasion du 80e anniversaire de l'encyclique *Rerum Novarum.* C'est un document qui me semble important car il est ouvert à la fois aux justes revendications sociales (place de la femme dans la société, droit à l'immigration, appel à une plus grande justice, etc...) et aux courants d'idées qui traversent le monde contemporain. Il admet le droit à un pluralisme des options et à une action politique des chrétiens. N'aurait-on pas intérêt à remettre ce texte en lumière : en son temps, il avait beaucoup marqué les militants des divers mouvements d'A.C...

5. SEIZE ANS EN ALGÉRIE

(novembre 1962-janvier 1979) par H. et A.-M. F.

En 1956 et 1957, alors que nous sommes avocats, insérés en milieu d'Action Catholique Indépendante et dans les foyers des Equipes Notre-Dame, nous sommes vite amenés à réfléchir sur les événements de l'époque, en tant que chrétiens, particulièrement sur la guerre d'Algérie : prises de position contre la torture et pour les droits de l'homme dans l'exercice de notre profession. Nous vivons les problèmes professionnels sous l'aspect chrétien, avec les risques que cela comporte, à cette époque-là.

En 1962, nous recevons l'appel d'amis algériens, après l'Indépendance de leur pays. Ils nous demandent de continuer à les aider et de contribuer au redémarrage de l'Université d'Alger et, en même temps, à celui de l'organisation judiciaire.

Notre décision a dû être prise très rapidement, nécessitant l'abandon d'une grande maison, nouvellement installée, d'une situation stable, avec trois enfants en bas âge. C'est l'aventure... Pas de statut de coopération en perspective... Nous sommes partis avec un déménagement complet, pour ne pas être obligés de « camper ».

Pendant une année, nous avons vécu une vie de travail, de partage, de communion avec des militants algériens, comme au temps de la primitive Eglise. Ces amis nous considéraient comme chrétiens, puisqu'ils connaissaient la poignée de chrétiens qui les avaient aidés pendant la guerre. Il était préférable de parler de chrétiens plutôt que « d'Eglise ».

A cette époque-là, nous avons connu la difficulté que l'on éprouve à s'insérer dans une communauté d'Eglise. A Alger, deux paroisses vivaient l'Algérie nouvelle, trois autres formaient un ghetto de nostalgiques et quelques autres étaient dans l'expectative... Une communauté d'Eglise

nous a rejetés et a mis d'autres chrétiens contre nous. Il en a été de même aux Equipes Notre-Dame.

L'Eglise reflétait la société européenne qui était sur place, traumatisée par les événements et où s'affrontaient les groupes et les personnes. Si l'on pense que l'Eglise était présente par le travail de nombreux chrétiens aidant au démarrage du pays, on peut dire « oui » à cette présence. Ce travail se faisait souvent au coude à coude, en dehors de tout horaire régulier, mais dans une ambiance d'amitié qui a été difficile à retrouver dans les années qui ont suivi.

Après 1966, les services se sont structurés, l'administration est devenue plus pesante. La ville d'Alger a triplé ses effectifs. Nos amis algériens ont été accaparés par de multiples fonctions, très lourdes, nécessitant un certain retrait, par rapport à l'improvisation et à la fantaisie des débuts.

Arrivèrent alors des coopérants souvent peu motivés, « obligés » de faire deux ans ou même quatre, en Algérie, mal logés et assimilant difficilement les besoins et les richesses du pays. Nous avons éprouvé alors la nécessité, nous trouvant plus seuls, de nous ressourcer une ou deux fois par semaine en communauté chrétienne, indépendante des paroisses. D'ailleurs, la nôtre nous excluait ouvertement... Toute la semaine, nous vivions en milieu exclusivement algérien (travail et quartier).

Ceux avec lesquels nous travaillions savaient que nous étions chrétiens ; il y avait possibilité d'échanges profonds entre nous, au plan de la foi, de la famille, du travail, de la vie dans tous les domaines. Du terme « Eglise » en lui-même, il était peu question, notre entourage se méfiant beaucoup de tout ce qui était « dossier », « enquête », « fichier » et se scandalisant de ce genre de travail ou de recherches. Les chrétiens n'étaient pas là pour ça.

Notre vie là-bas, c'était d'aider dans la mesure de nos compétences, en voulant que les choses avancent dans l'amitié et la fraternité, sans compliments exagérés, ni critiques systématiques.

Au plan professionnel, nos responsabilités étaient très lourdes, ainsi que le travail de création et d'adaptation à ce pays neuf. Des groupes de chrétiens ont été présents dans tous les domaines, notamment dans celui de la santé. Ils ont continué à construire, malgré certaines déceptions et certains désarrois, faisant dire à un ami médecin algérien : « Les X..., ce sont

des crucifiés». Certains en ont fait un sacerdoce. D'autres, parce qu'ils avaient eu le courage d'apporter une critique constructive et utile, ont eu quelques ennuis. Cependant, nous avons toujours pensé que, en tant que chrétiens, nous ne pouvions pas apporter notre caution à tout ce qui se faisait.

Au plan de la famille et de la vie quotidienne, nous avons toujours pensé que l'essentiel était de rester ce que nous étions. Pas de misérabilisme, pas d'excès dans le laisser-aller comme certains nouveaux venus. Les Algériens ont un tel sens de la dignité que, même dans le plus grand dénuement, ils gardent de la tenue, et cette noblesse nous a toujours frappés.

Dans les réceptions ou les visites, nous devions prendre garde à éviter tout étalage de luxe ou de confort. En tant que chrétiens, nous devions ne point être objet de scandale; or, dans un pays où la plupart étaient pauvres, le pas était vite franchi de faire figure de riches. Ainsi, les activités, les clubs divers étaient-ils accessibles seulement à une certaine classe, et, seuls, s'y retrouvaient la plupart des étrangers.

A la maison, où nous avions la chance d'accueillir professionnellement et amicalement de nombreux Algériens, tout au long de la journée, il nous fallait garder le souci des plus humbles et leur donner la même place qu'aux plus grands.

« Nous venons chez vous parce que vous croyez. » Cette phrase est revenue souvent pendant notre séjour en Algérie : respect de la croyance de l'autre. Alors, si c'est cela l'Eglise, là aussi elle était présente.

Parce qu'ils ont vu que nos fêtes ne donnaient pas lieu à des futilités, qu'elles n'étaient pas l'occasion de boire et de manger de façon excessive, ils sont venus chez nous en famille, et nous avons aussi partagé leurs fêtes dans une même foi.

Il y a eu également témoignage d'Eglise quant au problème de la femme... En dehors des religieuses qui ont toujours fait l'admiration générale, il y avait lieu de donner un visage nouveau à la femme chrétienne : revaloriser une tenue digne, une réserve sans effacement, le rôle d'épouse et de mère. La nécessité s'imposait à nous de rester nous-mêmes, avec le souci constant d'authenticité, d'une vie selon l'Evangile, chaque jour, sans nous transformer en « militante d'action catholique » ou en spécialiste de tel ou tel mouvement, qui suscite toujours des questions...

Notre fils aîné a tenu à faire ses études de Droit à la Faculté d'Alger, seul au milieu des étudiants algériens. Puis est venu le temps où les enfants ont dû rentrer en France pour y faire des études de médecine (au moins pour 2 d'entre eux). C'était en même temps, l'heure pour nous de nous poser d'autres questions : sommes-nous encore utiles? notre place n'est-elle pas davantage auprès des grands enfants?...

Nous sommes rentrés après plus de seize ans, convaincus que ce temps avait été un *temps de grâce,* où l'Algérie nous avait donné davantage que nous lui avions apporté, certains que si l'Eglise avait été présente ici, les musulmans nous avaient donné et appris beaucoup. Ils nous avaient en particulier réappris le sens de l'essentiel, une foi profonde, les valeurs du partage, de la famille, de l'écoute aux vieillards, d'une certaine simplicité de vivre, de l'accueil et de l'amitié.

Nous ne sommes pas convaincus de leur avoir donné autant...

Pour les Algériens, l'Eglise en Algérie, c'est Mgr Duval, estimé, aimé, à l'unanimité; c'est certains prêtres qui ont su aller dans le sens de l'Evangile et de l'histoire, ce sont des chrétiens... et des chrétiens, et Mgr Duval, qui ont pu prendre exceptionnellement la nationalité algérienne, alors que la chose est impossible dans d'autres pays musulmans. Une Eglise algérienne est présente.

Au retour, qu'avons-nous retrouvé comme Eglise?

La même constatation : plusieurs églises, des petits groupes de réflexion. Nous avons assisté à des messes, à des cérémonies auxquelles nous nous sommes sentis complètement étrangers. *Laisserons-nous à notre table un peu de place à l'étranger?* On chante, on chante... mais en réalité, il faut que cet étranger soit qui, pour être accueilli réellement?

Nous avons retrouvé d'anciens amis... mais le courant ne passe pas, il y a tellement de problèmes ici... tout est calculé, pesé, combiné. Nous nous sentons plus jeunes qu'eux, et cela, nous le devons aux étrangers, à l'Algérie, à ceux qui travaillent sur son sol comme des émigrés; ne citons, par exemple que les Palestiniens, les Libanais dont certains sont chrétiens, les autres musulmans, parfois dans la même famille...

Le tiers monde est bien relégué, au moment où la pénurie est présente pour certains, et la crainte persistante, pour d'autres. On médite... Nous

donnerons enfin cet exemple : pour la préparation du dernier Noël, alors que nous insistions sur la nécessité d'une célébration plus simple dans les familles, avec moins de luxe, de gastronomie... une réponse a fusé, qui nous visait bien : « Le mouton vaut bien une dinde ! »... Nous nous sommes retenus de poursuivre et de répondre, qu'à l'inverse de la dinde et de nos fêtes bien calfeutrées et limitées, le mouton était tué et offert en sacrifice, partagé avec les voisins et qu'il n'était jamais conservé : on le distribue souvent aux plus pauvres.

Mais, dimanche dernier, l'un de nous a préféré regarder Mosaïque plutôt que d'assister à la messe...

□ **L'Institut de Catéchèse missionnaire :** ce nouvel Institut réalise la résolution émise en 1970 par l'Assemblée « de Propaganda Fide » d'encourager de façon particulière le développement de la catéchèse missionnaire. Il se propose de collaborer avec les Eglises locales, surtout celles d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et d'Amérique Latine, à la formation pastorale et missionnaire des principaux animateurs de la catéchèse diocésaine. Renseignements : Université Pontificale Urbanienne, Institut de Catéchèse Missionnaire, Via Urbana VIII, n° 16, 00165 Roma — ou : Collège missionnaire « Mater Ecclesiae », Viale Pio XI, 6, Castel Gondolfo, Roma.

6. RENCONTRE AVEC L'ORTHODOXIE FRANÇAISE

par Pierre Erny, Maître-assistant en sciences humaines à l'Université de Strasbourg, ancien professeur aux Universités ationales du Zaïre et du Rwanda.

Je tombai un jour sur une petite annonce dans je ne sais plus quelle revue, informant que, non loin de chez moi, au village de Meisenthal dans les Vosges du Nord, se tenaient des sessions d'eutonie et de méditation dans l'esprit du grand psychothérapeute allemand Graf Durkheim. Il était précisé que ces sessions étaient animées par un prêtre orthodoxe et son épouse. Raison de plus de m'y rendre, puisque j'ai toujours été attiré par la liturgie, la théologie et la spiritualité orientales. Je dois avouer qu'en moins d'un an j'y suis retourné quatre fois.

Je m'attendais à trouver un pope barbu, voilé de noir, avec une espèce de pot de géranium renversé sur la tête. Les choses étaient plus simples et le folklore gréco-slave réduit au minimum. Je ne m'étendrai pas sur l'objet même des sessions, mais sur les contacts qu'elles m'ont permis d'établir avec une Eglise à la fois toute vieille et toute jeune, implantée de fraîche date dans l'Etat, dont j'ai admiré et l'équilibre et la ferveur, surtout par rapport au cadre religieux dans lequel j'évolue habituellement.

Par tempérament, je me méfie de tout emballement. On reconnaît un beau disque au fait qu'on ne se lasse pas de le réentendre. Le temps est nécessaire pour confirmer un jugement de valeur. Je sais bien qu'il est plus facile de trouver un climat de ferveur dans un petit groupe, surtout quand il s'agit de « convertis » de fraîche date, que dans de vieux corps hyperinstitutionnalisés. Mais une Eglise jeune aujourd'hui sera vieille demain ; petite aujourd'hui, elle sera grande demain et connaîtra donc les mêmes retombées. L'histoire institutionnelle de l'Eglise orthodoxe ne présente rien de bien attrayant.

Je ne voudrais relever ici que quelques caractéristiques de cette communauté, car par comparaison et par contraste, elles agissent comme autant de révélateurs de mon malaise dans ma propre Eglise.

vie liturgique

Ce qui d'emblée m'a le plus séduit, c'est une liturgie de la messe et des heures d'une exceptionnelle beauté. L'Eglise Orthodoxe de France a dû lutter durant des dizaines d'années pour avoir droit à un culte propre et ce, contre les Eglises Orthodoxes de l'émigration, principalement grecque et russe, qui voulaient lui imposer la liturgie de saint Jean Chrysostome. Son promoteur, Eugraph Kovalevski, devenu en 1964 Mgr Jean de Saint-Denis, lui-même un émigré russe, a restauré la très ancienne liturgie de Saint-Germain de Paris, avec des chants, toujours en français, dont l'harmonisation s'inspire aussi bien d'airs grégoriens que byzantins et slavons. On est en présence d'une liturgie très complète et équilibrée, sobre et belle, intégrant ce que les rites orientaux ont de plus prenant, tout en évitant leurs longueurs, fidèle aux plus constantes exigences de la tradition en même temps qu'étonnamment moderne dans la manière dont elle saisit tout l'homme au travers des cinq sens. Et on a le droit de chanter tout le temps! On n'est pas condamné à reprendre quelques-unes de ces rengaines de plus en plus insignifiantes et plates qui ont envahi nos églises. Une liturgie qui se vit et ne se baratine pas, qui vous porte et vous situe à un autre niveau. Nous aurions beaucoup à en apprendre.

théologie trinitaire

J'avoue ne pas comprendre grand-chose à la querelle du «Filioque», même si je pressens qu'il s'agit là de la pierre de touche qui permet de différencier, à un degré plus fondamental qu'il n'apparaît au premier abord, deux théologies, deux spiritualités et deux ecclésiologies. Il faudra que je me recycle! Quand nous avons demandé au Père Goettmann comment pouvait se définir un Orthodoxe, il a répondu simplement : «Un obsédé de la Trinité». Je n'ai jamais appris sur la Trinité que des choses hyperintellectualisées et sèches, et j'avais encore de la chance par rapport à mes enfants qui n'en entendent quasiment plus parler du tout. Comment se fait-il que nous n'ayons rien à dire sur le mystère le plus fondamental de notre foi? Quand nous centrons tout sur le Christ ou, avec les

charismatiques, sur l'Esprit, ne nous mouvons-nous pas dans des théologies également boiteuses? J'ai connu de près le renouveau charismatique, il m'a impressionné, mais non attiré, car j'ai toujours perçu en lui quelque chose d'unilatéral et donc de déséquilibré, sans avoir les outils nécessaires pour définir exactement quoi. Mon émerveillement a été de voir mes amis orthodoxes appréhender ce mystère comme un mouvement d'ensemble qui se révèle en toute chose et que l'on ne cesse d'évoquer jusque dans les gestes les plus quotidiens. J'ai vu comment on pouvait en parler inlassablement à des enfants, à des adolescents, à des gens très simples, et comment ils y trouvaient la révélation d'un sens.

ecclésiologie

On peut disserter sur l'Eglise dans l'abstrait, on peut aussi s'immerger en elle et en vivre. Pour moi, il était de longue date évident qu'une institution particulière ne pouvait épuiser ce mystère; que *les* Eglises n'étaient jamais que les signes à la fois nécessaires et déficients d'*une* Eglise essentielle qui se situait sur un autre plan; qu'elles représentaient donc autant de voies d'accès, de chemins particuliers adaptés à la sensibilité de chacun; mais que tous les chemins ne se valent pas, qu'il en est des plus directs et des détournés, des aisés et des acrobatiques; que, bien entendu, il existe aussi des *Holzwege,* comme le dit un titre de Heidegger, des chemins qui ne mènent nulle part; mais, qu'en toute hypothèse, il arrive un moment où on n'adore plus ni à Jérusalem, ni au Mont Garizim, ni à Rome, ni à Constantinople, mais en Esprit et en vérité; que les institutions n'ont donc de sens que si on les transcende par un saut dans l'invisible et dans la foi nue.

L'orthodoxie, avec ses Eglises autocéphales qui prennent en compte dans leur diversité les réalités nationales et culturelles, présente un modèle décentralisé séduisant (qui n'aurait sans doute aucune peine à admettre un *primus inter pares).* La naissance d'une orthodoxie typiquement française, traitant d'égal à égal avec la russe ou la grecque, représente probablement un événement religieux considérable, et pas seulement pour la France. Elle montre que cette vieille Eglise, que son statisme et sa sclérose rendaient inoffensive, est capable de se renouveler et d'innover, de devenir directement et immédiatement séduisante, ici et maintenant, à Paris, à Bordeaux, à Nîmes, à Metz, à Strasbourg. Le problème de l'œcuménisme se pose alors sur de nouvelles bases, et la hargne que l'Eglise

orthodoxe rencontre de-ci, de-là chez les gens en place montre qu'on ne s'y trompe pas. Et déjà, on l'imite en Allemagne, en Suisse, en Argentine, etc... Je me demande s'il n'y a pas là un remue-ménage suscité par l'Esprit qui obligera tôt ou tard notre propre Eglise à poser ses problèmes à elle dans les vrais termes.

des prêtres mariés

Parmi ces problèmes, il y a de toute évidence, et en premier lieu par ordre d'urgence, celui du célibat des prêtres. Pour l'orthodoxie, la position est claire : le célibat est requis pour être moine ou religieux, mais un homme marié peut être ordonné prêtre. Et cela, en conformité avec la tradition la plus ancienne, maintenue dans les communautés chrétiennes d'Orient, y compris celles qui sont rattachées à Rome. Il m'a semblé toujours extravagant de penser qu'on est en train, dans notre Eglise, de laisser s'étioler chrétiennement des régions, des pays entiers faute de prêtres, et ce, pour un principe théologiquement insoutenable, puisque tout le monde est d'accord pour affirmer qu'il n'y a aucun lien essentiel, de nature, entre sacerdoce et célibat. Mais puisque a priori, par principe et par système, on ferme les portes à l'Esprit et on l'empêche d'agir de l'intérieur, il faut bien qu'il rue dans les brancards de l'extérieur.

C'est ce qui va arriver sous peu. Au séminaire théologique que le P. Goettmann a ouvert à Metz comme relais de l'Institut Saint-Irénée de Paris, on voit affluer des jeunes et des moins jeunes, étudiants ou personnes exerçant une profession, pour se préparer au sacerdoce en cours du soir et en week-ends. Dans très peu de temps se fonderont ainsi dans l'Est, l'une après l'autre, des paroisses orthodoxes avec des prêtres pères de famille pour qui aucun financement particulier n'est nécessaire. Et, pendant ce temps, les paroisses catholiques s'étioleront. Il faut espérer qu'il ne sera pas trop tard pour repenser la situation quand on aura touché le fond.

apprentissage de la prière

La spiritualité orthodoxe est d'essence monastique, même pour les laïcs. Ses deux joyaux sont la liturgie et la prière perpétuelle (prière hésychaste,

ou prière de Jésus, ou prière du cœur). Cette dernière a été codifiée par une très longue tradition qui remonte aux origines du christianisme. La « théorie » en est exposée dans la *Philocalie,* une compilation publiée en 1782 à Venise, et qui vient d'être rééditée par l'abbaye de Bellefontaine. Prière du pauvre aussi bien que prière du mystique, elle repose sur la récitation d'un *mantra* très simple, sur le rythme de la respiration. Divers raffinements sont possibles, en particulier pour l'associer à des postures ou à des gestes. Cela demande une initiation et un apprentissage. Pour le *mantra,* les formules peuvent varier à l'infini. La tradition en recommande qui reposent sur l'invocation du Nom de Jésus, en accord avec toute une théologie biblique du nom. Comme « technique » de prière, nous sommes assez proches de notre récitation du chapelet, mais la prière hésychaste est encore plus simple, plus unifiée, plus centrée, associant plus étroitement tout l'homme.

Je constate qu'on en célèbre de toutes parts la découverte chez nous autres, catholiques, et il faut s'en réjouir sans arrière-pensée, car elle peut mener très loin sur la voie contemplative les âmes les plus simples. Et à l'intellectuel, elle permet peut-être de découvrir les attraits de la simplicité.

celui que nous avons entendu, vu et touché...

Si, avec la tradition la plus ancienne, celle qui se greffe sur la Bible et les Pères, on admet que l'homme est un, mais se manifeste selon trois dimensions, le corps, l'âme et l'esprit, si le corps n'est jamais que la traduction spatio-temporelle de l'esprit, si l'on ne peut atteindre adéquatement le corps qu'en prenant en compte l'esprit, et si la voie la plus directe pour toucher l'esprit est encore de passer par le corps, cela induit un style de vie spirituelle très particulier qui repose sur le primat de l'expérience. Grâce au corps, au travers du corps, la dimension spirituelle de l'homme, celle par laquelle nous nous enracinons dans le divin, peut être directement éprouvée. Nos sens, guidés par les signes et les gestes sacrés, focalisés par les icônes, deviennent autant de fenêtres ouvertes sur l'Invisible ; une fois les écailles tombées, une fois que nous ne sommes plus de ces gens qui ont des oreilles mais n'entendent pas, ont des yeux et ne voient rien, il nous est donné de percer les apparences. On entre alors dans une mystique très concrète, très sensitive, très liturgique. On s'habitue à vivre dans la compagnie des anges et des saints.

Je me suis permis de faire part de ma « découverte », parce que, sous les traits de cette petite communauté, j'ai reconnu l'Eglise telle que, depuis très longtemps, sans pouvoir toujours le formuler, je désirais qu'elle soit. De par ma formation et ma profession, je m'intéresse aux manifestations les plus variées du phénomène religieux. Je ne savais pas ce que je cherchais. Mais là, quand j'ai vu et entendu, d'emblée, j'ai dit : « c'est cela ». Mais où, comment, avec qui le vivre ? Un des paroissiens rencontrés m'a dit : « Ce qui m'a décidé pour l'orthodoxie, c'est une autre manière de vivre l'Eglise et en Eglise ». Je comprends. Parfois, j'envie.

□ Les cours **Le Passage** proposent aux chrétiens soucieux d'approfondir leur foi des sujets d'étude (Ancien et Nouveau Testament, Eucharistie, Liturgie, Judaïsme, spiritualités de l'Extrême-Orient, etc...) et, cette année, un nouveau cours sur : la Liturgie des Heures. Ces cours visent à l'essentiel, dans un esprit d'ouverture au monde actuel et dans un enracinement authentique en l'Eglise. — Le Passage, 42, rue de Grenelle, 75007 Paris.

Notes de lecture

1. – *Les textes que nous venons de présenter* ne sont pas une analyse de l'Eglise de France. *Celle-ci est, certes, un ensemble beaucoup plus complexe. Par exemple, nous n'avons aucun témoignage qui donne le point de vue d'un village français. Ces textes n'ont pas davantage la prétention de représenter toute une communauté. Mais aux paroles de ces chrétiens qui essaient de dire leur foi en l'Eglise, il serait injuste de dénier toute valeur sous prétexte que ce n'est pas là discours de théologiens. Paroles de croyants, il nous est bon de les écouter parce que nous y trouvons l'aventure de personnes engagées dans la suite du Christ, même si ce n'est pas dans l'euphorie du succès et du triomphe.*

Les notes suivantes émanent du Comité de rédaction de la revue : elles se veulent essai de lecture, donc tentative pour comprendre, pour dégager certaines arêtes, pour souligner quelques questions qui semblent urgentes... Elles manqueront peut-être leur but. Du moins voulaient-elles chercher à repérer où se fait l'Eglise et où se dit l'Esprit.

2. – *Au Comité de rédaction, à première lecture, la réaction en face de ces textes a été assez négative : l'impression dominante était celle d'un malaise. On se trouvait devant des gens tourmentés et compliqués. Cela ne faisait pas sain, mais maladif. Nous n'avons pas tenté l'analyse de ces premiers sentiments, mais nous avons repris une autre approche.*

L'aspect qui nous a frappé est que ces témoignages reflètent tout un climat de société, avec des aspirations très grandes, mais aussi des déceptions. L'ensemble trahit le désir de ne pas se contenter de l'état actuel de la société, marquée par les conséquences d'une brusque et rapide expansion économique, soudain entrée en crise avec toutes les conséquences psychologiques qui en résultent et dont la grande caractéristique est le manque d'un projet autour duquel organiser un consensus social. Le comportement dans une socialisation très poussée est alors fréquemment de se réfugier dans une privatisation très protégée, dans un individualisme de plus en plus accentué. Nos témoignages marquent une réaction contre cette tentative, contre ce danger. A ce niveau, l'Eglise devrait être, selon leur vœu, le refus de se laisser engluer dans l'hédonisme et l'individualisme, le lieu où trouver ses responsabilités et inventer des solidarités.

3. – *Nos correspondants sont très conscients d'un cheminement, d'*une évolution *dans les règles et orientations de leur vie. Ils viennent de milieux qui étaient fortement structurés par le christianisme, où l'on respectait les rites et les règles, où un climat très moralisant imprégnait la vie quotidienne, où le respect de la hiérarchie était très fort. Et tout cela, motivé et soutenu par une religion révélée. Comme le dit une de nos correspondantes : « On est passé d'un christianisme qui tombe du ciel à un christianisme à partir de la vie. »*

Pour expliquer de tels changements, il ne suffit pas de se baser sur des évaluations spontanées, moralisantes : le matérialisme, la facilité, etc... En fait, les systèmes de relations ont évolué et les rôles, tant dans l'Eglise que dans la société, ont changé les traditions normatives des groupes sociaux. C'est un arrière-fond qui marque profondément ces témoignages et qui nous indique bien qu'un retour en arrière de l'Eglise ne peut se réaliser.

4. – *Ce qui est remarquable, c'est le désir et la volonté de « faire l'Eglise », de participer activement à la constitution de communautés croyantes : il ne s'agit plus seulement de se laisser intégrer, mais d'avoir un rôle de production et d'intervention dans ces communautés. Le décalage se fait donc de plus en plus grand vis-à-vis des pratiquants saisonniers qui pensent retrouver le mode des anciennes célébrations.*

Il y a donc une forte demande de participation *à la création, au pouvoir, à la responsabilité collective : le rôle des clercs n'en est pas tant amoindri que changé, d'autant plus que la diminution de leur nombre commence à se faire sentir.*

Le peuple de Dieu prend donc une autre forme, qui reste incertaine parce que, si la théologie de l'Eglise a été définie par Vatican II, la mise en œuvre des réalisations correspondantes n'a pas encore trouvé statut dans le droit ecclésial. Certes, les laïcs sont plus souvent consultés, mais ils n'ont pas de part aux décisions. De plus, ils lisent et ils entendent dire que le Vatican freine souvent les efforts de participation : d'où un effet de distance entre ce qu'ils mettent en place et ce qu'ils attendent du Vatican.

5. – *Une caractéristique de ces témoignages est* la réappropriation de la parole *au travers des modes différents d'acquisition : catéchuménat, mouvements d'Action catholique, groupes et publications bibliques, etc... Le*

retour aux sources avait marqué la théologie qui devait se manifester au Concile; il marque maintenant la pensée et la pratique des laïcs dans l'Eglise. Il donne une fraîcheur au message qui n'est plus pris dans les formules des catéchismes. Cette relecture de l'Evangile n'est pas sans poser de problème, en particulier celui de la fidélité. Mais il ne semble pas que l'on puisse revenir en arrière. Cette Eglise pense avoir un rôle prophétique à jouer dans un monde qui secrète l'ennui et la monotonie.

Partant de leurs expériences et des problèmes de la vie personnelle, familiale ou collective jusqu'à la conscience des problèmes internationaux, ces croyants mettent en marche une herméneutique de la Bonne Nouvelle qui ne veut pas déboucher sur une théologie idéaliste mais qui ne peut pas être la simple traduction d'espoirs humains; elle retrouve le problème d'une Eglise qui est tout à la fois don de l'Esprit et œuvre d'hommes croyants.

Le témoignage de P. Erny montre combien la foi trinitaire peut être décisive dans la vie de la communauté. Il y a donc là une donnée essentielle à l'Eglise.

6. – *La relecture de l'Evangile se situe en fait dans* une nouvelle appropriation des connaissances *et une nouvelle approche de la réalité. Si les sciences sociales ont donné une impulsion à la recherche en théologie fondamentale, en morale et même en pastorale, elles jouent aussi sur les laïcs. Les croyants d'aujourd'hui n'appartiennent plus à ce catholicisme qui était fermé sur lui-même et qui attendait de l'intérieur la réponse à toutes questions. Le Concile lui-même a demandé l'ouverture au monde mais, de ce fait, il a provoqué la rencontre de la pensée et de la critique d'autrui. Alors, on fait des découvertes : « Je me suis rendu compte que l'Eglise était cantonnée à un milieu. » On découvre qu'il faut faire appel à l'histoire pour comprendre certaines positions de l'Eglise. Autrement dit, on voit apparaître les limites d'une Eglise dont la définition comme « société parfaite » apparaît dès lors utopie, idéalisme, ou expression valable sur un plan qui n'a pas d'efficacité. Nos correspondants pensent plutôt qu'ils appartiennent à une Eglise pécheresse qu'il faut transformer sans cesse...*

7. – *Cette approche critique de la réalité ecclésiale se retrouve par exemple dans nos textes, à propos* des droits de l'homme. *Ces droits de l'homme sont bien ressentis dans leur conception comme venant de la tradition*

chrétienne; mais revendiqués par le gouvernement civil, ils ont eu du mal à se faire reconnaître par l'Eglise. Ils sont maintenant à l'honneur dans les discours officiels, mais c'est sur leur conception et sur leur portée que l'entente n'est pas aussi facile et les laïcs savent bien que les épiscopats sont divisés à leur sujet. Ils ne veulent pas que ces droits deviennent des valeurs abstraites, remplaçant « le droit naturel» dont le magistère se prétendait l'interprète authentique.

Les croyants ont trop la notion de valeurs qui se découvrent peu à peu pour se laisser prendre à des valeurs absolues établies une fois pour toutes. Leur attitude vient de choix pratiques : c'est clair à propos de l'Algérie, de l'influence qu'exerce l'Amérique latine, le droit des femmes, le droit des pauvres... Plus encore, ils ont le souci d'une cohérence : leurs luttes à l'extérieur les porte à revendiquer l'application des droits dans l'Eglise (ceux des femmes, par exemple). Et l'on se retrouve devant un problème sérieux : comment concilier la revendication de l'Eglise hiérarchique à être « maîtresse de vérité» avec les droits des individus à la liberté?

8. – *Ces croyants se déclarent donc* solidaires du mouvement historique où les hommes se veulent sujets de leur histoire. *Ils sont en quête de leur dignité d'hommes qui les met debout et les rend responsables. Mais en même temps, dans cette recherche, ils se sentent à la suite de ce Jésus en qui Dieu s'est communiqué et qui donne à l'homme sa plus grande perfection.*

Ce mouvement les porte à manifester leur foi en Jésus Christ dans leurs options et leurs conduites. Les actes qu'ils posent ne sont pas pour autant des actes ecclésiaux : c'est le cas de ces chrétiens qui, au nom de leur foi, sont partis travailler avec leurs amis algériens et qui, de ce fait, se trouvent coupés d'autres chrétiens. Ils sont donc obligés de reconnaître que les options ne sont pas unanimes. Et si la foi les inspire dans leurs actes, ils voient plus difficilement quel peut être le rôle de l'Eglise dans ses rapports avec la réalité sociale.

9. – *Parmi les options à prendre pour le service du monde et avec les autres,* l'engagement politique est un point de friction important entre les croyants. *La plupart du temps, ces discussions ont pour origine des choix socio-politiques, économiques, des prises de position sur la morale sexuelle plutôt que des convictions de foi. Pourtant l'option en faveur d'une Eglise pour les pauvres, voire d'une Eglise de pauvres, fait son che-*

min depuis le Concile de Vatican II et sous l'influence des Eglises latino-américaines. Un cas est encore plus difficile : celui où un prêtre a pris des engagements sociaux ou politiques ; certains peuvent se sentir exclus. Là se pose assurément un problème sur le rôle du prêtre comme facteur d'unité et comme président de l'Eucharistie.

10. – *Dans cette recherche de participation, dans la réappropriation de la parole, dans les solidarités actives, dans les célébrations vivantes, se dégage une tendance à faire partie d'*une communauté à taille humaine, *sans doute une réaction contre la massification urbaine et contre l'anonymat des grandes paroisses. Mais la communauté apparaît comme le lieu de recul pour mieux dégager le sens. Ces communautés ne sont pas « de base » au sens de l'expression en Amérique latine, là où l'appartenance à la communauté suppose l'engagement concret dans la lutte avec la base qui constitue la production même de la société, à savoir les exploités et les opprimés. Ici, les communautés développent plus le sens de l'identité chrétienne et de la solidarité, l'approfondissement des relations interpersonnelles, la réflexion sur les options concrètes et les célébrations festives.*

11. – *Si la contestation est moins violente qu'aussitôt après le Concile, la critique des institutions soulève les mêmes difficultés. Pourtant, qu'il s'agisse de la paroisse ou des évêques, on ne cherche pas l'opposition ; on tenterait plutôt des voies de reconnaissance. Seulement, on s'aperçoit que les belles conceptions du Concile ne se laissent pas facilement mettre en acte parce qu'il y a des structures : on n'arrive pas à articuler le langage théologique avec les textes canoniques. Il y a là une suture qui se fait mal et l'Eglise n'est plus une robe sans couture.*

12. – *L'Eglise ne se réalise qu'au travers des hommes et de l'humain. Elle est une forme de sociabilité humaine. C'est ainsi qu'elle est* sacrement. *Il est donc normal que les croyants s'interrogent sur la visibilité de leur communion. Mais si les structures d'organisation sont importantes, l'essentiel reste* la présence de l'Esprit *qui, dans le sacrement, ne cesse de donner à l'Eglise sa vitalité. C'est peut-être un manque dans nos témoignages que le peu de références à l'Esprit de Jésus Christ. Mais cela s'explique sans doute par une défiance à l'égard d'un certain charismatisme. Reste que le modèle d'une Eglise centrée sur la Trinité doit être recherché et vécu...*

CHRÉTIENS AU BRÉSIL

1. ANIMATEUR DE COMMUNAUTÉ DE BASE

Voici les propos d'un paysan, animateur d'une communauté ecclésiale de base dans le Nord-Est du Brésil. Le style est celui d'un rural qui exprime dans sa langue concrète et imagée son intuition profonde sur l'Eglise, telle qu'il la pressent en train de renaître des Pauvres. Il est difficile de rendre dans une traduction tant de nuances inexprimables en un autre idiome. Nous avons tenté d'être fidèles à la simplicité et à la profondeur de cette réflexion et nous la transmettons telle quelle, souvent éblouis nous-mêmes par la sagesse des Pauvres qui nous évangélisent.

(note du traducteur)

Sr Anna R. = Antonio, vous animez une communauté de base dans votre village. Que se passe-t-il dans la communauté?

Antonio = Dès que nous avons commencé à marcher ensemble, notre *espérance a grandi.* C'est la principale chose que nous ayons ressentie. Car nous étions tous des humbles, des gens sans instruction. Alors, nous avons créé ensemble le courage de nous réunir et nous avons vu l'espérance grandir. C'est ainsi que les choses ont commencé.

Sr A.R. = Antonio, qu'est-ce que la communauté? Est-ce l'Eglise?

Antonio = Une communauté, c'est un morceau de «roça» (terre défrichée). On a commencé par défricher, pour que notre réunion produise.

Alors, on a discuté, pensé : «Qu'est-ce qui ne va pas ici, à Lagoa do Peixo ?» Et puis, nous étions fiers de notre « roça » parce qu'on était bien ensemble, qu'on s'entendait entre compagnons.

Mais quelle pensée courte ! Cela avait-il du sens d'être satisfait de notre union, si on ne s'occupait pas de la désunion de l'humanité ? Parce que l'Eglise, c'est toute la terre à défricher, pas seulement notre petite «roça». La terre ne sera pas productive tant qu'il y aura un si grand nombre d'injustices qui oppriment les pauvres.

Et l'Eglise ne peut pas grandir tant qu'il y aura des injustices qui divisent. Notre communauté est un morceau d'Eglise, pas toute l'Eglise. Mais notre espérance, c'est que chaque petite « roça » d'Eglise gagne du terrain, et qu'ainsi grandissent la liberté et la fraternité. C'est ça, l'Eglise.

Sr A.R. = Et comment cela peut-il se réaliser ?

Antonio = Avec la « peneire » (grande passoire de paille de cocotier tressée avec laquelle les femmes séparent la paille d'avec le riz).

Sr A.R. = Avec quoi, Antonio ?

Antonio = Avec la «peneire». L'Evangile est une «peneire» dans laquelle notre vie doit passer, pour séparer ce qui est juste de ce qui est injuste. L'Evangile, c'est le crible dont l'Eglise doit user. Elle n'en a pas d'autre. Mais justement, la première confusion qui se fait dans notre esprit est au sujet de l'Eglise. Ici, dans notre société brésilienne, tout le monde est chrétien, la majorité est catholique. Tous sont baptisés ; beaucoup vont à la messe ; mais très peu sont l'Eglise.

A la messe, le Padre lit l'Evangile, mais il ne dit pas comment la Parole de Dieu doit séparer la balle du grain. C'est sans doute pour ne blesser personne. Alors, les choses continuent d'être ce qu'elles sont et l'injustice grandit. Pourquoi est-ce nous, qui n'avons pas d'instruction, qui demandons à l'Eglise de nous apprendre à lire l'Evangile ? Pourquoi l'Eglise, les prêtres et la société ont-ils expliqué la religion d'une manière si différente de l'Evangile ?

C'est la «peneire» qui manque.

Une communauté de base sera toujours petite parce qu'elle est passée au

crible de l'Evangile. Au début, à Lagos de Peixa, quand on se réunissait, la même question revenait toujours :

– Pourquoi, quand on s'engage dans l'Evangile, comme c'est le cas dans la communauté, il vient peu de monde. Mais quand on va à l'église pour recevoir les sacrements, il y a foule?

Cela nous a donné beaucoup à réfléchir dans la communauté : nous passons au crible de l'Evangile; mais à l'église, on va acheter les sacrements! Si les choses continuent ainsi, jamais l'Eglise ne sera un peuple uni, sachant ce qu'il veut : combattre l'injustice. Et comment les chrétiens seront-ils un peuple uni s'ils n'ont pas l'habitude de décider les choses ensemble? Seul, le crible de l'Evangile aidera le peuple à s'organiser pour rejeter ce qui ne va pas et s'unir pour combattre l'injustice.

Faites l'expérience : un dimanche, lisez l'Evangile dans une église et ouvrez un débat pour que chacun donne son opinion. Si quelqu'un parle d'entreprendre quelque action qui va dans le sens des paroles entendues, regardez bien : il y en a qui vont sortir. Peut-être en restera-t-il une poignée et ce seront des pauvres, des petits, qui sont prêts à comprendre. Les riches n'aiment pas à entendre les paroles de l'Evangile. Les humbles, eux, sont heureux. Cela fortifie leur espérance. C'est avec eux que l'Eglise peut repartir. Elle ne peut faire autrement.

Sr A.R. = Antonio, beaucoup d'hommes sont-ils prêts à accepter la «peneire» de l'Evangile?

Antonio = Une nuit, nous avons beaucoup discuté à ce sujet – si longtemps même que José a été obligé d'aller chercher une autre lampe car on ne voyait plus les lettres de l'Evangile. Une des personnes présentes a dit : «La situation du monde d'aujourd'hui est semblable à celle des premiers chrétiens, sauf qu'il ne s'agit plus uniquement de religion. Les païens et les juifs d'aujourd'hui sont ceux qui adorent l'argent. Et beaucoup sont entrés dans l'Eglise et continuent d'adorer l'argent qui produit l'injustice.»

L'Eglise n'est plus faite de ceux qui suivent l'Evangile. Les chrétiens d'aujourd'hui ne forment pas une communauté. C'est un grand groupe de gens qui viennent prier; parmi eux, il y a des opprimés et des oppresseurs. Mais que font-ils en commun? Rien. Les choses restent les mêmes et rien ne change. Il est impossible de faire l'Eglise dans ces conditions.

Sr A.R. = Alors, que faut-il faire?

Antonio = Il faut renforcer les petites communautés qui veulent s'unir pour lutter contre la plaie de l'injustice qui empêche l'Eglise de grandir. Une comparaison fera mieux comprendre : l'Eglise a servi à couvrir l'injustice. Elle est comme un joli tapis. La servante cache la poussière sous le tapis pour que personne ne la voie. Mais au bout d'un moment, la saleté commence à sentir et le tapis va moisir! C'est la même chose pour une Eglise qui ne se compromet pas avec l'Evangile.

Dans l'Eglise, on dit encore que tous les membres sont égaux. Ce n'est pas vrai. Regardez le peuple dans l'Eglise pendant la neuvaine de la Fête de Do Padroeiro (élément culturel : chaque église a un Saint patron dont on prépare la fête pendant neuf jours). Observez les gens, leur comportement, leurs habits... Paraissent-ils égaux?

L'Eglise accepte les riches et parle d'humilité. Mais les riches se sentent quittes avec l'Eglise parce qu'ils achètent tout et font des sacrements des moyens de vanité. Le pauvre reste honteux devant cela.

Ainsi, il n'y a pas grand moyen de faire une communauté importante parce que les pauvres n'ont rien, et que les riches n'ouvrent pas la main pour donner ce qu'ils ont. Ils disent que les problèmes de la vie des pauvres : terres, salaires, travail, ne peuvent être traités à l'Eglise; que l'Eglise, c'est fait pour penser à Dieu et à son âme. Alors, ils ne voient pas du tout ce qui est moisi. Ils n'imaginent pas que la religion, comme le tapis, peut cacher en dessous la saleté de l'injustice. Il faut ouvrir les yeux. Celui qui ne veut pas laisser la saleté de l'exploitation «en dessous du tapis» des «latifundarios» doit prendre l'engagement de lutter pour la justice.

Là est le problème : l'Evangile veut libérer les opprimés, il veut l'union de tous dans ce but. Celui qui n'accepte pas cet engagement, que va-t-il faire? Il va rester en dehors de l'Eglise, même s'il va à la «matriz» tous les jours (la «matriz» est l'église de pierre).

Sr A.R. = Antonio, y a-t-il des changements dans l'Eglise depuis le Concile?

Antonio = Aujourd'hui, l'Eglise a enlevé le couvercle qui gardait l'Evangile fermé. Et encore, ce ne sont pas toutes les Eglises qui ont agi de cette façon, mais un certain nombre tout de même.

Les riches n'aiment pas cela et disent que c'est du communisme. Et la dispute a augmenté quand les évêques, les prêtres, ont décidé d'être pauvres, comme Jésus. Mais le peuple, lui, petit et faible, a commencé à comprendre, et la religion, grâce à Dieu, est devenue réalité.

Sr A.R. = Et l'Eglise est l'Eglise du peuple?

Antonio = Je pense que l'Eglise sera l'Eglise du Peuple quand elle mettra pour de bon l'Evangile dans les mains des pauvres. Ceux-ci ont déjà l'Evangile dans leur vie, mais ils ont été trompés par une religion qui n'était pas l'Evangile.

Dans la « roça », nous sommes tous des nécessiteux, mais on arrive dans la case de l'autre sans demander la permission. Si c'est l'heure du repas, il partage avec nous le riz et la farine. On ne peut rien partager d'autre puisqu'on n'a pas autre chose. C'est cela la base de l'Eglise. C'est pour cela que la vraie Eglise ne peut partir que des pauvres. Sur ce point, nous avons déjà commencé à être communauté. Nous avons la même pensée et nous cherchons à sentir les choses de la même manière.

Sr A.R. = Comment voyez-vous cette Eglise des petits et des pauvres?

Antonio = La vieille Eglise appuyait les riches, gardait l'Evangile bouché, ne parlait pas des sujets de la vie, cachait l'injustice et prêchait seulement la religion du ciel et de l'âme.

L'Eglise nouvelle, qui renaît, laisse la parole franche aux pauvres et va jusqu'à s'enorgueillir des pauvres. Elle ne vend pas les sacrements, mais exige des engagements. Elle enlève le bouchon qui fermait l'Evangile. C'est une Eglise qui combat pour la justice et le droit de tous. L'Eglise est sur ce chemin...

Et, osera-t-on ajouter : *Bois et mange, Eglise de J.C. à la table des Petits et des Humbles, car un long chemin te reste encore à parcourir.*

interview réalisée par Sr Irma Ana Roy.

2. DANS LA RÉGION DE SAO PAULO

Elisabeth est Brésilienne, native de Sao Paulo. Agée de 27 ans, célibataire, elle a une formation universitaire de pédagogue, une formation professionnelle d'économiste et travaille comme employée à la Caisse Economique Fédérale. Elle fait également partie du Comité de Défense de l'Amazonie, à Santos, ville de la province de Sao Paulo, et du Centre d'Enquêtes éducatives. Elle participe au travail de base dans la périphérie de Santos.

Catholique par tradition familiale, actuellement, elle ne pratique pas. Aujourd'hui, *dit-elle,* ma famille est divisée en «catholiques» et en «spirites» (dans la ligne d'A. Kardec).

(note du traducteur)

1. ce que l'église représente pour moi

Pour moi, aujourd'hui, l'Eglise – celle qui représente le Christ, cette Eglise qui peut être appelée chrétienne – est l'aile progressiste de l'Eglise catholique, celle qui s'appuie sur la Théologie de la Libération, née dans le tiers monde. Le reste de l'Eglise catholique fonctionne comme si les opprimés étaient un véhicule à l'usage des oppresseurs.

2. rôle et responsabilité de l'église

Hier, pour moi, l'Eglise était le véhicule de la répression du peuple (plus de 80 % du peuple brésilien). A partir d'un moment déterminé de l'histoire, la portion de l'Eglise catholique que j'appelle « la véritable Eglise » est devenue l'unique instrument de conscientisation et d'organisation du peuple, le catalyseur de toutes les recherches et de toutes les aspirations vers une solution.

En effet, étant donné que le putsch militaire de 1964 a arraché, exterminé toutes les organisations et les possibilités qui ouvraient la voie aux institutions libres et démocratiques, seul moyen de développement pour le peuple, c'est la « véritable Eglise » qui a pris la relève.

3. impact de l'église sur la vie quotidienne et sur la société civile

L'Eglise ouvrière de S. Bernardo do Campo (Sao Paulo) et l'Eglise de la Terra à Conceicào do Araguaia (Parà) sont des exemples de cet impact. Le peuple recherche des formes d'organisation libre et des formes de libération. L'Etat recherche des formules et des moyens d'abattre ces Eglises, leurs membres, sachant qu'il y a en eux une «conscientisation en puissance» et que ces Eglises propagent l'union. L'unique peur de ce gouvernement brésilien, au pouvoir arbitraire, c'est un peuple organisé.

C'est tout ce que je peux dire, connaissant mal l'Eglise universelle, mais connaissant bien la souffrance de mon peuple.

Brésil, Elisabeth.

3. A OLINDA DE RECIFE

De ce diocèse nous parviennent les deux témoignages suivants :

I – celui de Marie-José : Agée de 35 ans, elle est mariée à José qui est P1 dans une usine de tissage du quartier. Ils ont quatre enfants de 7 à 14 ans. Le mari est très instable jusque dans son travail, aussi la famille a-t-elle connu des heures difficiles et vit dans une favella.

Marie-José a participé longtemps aux « Rencontres de Frères », du style des communautés de base, adapté à la ville. A cause de José, elle a abandonné ce groupe, mais elle s'est engagée dans le poste de santé de Toto qui expérimente une médecine populaire et communautaire. Elle anime également un groupe de J2, de style brésilien.

L'Eglise, pour moi, est un peuple uni par le désir de connaître la pensée de Jésus Christ. Je chemine dans l'Eglise, en essayant d'unir mon peu de foi à celle de tous ceux qui marchent derrière le Christ, espérant découvrir ce qu'Il attend de chacun d'eux. Le renouveau de l'Eglise a changé beaucoup de choses pour moi :

1. J'ai découvert la VIE, j'ai commencé à me donner de la valeur, j'ai appris que, pour chaque responsabilité, il existe une manière différente d'aimer.
2. Je n'ai plus peur et j'ai abandonné la superstition.
3. J'ai appris à prier en vérité et j'ai découvert la force de l'Esprit-Saint.

Je dirai encore que j'ai appris à entrer dans l'intimité de Jésus pour me renouveler et sentir la présence de Dieu, si près de moi... Auparavant, pour moi, Dieu était la loi qui nous venait d'un ciel éloigné de nous. J'ai appris à pardonner pour « entrer » dans la volonté du Père et arriver à un vrai sentiment de foi. J'ai découvert combien est immense l'amour de Jésus pour nous, lui qui participe au quotidien de notre vie.

Après avoir découvert ce bonheur et tenté de modifier ma vie, j'ai éprouvé ma petitesse, car je reconnais mon « Rien » (Nada) devant mon grand ami Jésus Christ, ma méchanceté et la grandeur de mes fautes. Seul, le Christ pouvait m'aimer et m'accepter pour son Amie, en me donnant la chance d'aimer les autres et de leur pardonner, comme lui m'aime et me pardonne.

La Messe m'aide beaucoup. C'est une rencontre communautaire, une réunion de famille avec le Christ où l'on trouve la volonté du Père. A la messe, je demande pardon à Dieu et recueille ce pardon. Je prie avec les autres et éprouve l'amour de Dieu pour chacun des membres de l'Assemblée. Lorsqu'un texte d'Evangile est mis à la portée de tous, adultes, jeunes, adolescents, enfants, il me révèle les exigences de Jésus Christ pour ma vie d'épouse, de mère, d'animatrice, de voisine, d'amie, enfin de fille de Dieu, de sœur et d'amie de Jésus Christ. Je participe à la communion pour que le Christ me donne la force de pardonner, de ne plus pécher, d'aimer et de continuer à vivre à son service, ce qui n'est pas facile pour moi.

La communauté m'aide à continuer cette vie, solide dans mes engagements, et à être plus vraie dans ce que je fais et ce que je dis. Ma petite contribution à la vie de la communauté consiste dans les réunions de travail au service du quartier. J'écoute les idées des autres et donne les miennes. J'ai toujours la préoccupation d'aider les habitants de mon quartier à découvrir le négatif et le positif des choses et à s'unir les uns avec les autres pour lutter en faveur de *la justice pour tous.*

Brésil, Marie-José.

II – Celui d'Amero qui travaille à la mairie et possède un revenu plus que modeste. Père de sept enfants, il est animateur d'un groupe de « Rencontres de frères ». Il a été choisi pour représenter le quartier à l'équipe du secteur qui l'a élu à l'équipe diocésaine.

Autrefois, dans l'Eglise, celui qui commandait, c'était le curé entouré d'un groupe réduit de personnes. Aujourd'hui, l'Eglise s'est ouverte et tous peuvent participer. L'Eglise que je connaissais, c'était le bâtiment où le peuple avait l'habitude d'entendre la Messe. Aujourd'hui, je sais que l'Eglise, c'est nous, nous sommes l'Eglise vivante.

L'Eglise m'a beaucoup aidé en ma vie de chrétien. J'ai appris à aimer, à pardonner et à vivre en communauté. Elle m'a aidé à être un père capable de transmettre à ses enfants l'amour du Christ. Elle m'a aidé à être fonctionnaire capable de construire l'amitié avec mes collègues de travail. Elle m'a aidé à être un époux authentiquement frère de son épouse, capable de comprendre ses problèmes et d'avoir soin d'elle. L'Eglise, par l'enseignement du Christ m'a éduqué. Aujourd'hui, je me considère comme un citoyen pauvre, mais ouvert aux autres... C'est le mouvement « Rencontre de Frères » qui m'a montré qu'une vie sans Christ est une vie sans vraie joie, sans bonheur. J'étais comme une barque perdue dans les flots. Le Christ a transformé ma vie et m'a appris à être libre.

Par la Messe, je me sens compromis dans le travail de la paroisse. Je participe à l'équipe liturgique. Alors qu'autrefois, je ne comprenais rien de la Messe, aujourd'hui, elle m'est une aide précieuse pour grandir dans ma connaissance de Jésus, et dans mon engagement avec mes frères.

Brésil, Amero.

□ La revue AXES, *Recherches pour un dialogue entre christianisme et religions,* nous signale le cahier 1-2 du tome XIII : *Christianisme, culture et cultures.* Elle attire notre attention sur l'excellent article du P. Michel SALES qui traite de manière approfondie le thème de l'Inculturation. Nous recommandons ce numéro à nos lecteurs. Cercle Saint-Jean-Baptiste, 6, rue Jean-Ferrandi, 75006 Paris.

L'ÉGLISE, COMMUNAUTÉ DU « TOUS RESPONSABLES »

à quelles conditions peut-elle le devenir ?
questions et enseignements d'un survol historique

Introduction : Avantages et inconvénients d'un survol

Par définition, le « survol » voit les choses de haut et rapidement. Il y a là, on le sait, le sérieux avantage de bien discerner les reliefs importants tout comme les très légères dénivellations qui recouvrent parfois des trésors enfouis. L'inconvénient existe aussi : ne pas voir les nuances, exprimer d'une façon un peu simple et rigide l'unité d'éléments très divers... C'est un peu ce qui m'est arrivé lorsqu'on m'a demandé, à la Toussaint 1979, de développer en trois quarts d'heure (!) l'histoire de la « communauté » chrétienne au cours des âges, au premier colloque national sur les « Assemblées dominicales en absence de Prêtre » [1]... Cette analysen malgré la demi-heure supplémentaire que je me suis accordée, a été reçue comme une « thèse » assez abrupte... pas trop balancée, aurait dit le président de la Conférence épiscopale française. Comme, au terme des débats passionnants qui ont suivi, on me l'a fait remarquer sans guère avoir de temps pour les réactions, je me suis permis de mettre celles-ci par écrit : elles nuancent, complètent beaucoup, mais vérifient substantiellement, mon premier exposé. C'est cette synthèse que je propose ici, espérant que ce « survol » sera source de questions et d'enseignements. Je m'efforcerai de préciser ceux-ci comme celles-là en conclusion [2].

1/ La naissance de l'Eglise : le premier siècle

a) Jésus, les apôtres et la première communauté chrétienne

Jésus (pour ce que nous savons de sa vie et de ses paroles par des témoignages écrits longtemps après sa mort et la résurrection) n'a pas eu,

comme préoccupation première, de *«préciser» l'organisation* des disciples qui seraient les siens; l'organisation de la communauté qui serait son Eglise. Ce qu'il a fait, essentiellement, c'est annoncer et réaliser, par sa vie, sa Parole, sa mort, l'*Evangile :* la Bonne Nouvelle de l'Amour miséricordieux du Dieu Père, pour tous les hommes; l'invitation lancée à tous les hommes à entrer dès aujourd'hui dans le Royaume, dans la communauté fraternelle de ceux qui, faisant confiance (donnant leur foi) à Jésus, se reconnaissent fils de Dieu (vivant de la joie de Dieu).

Jésus, bien sûr, nous le savons, a appelé particulièrement à sa suite douze hommes. Mais ce qui est important, pour eux, c'est *leur vie avec Jésus;* leur communauté fraternelle est le premier groupe où s'essaie (avec Jésus) la vie évangélique, dans la charité, la prière, la prédication. Ces douze hommes (douze comme les douze tribus de l'ancien peuple de Dieu) sont la vraie cellule originelle du nouveau peuple de Dieu; ce qui importe pour eux, c'est que Jésus ressuscité leur donne son Esprit, ce n'est pas qu'ils reçoivent de lui un modèle tout fait d'organisation sociale qu'ils n'auraient ensuite qu'à mettre en route et répéter.

Cela, nous le vérifions, à Jérusalem, dans les jours qui suivent la Pentecôte : les douze sont là; ils animent une communauté de croyants, de gens qui, comme eux et sur leur témoignage, ont fait confiance à Jésus Ressuscité; avec ces nouveaux chrétiens, ils prient, ils méditent l'Ecriture, proclament le souvenir vivant qu'ils ont de Jésus, eux qui l'ont vu et touché; ils accueillent, dans la communauté «croissante» des nouveaux convertis, par le signe traditionnel du repentir dont Jésus lui-même avait parlé (le Baptême); ils célèbrent la présence de ce Jésus vivant dans le partage du pain (ils avaient mangé avec Jésus avant et après sa mort, et notamment le soir du Jeudi saint); ils président une vie de mise en commun des biens matériels (quelle importance, ces biens, quand on attend le retour de Jésus?).

1/ A.D.A.P. : Colloque organisé par le Centre National de pastorale liturgique, à Lyon.
2/ Cette histoire sera, on le verra, à prédominance occidentale, latine, parfois française. On en verra aussi les raisons. On la reconnaîtra enfin comme «ouverte» et «suffisamment typique», je l'espère.
3/ Il ne faut pas, bien sûr, idylliser ces premiers moments de l'Eglise : les faits (les textes) nous en empêcheraient; il y a des heurts, des fautes (cf. Actes, Gal, I et II Cor, Lettre de Clément de Rome aux Corinthiens). Il s'agit ici toutefois de montrer comment ça a fonctionné *de fait,* au plan de la structuration progressive de la communauté.

On sent, peut-on dire en résumé, que des choses sont essentielles (et avant tout la proclamation de la Parole, de l'Evangile) ; on n'est pas en présence d'une organisation très nette. Comment se passaient les repas d'actions de grâce ? On n'y discerne pas des rôles particuliers précis... Il n'y a pas de prêtres et de laïcs, il y a des frères (les Apôtres et les autres) [3].

b) Au temps des apôtres Pierre et Paul... (45-70)

Quand les Apôtres se mettent à voyager, quand de nouveaux chrétiens arrivent dans les communautés (païens convertis et pas seulement juifs convertis), ces communautés se multiplient rapidement : Palestine, Syrie, Asie Mineure, Grèce. Elles se multiplient à l'initiative des Apôtres (Pierre, Paul et certains de leurs collaborateurs) qui, avant tout, annoncent l'Evangile, et sont souvent sur les routes. Les communautés, avec leur accord, à leur invitation (?), s'organisent peu à peu. De façon assez diverse d'ailleurs. Ici, on voit un conseil d'anciens qui « président » (à tour de rôle ?) à la vie de la communauté, à l'ordre, à la bonne entente, à la prière, à l'eucharistie célébrée chez l'un ou chez l'autre. Là, on aperçoit des personnages assez imprécis et nombreux : « Apôtres », « évangélistes », « prophètes », « animateurs de prière », « docteurs » (éducateurs de la foi), « surveillants », « diacres », « dirigeants », etc... dotés chacun de dons divers pour le bien de la communauté (I Cor 12, Eph 4, I Thes 5). Cette organisation existe, mais encore très floue, parce que très spontanée, très participante. Il n'y a pas d'oppositions entre les *anciens* ici, les *surveillants* là ; ce sont peut-être les mêmes. Dans les communautés, l'apôtre fondateur (Paul, par exemple) garde beaucoup d'autorité mais, même s'il tempête, il provoque à la liberté responsable (I Cor 5,6 ; Gal 5). Paul aussi, d'ailleurs, parle de très nombreux collaborateurs, dont des femmes (en très bonne place : Rm 16), pour l'accomplissement de sa mission, d'autant plus que celle-ci n'est pas son affaire à lui : l'essentiel, dit-il aux Ephésiens (Eph 4), c'est la mission de la communauté dans son unité en croissance et en marche, et c'est pour le service de cette communauté que, en elle et par elle, l'Esprit suscite divers serviteurs. Le personnage principal de la communauté (paulinienne) ? C'est au fond *l'Esprit de Jésus ressuscité* qui fait de celle-ci un groupe vivant de *frères* rendant grâce à Dieu et témoignant dans le monde. Si les rôles humains sont divers dans la communauté, ils ne sont pas premiers. Ce qui est premier, c'est d'être chrétien, *fidèle,* saint, frère. Le lien premier est celui de la foi. On célèbre l'eucharistie (à domicile) : expression centrale de l'unité de la

communauté ; on ne dit pas qui préside cette célébration. Autrement dit, si la *fraternité* de la communauté primitive rencontre déjà des difficultés dans sa structuration (Gal 2, Actes 15), on peut toutefois constater ceci : il y a une tendance primordiale à une inter-relation des charismes, des services et de la fraternité communautaire ; on ne peut parler d'une structuration entre « supérieurs » et « inférieurs », comme on en parlera plus tard (I Cor 12-13).

c) La fin du premier siècle

Pierre et Paul sont morts, Jean est encore là... C'est alors seulement que se dessine un peu plus clairement l'organisation des communautés. Il y a toujours les anciens, ceux « qui veillent sur » les communautés : préoccupés de la foi de la communauté, de sa fraternité, de sa prière. Dans des communautés plus importantes, des personnages particuliers apparaissent, « successeurs d'Apôtres », « veillant sur » une circonscription territoriale plus vaste. A leur propos, on voit apparaître une sorte d'ordination, imposition des mains, prières (cf. épîtres pastorales), *dans* la communauté qui n'est pas inactive, irresponsable : elle est (comme *saint Pierre le disait à des baptisés) communauté sacerdotale,* peuple que Dieu s'est acquis pour *proclamer ses hauts faits* (I Pet 2). Et c'est là l'essentiel : elle juge de la convenance de ses ministres (qui ont le même statut de vie que les autres hommes : mariés, pères de famille), elle se les choisit, dit-on, explicitement parfois (les diacres de la Didachê et les presbytres de Corinthe au temps de Clément de Rome).

A la fin de ce premier siècle, important s'il en fût, on peut donc dire : la dimension première dans l'Eglise, c'est bien la communauté fraternelle et

4/ Sur tout ceci, voir les études connues de J. COLSON : *Les fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles,* Desclée De Brouwer, 1956 – A. LEMAIRE : *Les ministères aux origines de l'Eglise,* Le Cerf, 1971, et Revue *Spiritus,* n° 69, pp. 386-398, 1977 – H.-M. LEGRAND : *La présidence de l'Eucharistie selon la tradition ancienne,* Revue *Spiritus,* n° 69, 1977, pp. 409-431, et très nombreux articles, particulièrement : *Insertion des Ministères de direction dans la communauté ecclésiale,* dans *Revue de Droit Canonique,* 1973, pp. 225-254.

5/ Il ne faut pas majorer en effet la durée des persécutions et le nombre des martyrs. Cf. A. MANDOUZE dans : *Histoire vécue du peuple chrétien,* DELUMEAU, édit. Privat, 1980, t. I, pp. 49-74.

6/ Cf. A. HAMMAN : *La vie quotidienne des premiers chrétiens,* Hachette, 1971 – On verra parfois des martyrs appelés à présider la communauté, l'assemblée, sans «ordination rituelle».

vivante : elle vit l'Evangile, pratique la charité, célèbre la mémoire, la présence de Jésus (dans l'Eucharistie); pour cela, par son lien aux Apôtres et sous *la puissance de l'Esprit qui l'anime,* des ministres lui sont donnés (elle se donne des ministres). Ceux-ci sont encore imprécis parfois, même pour quelque chose de central comme la célébration de l'Eucharistie ; ils sont de toute façon au service d'une communauté qui « appartient » au Christ. Le lien est le lien de la foi et de la fraternité (actives). L'organisation, même si elle tend vers la manifestation de l'unité, n'est manifestement pas uniforme et achevée [4].

2/ L'Eglise des Martyrs (le IIe et le IIIe siècle)

a) Le développement chrétien

Cette Eglise est en même temps celle du développement chrétien au grand jour, dans de nombreuses villes ; Eglise du témoignage porté au péril de sa vie. C'est en même temps l'Eglise de la simple fraternité, concrète, discrète, parfois nécessairement souterraine, souvent menée en plein monde [5] : les chrétiens sont comme tous les autres hommes ; ce qui les distingue, leur lien, c'est la charité de Jésus, seul Dieu. Ce qui est important alors, ce qui est premier dans *les* communautés, c'est que *tous* sont animés et menés par l'Esprit de Jésus : priorité fraternelle à la foi courageuse (jusqu'au martyre) ; les plus simples et les plus petits peuvent avoir une place de premier plan dans la communauté (cf. l'esclave Blandine à Lyon – 2e partie du IIe siècle) [6].

b) Les rôles divers dans les communautés

Ils vont en se précisant et en s'organisant. A Rome, dès la fin du Ier siècle (avec Clément), à Antioche dès le début du IIe siècle (avec Ignace), on voit les communautés (urbaines) présidées par un seul « surveillant » (Episcope qui veille sur l'unité de la communauté, sur sa fidélité à la Parole évangélique). Il est assisté, pour la prière particulièrement, d'un groupe d'anciens (les « prêtres ») ; il est assisté aussi, pour l'organisation communautaire, les relations avec les autres communautés, d'autres aides : les diacres (serviteurs). Au travers de cette organisation (qui se répand partout très vite), on voit les communautés s'unifier, intensifier leur vie, entrer en relation avec les autres communautés. Ces trois degrés de

ministres (de serviteurs) constituent-ils dans les communautés un *clergé* à part, séparé d'un peuple de *laïcs,* plus ou moins consommateurs? Il semble bien que non : il y a des services divers dans la communauté; mais ce qui domine (ce qui est le but), c'est la fraternité (constitutive du peuple de Dieu); il n'y a pas *supériorité* et *infériorité, sacré* (uni à Dieu) et *profane* (séparé de lui... même si une certaine tentation existe un peu déjà de distinction-séparation). Si, au début du IIIe siècle (Tertullien, Cyprien, Origène), *laïc* signifie la distinction dans la communauté de celui qui n'est pas ministre, son sens premier demeure : *Vous, laïcs, Eglise élue de Dieu, écoutez ceci : Eglise veut d'abord dire peuple; vous êtes la très sainte Eglise catholique, le sacerdoce royal, la grande assemblée, l'épouse parée pour le Seigneur* (Didascalie – 225).

c) Les communautés (les laïcs majoritaires!) sont-elles inactives?

Elles pratiquent *l'obéissance* envers leurs ministres, mais elles les *contestent* tout autant, dans la foi (face à leurs imperfections). Elles pratiquent très vigoureusement l'accueil des orphelins et des étrangers, le soutien de très nombreux pauvres : *tout* ce qui est apporté à l'Eucharistie (et non consommé dans le repas) est propriété des pauvres (même si les ministres sont vite tentés de se servir!). Et surtout, les communautés ont une part active importante dans la préparation catéchuménale du baptême (plus tard dans la préparation pénitentielle), part active et importante dans la célébration du baptême, de l'Eucharistie, de la Pénitence : l'activité de tous ici est importante pour *la fécondité, l'efficacité* de ces sacrements. La communauté joue par sa présence vivante, par le témoignage exprimé de sa foi, un rôle actif et nécessaire (souvent appelé maternel) pour la vérité de ces sacrements (Justin, puis Hippolyte à Rome, Iré-

7/ Cf. la thèse de Karl DELAHAYE : *Ecclesia Mater,* Le Cerf (Unam Sanctam), 1964.
8/ Cf. H.M. LEGRAND : *Le sens théologique des élections épiscopales dans l'Eglise ancienne,* dans *Concilium,* n° 77, 1972, pp. 41-50.
9/ Cf. COLSON : *Les ministères ecclésiaux et le sacral,* dans *Concilium,* n° 80, 1972, pp. 67-76... Id : *Prêtres et peuple sacerdotal,* Beauchesne, 1969 (ch. 9 : *La judaïsation de la fonction sacerdotale).*
10/ Non seulement on devait élire des évêques qui fussent désirés par le peuple, mais on considérait qu'il revenait au peuple de se pourvoir des pasteurs dont il avait besoin (Pape Célestin Ier). (Petites difficultés, parfois différences entre Césaire et Paulin : « Le peuple ne doit pas être suivi, mais enseigné », Etienne V, 888). L'élection par clergé et peuple va demeurer jusqu'à Grégoire VII, mais c'est le haut clergé et les grands laïcs : princes, rois, nobles, chevaliers. Le bas peuple ne fait peu à peu qu'applaudir; et le prince temporel va prendre pratiquement le premier rôle, rôle qui va devenir, lui aussi, «sacré».

née en Gaule, Tertullien et Cyprien en Afrique, Origène en Egypte, Ignace en Orient [7]). Il faut enfin se rappeler qu'alors la vocation au ministère est concrètement élection par la communauté, qui contrôle la foi de l'élu, accueille celui qu'elle a contribué à se donner dans l'Esprit. Les évêques des autres communautés sont témoins de la foi de toute l'Eglise, et ministres du don de l'Esprit, au sein de l'Epiclèse de toute *la communauté* [8].

III – L'Eglise de la chrétienté commençante : du IVe au Xe siècle

a) après la cessation des grandes persécutions

Au IVe siècle, avec Constantin et Théodose, l'Eglise entre dans une certaine paix extérieure. Le prix de cela, pour ainsi dire, est une tentation «d'installation», d'organisation cléricale. A l'exemple de l'Empire, désormais favorable, l'Eglise voit peu à peu prédominer la préoccupation des temples sur les communautés, la préoccupation des rites sur l'Esprit et le mystère, l'importance du péché (en Occident) sur la gratuité du salut, la supériorité des clercs sur les laïcs : les premiers tendant à incarner de plus en plus tous les pouvoirs, les seconds à être ceux qui «reçoivent» (ça peut être actif). Pour légitimer cela, on se remet à penser les ministres à la manière des lévites de l'A.T., on généralise et légalise plus ou moins leur statut de séparés (célibataires)... On devient alors *ministre «sur» une communauté* [9].

b) au début de cette période

Cependant, surtout en ce début du IVe siècle, *les communautés ne demeurent pas inactives.* Elles participent parfois d'une façon très vigoureuse aux disputes théologiques, aux recherches pour l'expression de la foi (en Orient, à Alexandrie, en Afrique du Nord, particulièrement). Elles continuent à élire leurs évêques, même parfois en leur forçant la main (Grégoire de Naziance et Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Théodoret de Cyr, en Orient, Ambroise et Augustin, Martin et Paulin de Nole, Germain d'Auxerre et Sidoine Apollinaire, Grégoire le Grand, en Occident) [10]. Ces communautés enfin demeurent des communautés «concélébrantes» même si la participation a quelque peine à demeurer

« active » : restriction du catéchuménat, de la participation communautaire à la démarche pénitentielle et à la célébration eucharistique. C'est sans doute pour cela qu'une *doctrine* très profonde demeure enseignée, affirmée *ici ou là,* avec *éclat : Vous aussi, vous avez ces clés, vous aussi, vous liez et déliez,* crie saint Augustin aux fidèles d'Hippone ; et plus tard, à Lyon, au IXe siècle, le diacre Florus dira : *Le Christ a remis le mémorial de sa Passion à ses Apôtres et par eux « généralement » à toute l'Eglise ; ce qui est accompli proprement par le ministère des prêtres est fait par l'ensemble, grâce à la foi et à la dévotion de tous les fidèles* [11]. C'est là un témoignage d'une doctrine courante : L'Eglise est le *vrai* Corps du Christ, c'est toute la communauté qui est le sujet responsable et efficace des actes de l'Eglise [12].

11/ Cf. nombreuses citations dans CONGAR : *Jalons pour une théologie du laïcat,* Le Cerf, 1953, pp. 246-296, et CONGAR : *L'Ecclésia ou communauté chrétienne, sujet intégral de l'action liturgique,* dans *La Liturgie après Vatican II,* Le Cerf, 1967, pp. 241-282. Cf. enfin du même CONGAR, sa préface à Karl DELAHAYE, *Ecclesia Mater,* op. cit.

12/ Cela se manifeste aussi par la participation de laïcs aux Conciles carolingiens : mais « laïcs de qualité » (force temporelle au service de l'Eglise) ; les évêques tendront à les limiter dans leur prétention à la domination.

13/ Age de liturgie, l'âge carolingien est créatif au service d'un peuple ne pouvant atteindre au niveau du clergé (séparation des lieux dans la célébration ; liturgie expliquée comme théâtre).

14/ Je n'oublie pas que cela aboutit en particulier à cette renaissance carolingienne : lieu d'éducation populaire assez négative, mais d'un développement aristocratique (religieux et laïc) très net.

15/ Sur toute cette période, voir Pierre RICHE : *La vie quotidienne dans l'Empire carolingien,* Hachette, 1973 et Jean CHELINI : *Histoire religieuse de l'Occident médiéval,* Armand Colin, 1968. – Pendant cette même période (carolingienne en Occident), la vie et la responsabilité de l'Eglise, en Orient, demeurent d'une certaine façon aux mains de l'Empereur. Le Patriarche célèbre, enseigne, dans le cadre de l'Empire, sous l'influence concrète spirituelle des moines ; le peuple est appelé à « contempler » !... On a pu dire que le monachisme occidental (dont je reparlerai, et qui a eu une grande influence civilisatrice et christianisatrice, même si l'influence populaire n'a pas été souvent en profondeur) a vécu jusqu'au XIIe siècle dans la nostalgie de l'Orient ; les différences toutefois ont été s'accentuant ; mais, dans un cas comme dans l'autre, la vie monastique demeure toujours quelque peu « insolite » au cœur du « peuple de Dieu » (cf. M.M. DAVY : *Initiation médiévale. La philosophie au XIIe siècle,* Albin Michel, 1980, pp. 79, 228 231).

16/ Précédé (annoncé ?) deux siècles plus tôt par Nicolas Ier.

17/ Il faudrait noter que le résultat se fit sentir surtout dans le « Haut » clergé.

18/ Aux siècles précédents, le Pape, dernier recours juridique, intervenait peu souvent et souvent sans résultat. Cette querelle des investitures, lancée par l'intervention prépondérante (et diverse) des princes temporels, demandait une réforme qui ne pouvait guère se faire que dans le renforcement de la hiérarchie ecclésiastique (particulièrement « papale »).

c) la distance entre doctrine et vie

Il faut dire ici toutefois que, peu à peu, en cette période, on voit la distance s'élargir entre cette belle *doctrine* de la responsabilité communautaire et les *faits concrets* de la vie des communautés. Avec les invasions barbares, ceux-ci, plus ou moins hâtivement christianisés (parfois d'ailleurs hérétiques dans un premier temps), les communautés chrétiennes qui se multiplient et s'éparpillent dans les campagnes sont amenées peu à peu à une vie chrétienne *fidèle* à quelques rites chrétiens, à quelques coutumes chrétiennes mais *assez peu fidèles* à l'Esprit profond de l'Evangile : temps de brutalité, de conversions bâclées, de christianisation superficielle de coutumes et de gestes païens ; culte des reliques, vie sacramentelle plus ou moins magique, éducation basée sur la peur... Tout cela coupe de plus en plus les fidèles de l'élite de l'Eglise, les moines et les clercs. Les fidèles ne comprennent plus le latin, les prêtres tournent le dos au peuple, célèbrent (tout bas, parfois entre eux) pour eux, clercs, puis chanoines [13] : *A grands pas, l'Eglise devient le clergé...* un clergé assez ballotté, de valeur parfois très inégale : peu à peu, à la fin de cette période, empereurs ou rois chrétiens (de Dagobert à Charlemagne et à ses successeurs) vont prendre en main les destinées de l'Eglise, de la morale à la liturgie parfois. C'est eux qui vont nommer les évêques (même si ceux-ci sont élus par clergé et peuple, le prince a l'influence majeure), les seigneurs nommant (ou mandant) les clercs inférieurs [14]. L'Eglise va devenir un ensemble de propriétés seigneuriales : la féodalité crée les paroisses, les diocèses ; mais ceux-ci, celles-là deviennent d'abord des circonscriptions territoriales peuplées de pratiquants assez superficiels et souvent irresponsables. Le bas et nombreux clergé est à la même enseigne (sans formation ni responsabilité), le haut clergé s'identifiant aux seigneurs [15].

IV – L'Eglise de la chrétienté triomphante et déclinante : du XIe siècle au début du XXe

a) A partir du XIe siècle, en Occident...

...et sous l'influence notamment de Grégoire VII [16], une grande réforme de l'Eglise se met en branle. Mais elle est d'abord une réforme du clergé [17] : restauration de sa dignité (célibat), restauration de son pouvoir (pouvoir épiscopal exclusif sur les clercs inférieurs, pouvoir exclusif du Pape dans la nomination des évêques élus par leur clergé) [18]. Dans cette

réforme (grégorienne), un réel sens moral est présent (contre toute simonie ou débauche par exemple). Mais qu'est-ce qui prévaut? L'Eglise apparaît peu à peu comme essentiellement une organisation à hiérarchie verticale, où il y a des *supérieurs* (moins nombreux et dotés de plus de pouvoirs). Au sommet de la pyramide, il y a le Pape seul; à la base, de simples fidèles, sans pouvoirs... Peu de siècles après, au début du XIVe siècle, malgré les efforts doctrinaux des docteurs et des universités (saint Thomas voit l'image même de l'Eglise dans la communauté croyante, rassemblée dans la foi et célébrant l'Eucharistie), cette conception avant tout juridique de l'Eglise va triompher... C'est *le triomphe du clergé et l'oubli pratique du peuple responsable,* de la communauté tout entière responsable. (Sans doute, le temps des croisades ne fait-il qu'exprimer cela à sa manière [19].)

b) Tout n'est pas perdu...

Il faut noter cependant, au travers de ces siècles étonnants, la permanence d'une profonde doctrine; un anonyme ne dit-il pas, pendant qu'on bâtit les cathédrales : « L'Eglise, ça n'est pas les murs, mais la communauté des croyants » [20]. Le moine Guerric d'Igny ne déclare-t-il pas, au XIIe siècle, en parlant de l'Eucharistie : « Qui consacre? Le prêtre? Oui. Mais aussi tout le peuple qui se tient debout avec lui » [21]. Et on voit, deux siècles plus tard, en Jeanne d'Arc (la Jeanne du procès), ce qu'une éducation familiale et paroissiale peut produire. N'idéalisons pas toutefois...

19/ CONGAR : *L'Eglise de saint Augustin à l'époque Moderne,* Le Cerf, 1970, pp. 102-112.
20/ Cf. l'autre anonyme «normand» qui définit alors l'Eglise : «populus christianus». Cf. CONGAR, *Ibid.,* pp. 112-118.
21/ C'est là une permanente tradition doctrinale qui sera très forte jusqu'au XIIe siècle. Cf. de LUBAC, *Corpus Mysticum,* Aubier, 1945.
22/ Lieu aussi de la réforme monastique cartusienne et cistercienne (sans oublier les ordres militaires). – Saint Bernard demeure partisan de l'ordre établi providentiel.
23/ Les mouvements spirituels (et de pauvreté) sont vivaces – mais demeurent mineurs et, se heurtant à l'establishment clérical, versent parfois dans l'hérésie.
24/ G. DUBY : *Le temps des cathédrales,* Gallimard, 1976, p. 7.
25/ Il ne faut pas oublier tous les «convers» qui tournent autour des monastères. Mais cette sanctification (sous-produit très respectable de l'idéal monastique) reste dans une perspective ecclésiale très «monarchique» et «cléricale».
26/ Et par ailleurs (parfois) marchands d'indulgences (le frère Tetzel, du temps de Luther).
27/ L'autel, en effet, n'est pas au centre de la cathédrale; l'eucharistie, dos au peuple, dans une langue étrangère, se déroule au loin, au milieu des clercs.
28/ Guillaume d'Occam et le nominalisme.
29/ Ne pas oublier ici les effets évidemment assez maléfiques du «Grand Schisme» d'Occident (XIVe-XVe siècles).

c) La grande réforme du Pape Grégoire

Cette réforme [22], l'effort des universités, les grands renouveaux franciscains et dominicains (les confréries laïques, surtout urbaines), n'ont pas fait des communautés chrétiennes *populaires* vraiment évangélisées. La masse, chrétiennement ritualisée, demeure loin d'une petite élite savante ou (et) pieuse [23] (qui fréquente les universités, séjourne dans les monastères ou autour des cathédrales : les cathédrales, ces monuments créés à proximité du pouvoir, et dans l'univers étroit de la très haute culture) [24]. Pendant ce temps, en effet, le « peuple », ceux qui n'appartiennent à l'élite très restreinte, ni de la sainteté, ni de la ferveur, ni du savoir, suit de fort loin [25] : sous la domination des clercs, dans la crainte de la fin des temps ou de la mort, sanction du péché de la part d'un Dieu glorieux mais sévère (même s'il a le calme visage du Beau Dieu d'Amiens)... Lorsque, à partir du XIIIe siècle, les frères mendiants deviendront prédicateurs, avant de devenir professeurs d'université, et plus tard inquisiteurs [26], le christianisme deviendra, comme on l'a dit, « eucharistique » : l'eucharistie est au centre de la vie chrétienne comme au centre de la cathédrale ; mais c'est une eucharistie *donnée par les prêtres* [27]. A son apogée chrétienne, somme toute très courte, la chrétienté *demeure cléricale.* Les communautés chrétiennes, populaires, de laïcs fervents et participants, n'existent pratiquement pas. Elles n'apparaîtront, *un peu,* que plus tard (XIVe-XVe siècle), dans le fort *encadrement* des tiers-ordres ou de certaines confréries où se mêle un renouveau du sentiment de la peur du Dieu très haut et, curieusement parfois, une contemplation individuelle, intime, un peu vertigineuse... Mais déjà s'amorce le déclin de la chrétienté.

d) Un XIVe siècle dur et tragique

Dès l'orée de ce siècle, qui sera, en effet, dur et tragique (la grande peste de 1348), un mouvement de complet retournement s'amorce : naissance de l'Etat laïc (Philippe le Bel) qui veut s'affranchir du pouvoir ecclésiastique, naissance d'une certaine idée de liberté (par rapport à l'Eglise hiérarchique), naissance d'une certaine culture profane, scientifique, concrète, qui veut s'affranchir des grandes idées médiévales [28], y compris celle d'un Dieu à la fois trop lointain et trop connu... Dans ce climat, le prêtre risque de perdre une grande partie de son pouvoir, surtout s'il est (« matériel » et) « corrompu », s'il ne peut fournir l'exemple vécu de la grâce qu'il prétend donner [29]... On arrive ainsi, à travers une vie chré-

tienne où se mêlent pratique sacramentelle (baptême, pénitence, eucharistie) et crainte de l'au-delà (refuge auprès des saints), à une religion assez massivement ignorante, superficielle, parfois magique et superstitieuse : face à cela, un clergé pléthorique [30] (pas formé, parfois ignorant et débauché), un épiscopat nommé avec des marchandages souvent peu reluisants, une papauté trop « humaine »... Etait-ce le moment de la catastrophe ? Deux événements importants vont marquer alors le reste de notre histoire.

e) La Réforme

Dans ce premier événement, Luther, puis Calvin, au XVIe siècle, vont violemment tenter de soigner le mal. Plus de Pape, c'est l'Antéchrist. Plus de prêtres et d'évêques, sinon quelques ministres (docteurs, pasteurs) dont le rôle *dans* la communauté qui les *délègue* est de révéler que la seule autorité appartient dans l'Eglise à la Parole de Dieu. *La Bible,* traduite en langues modernes, parle à *chacun,* dans l'accueil humble et personnel de la *foi.* C'est celle-ci, et *elle seule,* qui rassemble la communauté « protestante », où *tous* sont *prêtres,* pareillement sans hiérarchie [31]. Une *vérité essentielle* est ici retrouvée : l'annonce de la parole et la foi comme source de la communauté, la priorité en celle-ci de *l'égalité fraternelle.* Un *danger* cependant : une foi peut-être trop individualiste dans son expression, l'oubli de ce fait que la communauté vivante (dans une histoire en marche) a besoin, pour se reconnaître chaque jour comme ressourcée en Jésus, des *signes* et des *serviteurs* (que Jésus lui donne en même temps qu'elle se les donne par l'Esprit)... Interpellée, l'Eglise catholique va réunir le Concile de Trente.

30/ Si l'on veut un exemple étonnant (dans un lieu aujourd'hui déchristianisé), voir L. PEROUAS : *Clergé et peuple creusois du XVe au XXe siècle;* Jean DELUMEAU, dans *Histoire vécue du peuple chrétien,* op. cit., t. II, pp. 129-155 (1.500 prêtres dans la Creuse au début de 1535).

31/ Malgré cela, il faut noter que la communauté « protestante » reste alors très passive, très dépendante de ceux qui savent, qui enseignent. La Réforme, à sa manière, ne demeure-t-elle pas cléricale ?

32/ La hiérarchie verticale sort renforcée du concile, a-t-on souvent remarqué, ce qui sera mis en forme par « l'après-Trente », la Contre-Réforme.

33/ Surtout : Jean DELUMEAU : *Naissance et affirmation d'une Réforme* et *Le christianisme entre Luther et Voltaire.* P.U.F., 1968, 1971 (2 vol.). – Francis RAPP : *L'Eglise et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen-Age,* P.U.F., 1971.

34/ Les secondes, peu par rapport aux premières ? Celles-ci ont une existence très ancienne (XIe-XIIe siècles, par exemple); mais déjà plutôt « bourgeoise » que « populaire ».

f) Le Concile de Trente

Dans la deuxième partie du XVIe siècle, avec justesse (et bonheur), le Concile réaffirme la traditionnelle nécessité, dans les communautés ecclésiales, des sacrements et des ministères. Ceux-ci, malheureusement, sont réaffirmés un peu trop à part de la communauté responsable des croyants : les sacrements sont efficaces par eux-mêmes (la *tentation* sera d'en faire des rites à efficacité trop automatique, à la limite un peu magique). Les ministères sont affirmés dans un rapport trop unilatéral de domination, vis-à-vis du peuple des laïcs : la *tentation* dans laquelle on tombe, est celle d'une Eglise définie quasi uniquement par ses pouvoirs hiérarchiques, oubliant trop l'active présence du Saint-Esprit dans la communauté [32]. Cela va durer jusqu'au XXe siècle, où l'on retrouve, dans nos catéchismes, la définition de l'Eglise de saint Robert Bellarmin : «Société de ceux qui confessent la même foi (les mêmes dogmes), reçoivent les mêmes sacrements et obéissent aux mêmes chefs : les évêques et principalement le Pape.»

Le but de l'Eglise post-tridentine, de la Contre-Réforme, fut de faire passer dans le camp du christianisme de l'élite la totalité des populations. On n'y arriva sans doute pas. Mais, continuant assez souvent la pastorale de la peur de l'enfer et se servant de l'appui « moral » des états chrétiens, on s'en approcha sans doute plus qu'à tout autre moment. Cela d'ailleurs et *avant tout* par la mise à la disposition du peuple d'un clergé nombreux et bien (mieux) formé (saint Charles Borromée, Ollier, Bérulle, Vincent de Paul). Ce qui est notable ici toutefois, c'est le peu de place de la communauté vivante et responsable dans cette Eglise baroque. Le type de la sainteté chrétienne est clérical, et, même s'ils sont pasteurs actifs, la spiritualité des prêtres est une spiritualité «ascendante», d'hommes relativement (supérieurs et) séparés [33].

g) Les trois siècles suivants

Pendant les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, l'Eglise catholique va vivre (tout en développant ses «communautés» : paroisses ou confréries) [34] sous le règne, sous la dénomination d'un bon (meilleur) clergé : le prêtre soigneusement distingué du peuple et, par ailleurs, étroitement soumis à l'évêque. La vie chrétienne est alors avant tout «pratique» (assistance plus

que participation) assez souvent formaliste, et obéissance [35]. Le salut est surtout individualiste, et une place première est donnée aux règlements ; tout ce qui paraît déviation est poursuivi dans un esprit de censure plus que de dialogue ; le peuple enseigné est fortement distingué de l'Eglise enseignante, laquelle voit trop son rôle comme légitimant une accumulation de vérités et d'habitudes, époque après époque, au-dessus d'un peuple passif. On dit, avec justesse (J. Delumeau) qu'il y avait eu en Occident une véritable christianisation post-tridentine (la « vraie chrétienté »). Il ne faut pas (nous le verrons) sous-estimer la *qualité* de celle-ci, même si, comme je viens de le noter, la permanence (ou la croissance) de la dichotomie Eglise enseignante-Eglise enseignée ne permet sans doute pas, généralement et « populairement », une christianisation en profondeur. Dès la moitié du XVIIIe siècle, le clergé de la Contre-Réforme, généreux parfois, mais finalement inadapté au « monde moderne », s'essouffle (malgré les situations particulières – cf. Vendée infra). La déchristianisation « révolutionnaire », étonnante à bien des points, s'enracinait au fond dans le siècle précédent et se préparait depuis cinquante années. N'était-ce pas d'ailleurs avant tout *rejet confus d'un modèle ecclésial qui refuse pratiquement à l'homme la liberté qu'il lui reconnaît dogmatiquement ; rejet d'un modèle de vie où le prêtre est exemplaire et où le salut est d'autant mieux assuré qu'on s'éloigna des activités du monde ?* [36]. Tout ceci culmine en un XIXe siècle *se déroulant sous le signe de l'autorité* (Congar) : L'Eglise (enseignante) se défend contre les erreurs modernes ; on condamne beaucoup de monde [37] (Grégoire XVI aussi bien que Pie XI). L'Eglise « hiérarchique », qui perd de plus en plus officiellement son pouvoir temporel, va affirmer, à Vatican I, massivement, son pouvoir spirituel (papal d'abord) ; en refusant même pratiquement l'appel au « Corps Mystique » des fidèles ; cela va créer pour un siècle les fâcheuses habitudes de l'hypercentralisation romaine.

35/ C'est cette vertu qui fait le lien de la communauté, plus que la foi (ce qui ne veut pas dire qu'une foi importante ne s'y insère pas) à la suite des « missions» de Maulnoir ou de Grignon de Montfort, par exemple (cf. infra).

36/ J. Queniart : *Les hommes, l'Eglise et Dieu dans la France du XVIIIe siècle,* Hachette, 1978, pp. 307-319. – Cf. M. Vovelle : *Religion et Révolution (La déchristianisation de l'an II),* Hachette, 1976.

37/ Y compris des « prophètes » qui, dans leurs déviations mêmes à rejeter impliquaient des éléments de responsabilité « populaire » dont l'influence est sans doute loin d'avoir été négative et peut-être importante (cf. Lamennais par exemple, au XIXe siècle et, peut-être Loisy, à la charnière du XIXe et du XXe). – Encore cardinal, le pape Grégoire XVI avait écrit un livre sur l'Eglise dont le titre était : *Le triomphe du Saint-Siège.* Sur ceci, cf. infra.

38/ Cf. M.M. Davy, *op. cit.* – G. Duby : *Le temps des cathédrales,* Gallimard, 1976.

39/ Le « Bas clergé »; le Haut clergé demeure toujours assez seigneurial : cf. G. Bordonove : *La vie quotidienne en Vendée pendant la Révolution,* Hachette, 1974. – B. Plongeron : *La vie quotidienne du clergé français au XVIIIe siècle,* Hachette, 1974.

Au début du XXe siècle, le pontificat de Pie X (en des circonstances difficiles, il est vrai) est une parfaite illustration de cela : *L'Eglise est, par essence, inégale, i.e. comprenant deux catégories de personnes, les pasteurs et le troupeau ; ceux qui occupent un rang dans les divers degrés de la hiérarchie, et la multitude des fidèles. Ces catégories sont tellement distinctes entre elles que, dans le corps pastoral seul, résident le droit et l'autorité nécessaire pour promouvoir et diriger tous les membres vers la fin de la société. Quant à la multitude, elle n'a d'autre droit que de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs* (Pie X, *Vehementer,* 1906).

V – L'« esprit chrétien » au cœur du triomphe comme du déclin

a) La permanente contestation du cléricalisme dans l'Eglise... mais !

Il y a eu, tout au long de l'histoire de l'Eglise, un mouvement de contestation de cette structuration à dominante « hiérarchique » (un peu païenne ?). Ce mouvement s'est incarné dans les saints, les « spirituels », les prophètes. Il faut ici parler du mouvement monastique, à partir de l'Orient et de saint Benoît en Occident, avec la « réforme » carolingienne, puis Cluny et Citeaux et la Chartreuse [38], puis les mendiants (leur insertion dans le mouvement communal), et plus tard, le Carmel et Ignace, l'Abbé de Rancé, Lacordaire, etc... Il faut également parler des Spirituels du Moyen-Age et de ceux du XVIIe siècle (de P. Valdès et de M. Arnaud). Il faut enfin parler des réformateurs du clergé, de Charles Borromée et François de Sales, Vincent de Paul, Ollier, Bérulle, Emery... Dans tous ces personnages, il y avait de nombreux « prophètes », et des laïcs : de Jeanne d'Arc à Pascal, d'Ozanam à Marius Gonin, et à tous ces « dévots » simples qui, tout secoués par les missions, vont jusqu'à entraîner leur clergé en plein XVIIIe siècle (en Vendée, par exemple) [39]. Mais ces *faits* montrent, je crois, que ce mouvement de *contestation* d'une *hiérarchie dominante* (depuis par exemple le VIe ou VIIe siècle) a toujours été finalement *récupéré* ou *refoulé* par la *structuration hiérarchique* en question. On pourrait ainsi passer (avec toutes les explications valables) du « Serviteur des serviteurs de Dieu » qu'était Grégoire le Grand à Grégoire VII (qui ne pouvait peut-être pas faire autrement que cléricaliser pour sauver l'Eglise de la domination laïque) ; des aventures des

«Spirituels» médiévaux [40] (même fils spirituels des mendiants) avec la hiérarchie de leur temps, puis avec l'Inquisition [41], aux aventures de Jeanne d'Arc avec ses juges; des aventures de Pascal et de Port-Royal avec l'archevêque de Paris à celles de Lamennais avec Grégoire XVI, à celles de Loisy ou du P. Lagrange, ou de Blondel... avec Pie X. Tout cela ne veut pas dire que l'histoire n'a rien produit de «chrétien»! Pour ne prendre qu'un exemple récent, on peut dire que, sans la christianisation *qualitative (pas seulement quantitative)* de la vraie chrétienté de contre-Réforme (qu'on pense aux résultats des «missions» des Lazaristes, de Maulnoir... ou de Grignon de Montfort), l'humus profond de certains renouveaux actuels ne serait sans doute pas toujours pensable [42]. De là à dire que le dépassement suffisant de la cléricalisation ecclésiale est réalisé, c'est une autre affaire.

b) Est-ce toujours la faute de la hiérarchie ? et les autres ?

L'objection «Réquisitoire à sens unique; et les carences aussi des «laïcs»! pourrait être sans doute formulée après ce que je viens de dire. Elle tomberait cependant un peu à côté, je veux dire à côté des faits, de l'histoire. Pour que l'appel à la «responsabilité» des laïcs soit, en effet, un rattrapage face à ce qu'on appellerait un «réquisitoire», il faudrait que ces laïcs aient été *dans l'ensemble* assez indépendants de l'Eglise comme hiérarchie sacrale, ou opposés à elle. Or, les faits au cours des siècles montrent qu'il n'en a pas été ainsi. Dans l'histoire de la *chrétienté*

40/ P. VALDES, par exemple.
41/ Les mendiants eux-mêmes, rapidement, se structurent assez cléricalement et deviennent une élite tendant à se séparer. Cf. M.M. DAVY, *op. cit.*, p. 250.
42/ «C'est le peuple chrétien, au riche capital de chrétienté qui conserve les germes les plus vivaces d'une Eglise Nouvelle» (G. DEFOIS, dans *L'Histoire vécue du peuple chrétien*, op. cit., t. II, p. 216).
43/ Du *sacre* de Charlemagne au *sacre* de Napoléon Ier : la place du pape, souverain temporel, évolue fort et demeure pourtant aussi dangereuse. On sait la place très ambiguë jouée chez Pie IX par cet attachement au pouvoir temporel en relation avec le contenu de Vatican I sur les pouvoirs pontificaux.
44/ Cf. Michel MOLLAT : *Les pauvres au Moyen-Age*, Hachette, 1978. – Cf. CHENU : *La théologie du XIIe siècle*, Vrin, 1957, pp. 225-273, qui montre bien le lien du renouveau mendiant chrétien et de l'avènement des communes se libérant. – Cf. plus tard, l'œuvre et l'esprit de Vincent de Paul.
45/ V. COSMAO : *Changer le monde*, Le Cerf, 1979, p. 139.
46/ Il n'est pas nécessaire de revenir sur le lien ecclésial avec les lieux de pouvoir et d'avoir, que signalait G. DUBY au début de «l'âge des cathédrales», *op. cit.*
47/ Cf. DUSSEL : *Histoire et théologie de la libération*, Edit. Ouvrières, 1974.

occidentale, par exemple, il y a eu au cours des siècles une *collusion* de *fait* entre les laïcs influents (laïcs de puissance, de « qualité », de « savoir») et les clercs « hiérarchiques » de l'Eglise. Ceux-ci se sont tantôt appuyés sur ceux-là, les ont utilisés pour leur propre pouvoir qui n'était point toujours d'abord le « service évangélique », tantôt ils ont été utilisés par eux pour cautionner et sacraliser un pouvoir impérial ou seigneurial qui était plus dans la ligne du « César » devenu chrétien que dans celle peut-être de l'Evangile. Il faudrait ici regarder les rapports à la hiérarchie ecclésiastique de gens comme Charlemagne ou Henri IV (d'Allemagne), les rois et seigneurs des croisades, et Philippe le Bel, Louis XI, Charles-Quint et Louis XIV, Joseph II... et Napoléon Ier... Nous avons ici des laïcs responsables (de beaucoup de carences !), mais qui sont pour les chrétiens de base plus une « hiérarchie sacrée » (plus ou moins liée à l'autre – cf. ces pouvoirs quasi religieux affirmés par le célèbre anonyme d'York en plein XIe siècle ; cf. encore toutes les monarchies de droit divin) que membres avec eux du « peuple de Dieu » au sens de Vatican II [43]. On pourrait ajouter ici encore ceci : lorsque la démocratie moderne naît, elle naît parfois (en France par exemple) de la philosophie des lumières dans un climat nettement anticlérical (1789, 1848, 1871). Ce qui n'empêche pas M. Thiers de s'appuyer sur les curés autant que sur les instituteurs pour assurer « l'ordre », avant que la république ne se sépare... d'une Eglise particulièrement cléricale (1905)...

c) Des correctifs à ces fautes

N'y en a-t-il pas eu en permanence (de par l'esprit chrétien)? Bien sûr, il ne faut pas oublier ici non plus que ce que je viens de rappeler (l'alliance des princes et des prêtres, même dans leurs disputes) a été accompagnée, au long de l'histoire, par un effort assez permanent (de la part de l'Eglise) pour corriger les excès de cette sacralisation des pouvoirs, des appels à la résignation : c'est une œuvre parfois *immense* d'assistance sociale vis-à-vis des pauvres, et même parfois des opprimés (des sans liberté) [44]. Mais ce qui frappe surtout, a-t-on dit, finalement, *à l'échelle du développement des peuples,* « c'est l'inefficacité de ces tentatives de correction » [45], c'est finalement aussi une sorte de contradiction globale entre un certain « dit » et un certain « vécu » de l'Eglise [46]. On pense à cela, face à des événements très présents concernant la revendication de la liberté de l'homme, par exemple. On pourrait le voir beaucoup plus largement dans cette épopée missionnaire qui a mis sur pied, en Amérique Latine,

par exemple, les Eglises coloniales (E. Dussel) : il y avait là, transporté au-delà des mers, le système hiérarchisé et sacralisé de la chrétienté, le royaume du Christ prenant le relais de l'Empire (dans un esprit pas très loin de la guerre sainte) [47]. Il y a eu, c'est vrai, en ces temps et lieux, ces prophètes extraordinaires d'une Eglise du peuple de Dieu que furent Las Casas ou Vitoria, les Jésuites du Paraguay au XVIIIe siècle. Mais leur combat n'a-t-il pas été finalement en partie perdu ? Et ne faut-il pas attendre cette deuxième partie du XXe siècle pour voir dépassée en ce continent l'ordination du culte de Dieu à la sacralisation de l'ordre social ? L'Eglise qui est là en genèse dans les communautés à la base n'est-elle pas *en même temps évangélique... et radicalement neuve?* [48].

d) Conclusions provisoires ?

Au terme de ces trois remarques, je crois qu'on peut accueillir et méditer, même dans leur caractère abrupt et brutal (peut-être un peu partiel), les formules suivantes :

– « Il a fallu attendre le XXe siècle et l'irrésistible poussée des événements pour que les responsables concernés entendent enfin une protestation de toute évidence fondée sur l'Evangile, face à une collusion, 16 fois séculaire, de l'Eglise et des pouvoirs temporels. » – « La déchristianisation actuelle constitue, dans une large mesure, la note à payer de cette formidable aberration qui a duré un millénaire et demi » [49].

– « La chrétienté : d'agent de résistance à la structuration des sociétés dans l'inégalité, le christianisme devient le facteur de sacralisation de

48/ Leonardo BOFF : *Eglise en Genèse,* Desclée, 1978. – Cf. Helder CAMARA. – Cf. aussi, sans omettre les critiques qu'on peut lui faire, tout le mouvement des théologies de la libération.
49/ DELUMEAU : *Le Christianisme va-t-il mourir?* Hachette, 1977, pp. 78, 86. – Cf. Georges DUBY dans son « dialogue » avec Guy LARDREAU, Flammarion, 1980, p. 186 : *L'évolution du Pape devenant souverain temporel s'explique, mais « elle n'était pas nécessaire »* (évangéliquement et peut-être historiquement).
50/ COSMAO : *op. cit.,* pp. 136, 153. On a fait remarquer que la structuration dans le « pouvoir » de l'Eglise a mené en particulier à la marginalisation de la femme. – Cf. R. PIERRO, F. ZONG : *L'autre moitié de l'Eglise : les femmes,* Le Cerf, coll. « Dossiers libres », 1980, p. 55.
51/ COSMAO : *op. cit.,* chap. 3, 5, 6. Il faudrait développer beaucoup tout cela ; le critiquer sans doute, mais pas seulement avec un haussement d'épaules.

sociétés, qui s'organisent en se figeant dans l'inégalité.» – «L'Eglise, *de fait,* s'est organisée (en se hiérarchisant) comme prototype de sacralisation, menant les sociétés plus à l'inégalité qu'à la liberté» [50].

e) Un mouvement incessant de sacralisation de l'autorité

On a pu constater ce mouvement dans l'histoire. Peut-on porter sur lui un jugement chrétien ? Face à cette question, je ne dirai que deux choses :

– La compréhension de l'histoire (au plan diachronique) ne peut-elle pas s'exprimer, ainsi que le dit V. Cosmao dans le livre déjà cité : *Nous assistons en elle (et au-delà du christianisme) à une structuration et une sacralisation des sociétés dans l'inégalité, à partir de leur propre inertie et de leur faculté de se fabriquer des dieux. Ce qui est non immédiatement maîtrisable est sacralisé : on essaie alors de maîtriser la relation au sacré, mais en laissant échapper la base même de l'institution sociale à l'intervention des agents purement humains. Certaines sociétés traditionnelles manifestent des refus de cet abandon (instinct de justice). Or, dans cette histoire, la tradition judéo-chrétienne (prophètes,* Jésus, *Pères des premiers siècles) n'est-elle pas traversée par une tentative (même si discontinue) de régulation de la « tendance » des sociétés à se structurer dans l'inégalité (thèmes de la justice, de la lutte pour les pauvres, de la fidélité à la promesse d'amour universel) ? Et, en devenant une sorte de religion civile de l'Occident, le christianisme n'a-t-il pas perdu pour longtemps sa capacité de résistance à cette structuration dans l'inégalité ? Sa chance aujourd'hui peut être, devant cet échec, de se retrouver ce qu'il est : porteur de l'Espérance des pauvres* [51].

– En me plaçant dans la ligne de René Girard, j'aurais tendance à dire ceci : Fondée sur la violence, la société humaine n'a-t-elle pas tendance, «laissée à elle-même», à s'organiser par l'expulsion de cette violence et, finalement, par la concentration de celle-ci en un dieu violent, vengeur (qu'il faut apaiser et solliciter). Or, Jésus, Parole incarnée de Dieu, démystifie complètement dans sa mort innocente cette divine violence : il révèle la source et le fonctionnement humains de la violence; il situe au cœur de l'histoire la seule *puissance* de dépassement : l'amour *divin «universel»* non violent. Peut-être peut-on dire ici avec Girard que le christianisme historique n'a pas très bien incarné ce qui était son «cœur même», et qu'assez vite il s'est pour ainsi dire «repaganisé» quelque

peu : bénissant, sacralisant une société qui se structure dans l'inégalité, la « hiérarchie », la violence. Mais l'Evangile de Jésus est toujours là, dans la puissance du Ressuscité, il a vécu et vit dans l'histoire, par l'Esprit. Ne serions-nous pas à un moment privilégié pour découvrir que l'avenir de l'humanité (soumis aujourd'hui à l'équilibre de la terreur) est non dans la hiérarchie inégalitaire (à l'image du dieu violent), mais dans la communauté d'amour manifesté à la non-violence et la fraternité de Jésus [52].

VI – Le XXe siècle : avant et après un Concile

a) D'étonnants renouveaux

Après l'immense fracture qu'a été la première guerre mondiale, assez rapidement, des renouveaux étonnants se manifestent (sans eux, il n'y aurait sans doute pas eu de Concile Vatican II). Parmi les plus apparents, il y a eu ces renouveaux savants (dont on a beaucoup parlé) et qui ne semblent pas d'entrée de jeu très populaires, même s'ils permettent de redécouvrir ces moments de l'Eglise où le peuple (les communautés) était actif, participant, responsable, ces moments où l'Eglise était Corps (« mystique ») plus que classes séparées, ces moments où le grand et premier personnage des communautés était l'Esprit de Jésus répandu en tous (diversement mais pour l'unité). Ces renouveaux concernent l'étude de la Bible et de l'Eglise ancienne, l'étude sans peur ni complexe de l'histoire telle qu'elle est, l'étude et la pratique de la liturgie (dans ses variations plus que dans ses répétitions), l'étude de l'Eglise enfin appelée à être un corps de croyants, réunis par l'Esprit (jusqu'à l'œcuménisme).

Mais ces renouveaux savants n'auraient peut-être pas existé, ne se seraient pas développés, s'ils n'avaient été accompagnés, parfois *précédés*

52/ Cf. les livres de GIRARD : *La violence et le sacré – Des choses cachées depuis la fondation du monde,* Grasset, 1972 et 1978, et sa postface à *L'enfer des choses,* de P. DUMOUCHEL et J.-P. DUPUY, Le Seuil, 1979. – Cette œuvre, « très disputée », a eu des critiques assez sévères (que je partage partiellement) dans le numéro d'*Esprit,* d'avril 1979. Elle est bien présentée par F. CHIRPAZ, dans *Enjeux de la violence. Essai sur R. Girard,* Le Cerf, coll. « Dossiers libres », 1980.

53/ Cf. le roman de G. CESBRON : *Les saints vont en enfer,* R. Laffont, 1951. – L. AUGROS : *De l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain. L'aventure de la Mission de France,* Le Cerf, 1980.

54/ *Mediator Dei,* 1947.

55/ Ceux-ci demeurant toujours un peu la troupe auxiliaire des clercs.

56/ Cf. DANSETTE : *Destin du catholicisme français,* Flammarion, 1957. – A.C.J.F. : *Signification d'une crise,* Epi, 1964. – Large documentation dans CONGAR : *Jalons pour une théologie du laïcat,* Le Cerf, 1953.

(et *motivés),* par des renouveaux très concrets : la volonté missionnaire dans le monde chrétien « déchristianisé » (Action catholique à commencer par la J.O.C., prolongement très « original » de l'A.C.J.F., le scoutisme, les « mouvements », en un mot, de jeunes, puis d'adultes qui, après la deuxième guerre mondiale notamment, prennent un essor considérable, en même temps que se réalise un essor vigoureux d'animation paroissiale : « Paroisse, communauté missionnaire »)...

Ce qui est remarquable en tout cela, dans cette réanimation concrète de l'Eglise (française, occidentale, universelle), c'est le *discernement* (réalité à nouveau) de *la priorité de l'Esprit de Jésus* répandu dans le monde entier, le monde en toute son épaisseur, pour la naissance et la vie des communautés ecclésiales. L'Esprit devance, dans le monde, organisations, rites ou ministres. La conséquence de cela est, en même temps, la prise de conscience, dans l'Eglise, *par les laïcs, de leur responsabilité baptismale, apostolique, « sacerdotale » ;* c'est le passage (désiré, voulu) de l'assistance à la « participation » (liturgie, apostolat notamment); c'est aussi, surtout après *France, pays de mission?* (1943) et la deuxième guerre mondiale, la replongée d'un certain nombre de prêtres dans le peuple des hommes (des pauvres surtout) : les prêtres ouvriers (P. Chenu : *Le sacerdoce des prêtres ouvriers,* 1950), la Mission de France [53].

Il ne faut pas oublier toutefois que, pendant tout ce temps (des années 20 aux années 50), l'attitude de la hiérarchie dans l'Eglise demeure *(un peu) ambiguë :* Pie XI confirme l'apostolat missionnaire, appelle l'Action catholique, Pie XII (1946) affirme aux cardinaux : *Les laïcs ne sont pas seulement de l'Eglise, ils sont aussi l'Eglise. Mais,* en même temps, Pie XI comme Pie XII parlent de l'apostolat laïc comme participation ou coopération à *l'apostolat hiérarchique.* La hiérarchie garde encore dans l'Eglise une sorte de privilège exclusif à l'origine de la mission comme de la célébration. On insiste toujours très vigoureusement sur la distinction (séparation ?) des prêtres (qui, seuls, consacrent) [54] et des laïcs dans la communauté [55]. Devant des laïcs, de plus en plus responsables, on invente, particulièrement en France, la notion de *mandat* apostolique (qui met, juridiquement ??, les laïcs organisés sous la dépendance de l'autorité hiérarchique épiscopale).

Ce mandat aura la vie dure (jusqu'en 1975) et occasionnera, en particulier dans l'animation chrétienne du temporel, des tensions et des crises entre laïcs et évêques (A.C.J.F., M.R.J.C., puis plus tard J.E.C., etc...). (Le cléricalisme engendre parfois le laïcalisme ? [56])

b) Vatican II

Les fenêtres s'ouvrent, l'air commence à circuler, lorsque, après avoir demandé l'arrêt total de l'expérience des prêtres ouvriers (!!), Jean XXIII annonce le Concile (début 1959)... puis, lorsque ce concile se déroule (1962-1965) autrement que certains de ses préparateurs ne l'avaient imaginé! Il serait passionnant de narrer ici la petite et grande histoire du concile! Ce n'est pas possible [57]. Il faut toutefois noter en quelques mots la « révolution », le « retournement capital » qui s'y est réalisé en ce qui concerne l'Eglise. Après ce concile, en effet, l'Eglise n'est plus théoriquement, d'abord, cette organisation (sociale) hiérarchique et centralisée, dominant un peuple de simples fidèles irresponsables, et un monde en dehors duquel elle se situe. Elle est (à nouveau) d'abord la présence actuelle manifeste et active *dans* le monde de l'Esprit de Jésus ressuscité; cet Esprit rassemble mystérieusement un peuple de croyants, peuple sacerdotal, peuple de frères fondamentalement égaux dans l'Esprit, peuple dont la vie communautaire est le premier signe donné aux hommes par Dieu, de son amour. C'est *dans* ce peuple, qu'à l'appel de Jésus représenté en ses ministres, agissant par son Esprit *universellement* répandu, sont choisis les « serviteurs » (ministres) de leurs frères, que sont célébrés les sacrements (gestes du Christ, gestes de l'Eglise croyante). *En* et *par* ses *ministres, dans* et *par* ces sacrements, le peuple responsable peut vivre et progresser, en ce monde, dans la permanente reconnaissance, dans la reconnaissance sans ambiguïté que c'est bien Jésus (vivant) qui le fonde.

Nous sommes bien, en tout cela, passés à nouveau de la priorité juridique à la priorité spirituelle, de la priorité hiérarchique à la priorité communautaire, de la priorité de rites ponctuellement exécutée à celle des célébrations où s'exprime la foi, de la priorité du « hors du monde » à celle du « dans le monde », et du « pour le monde ». Ce dernier point est noté surtout à propos des prêtres, dont on dit que, pour bien servir leurs frères, ils doivent partager leur vie (Redémarrage officiel des « prêtres ouvriers » 1965) [58].

57/ Voir les livres de WENGER, de LAURENTIN, de FESQUET, les blocs-notes du P. CONGAR.
58/ Voir pour tout ceci les textes du Concile et les grands commentaires de la collection *Unam Sanctam.*
59/ J.-F. SIX : *Le courage de l'espérance (les dix ans qui ont suivi le Concile),* Le Seuil, 1978.
60/ Je me suis efforcé de dire des « choses » (!) sur ces problèmes dans deux articles : *La femme et la présidence de l'Eucharistie* dans *Spiritus,* n° 75, 1979, pp. 199-219. – *La crise du clergé en France (1970-1980),* dans *Le Supplément,* n° 131, novembre 1979, pp. 527-557.

c) Les limites du Concile

Elles vont toutefois apparaître assez vite [59]. La belle ordonnance de la *Constitution sur l'Eglise,* qui parle d'abord du peuple de Dieu, de sa responsabilité sacerdotale et royale, dans la célébration des sacrements comme dans la « garde » de la foi, a, en fait, beaucoup de mal à ne pas mettre dans l'Eglise, dans la communauté, les laïcs *après (au-dessous de)* la hiérarchie. Les laïcs sont ici vus parfois, plutôt que comme des baptisés (confirmés) tout simplement, comme des chrétiens vivant *d'abord* dans les affaires de ce monde, et *pouvant aussi* être responsables du culte célébré ou de la foi proclamée. On n'est pas allé, autrement dit, dans le Concile, jusqu'au bout de cette courageuse interdépendance des ministres et des communautés où celles-ci retrouveraient (ou trouveraient) leur statut chrétien plénier... Cette mutuelle dépendance, il est vrai, dans l'exercice de dons et de services *divers,* qui ne peuvent pas se substituer les uns aux autres, n'est pas facile à réaliser ! Elle se heurte en particulier à toute une partie de l'histoire que nous avons parcourue, et aux habitudes qu'elle a créées. Elle se heurte aussi à la situation du prêtre (de l'évêque) dans les communautés dont la réalité fraternelle vis-à-vis de la communauté a été affirmée, mais peu réalisée, et très vite recouverte par une réalité paternelle (évêques – cf. pourtant Mt 23), par une réalité hiérarchique (un pouvoir sacré *essentiel,* mais dont il faut saisir toute l'ambiguïté), par la réalité enfin réaffirmée d'un statut de séparé (masculin, célibataire)... Je sais bien là qu'il y a d'énormes problèmes, qu'il faut traiter avec prudence (i.e. avec audace et justesse)... Il faut se garder de mauvaises réponses, ou trop hâtives ; il faut se garder également de condamner un problème... quand c'est la réalité qui le pose [60].

Nous arrivons ici, tout naturellement – après le concile, après 68, après 72-73 où une majorité (relative) de chrétiens pratiquants semble dire en France que le concile est allé trop loin – à ces années que nous vivons. Beaucoup, sans toutes les nuances nécessaires toujours, y parlent de *crise.* Crise du *clergé* souvent : diminution rapide des vocations au ministère de prêtre, diminution rapide et vieillissement des prêtres, incertitude des prêtres, face à leur mission et à leur propre vie... Mais, dans cette situation, qui laisse beaucoup de paroisses ou de groupes sans prêtres, ne faudrait-il pas dire que la *crise* est tout autant, et peut-être d'abord, crise des communautés chrétiennes dans la plénitude de leur responsabilité. (Crise aussi des ministères, et pas seulement de celui de prêtre, pourquoi pas d'évêque... qui bloque parfois ou souvent cette responsabilité communautaire.)

Au terme de cette longue histoire, et dans les années tournantes et passionnantes, pour l'Eglise et pour le monde, que nous vivons, quelle conclusion avons-nous à tirer ?

1. *Cette conclusion me semble devoir être la suivante :* il est difficile aujourd'hui (cf. histoire), mais il est possible (concile, évolution et exigences post-conciliaires) et nécessaire, urgent, de travailler à établir et rétablir un rapport vrai, actif, responsable, des communautés et des ministres, des laïcs et des prêtres (et évêques). Jamais de communautés vraies sans ministres, ni de ministres vrais sans relations communautaires. Qu'on ne sacralise pas indûment et inconsciemment le prêtre, i.e. qu'on ne le sépare pas abusivement du peuple sacerdotal dont on oublie, alors, comme par hasard, le *pouvoir sacerdotal.* Cela veut dire pratiquement (en ce temps où il faut se méfier aussi des centralisations déguisées, où il faut avoir le courage de ne pas réduire l'unité de l'Eglise à son uniformité), cela veut dire pratiquement ceci :

■ n'identifions pas nécessairement trop vite celui qui est appelé, dans un secteur relativement vaste, au service de la communication harmonieuse de communautés diverses dans l'Eglise – et celui qui, localement, momentanément peut-être, pourrait, dans une communauté, présider l'Eucharistie...

Il s'agit là, bien sûr, d'une hypothèse de travail, de recherche. Mais ne s'agit-il pas d'une hypothèse qu'*il faut envisager et travailler* [61]... en envisageant notamment que la place du président, dans l'Eucharistie, n'est

61/ Je dis bien qu'il s'agit ici d'hypothèse (comme pour le cas de la femme ministre de l'Eucharistie : mais j'ai montré ailleurs et je montre ici que tout cela n'est pas sans argument, sans à propos historique. Parler d'histoire et de projet, ça n'est pas condamner quelqu'un ; mais devant des problèmes réels, il faut bien faire des hypothèses réelles (dont il ne faut pas dire trop vite qu'elles ne tiennent pas : c'est question ici d'arguments). Cette hypothèse de travail pourrait se formuler ainsi : si le président de l'Eucharistie est normalement le président de l'Eglise (l'évêque), son coopérateur doit-il être nécessairement une sorte d'évêque en réduction (i.e. le prêtre « actuel ») ? Ne peut-on envisager une délégation à cette présidence eucharistique (pour un lieu restreint, un temps limité, en des circonstances d'urgences) à un chrétien « ordonné » à cela ? Cf. L. BOFF, *op. cit.*, pp. 90-100.

62/ Même s'il faut se méfier de réduire la succession apostolique à la succession épiscopale (apostolicité de la foi, apostolicité du ministère, dit le P. CONGAR).

63/ L'espérance est attente, mais non passivité, elle est attente et puissance.

pas un «privilège» qui lui réserverait une place exclusive, à laquelle *assisteraient* seulement les (autres) fidèles. Ceux-ci ne doivent-ils pas être restaurés dans la plénitude de leur responsabilité et de leur pouvoir ?... Ce qui signifie, me semble-t-il, qu'on ne peut se résigner facilement à des célébrations *sans* prêtres, présidents, ne serait-ce que par tactique. Ce serait se laisser tenter peu à peu par des caricatures d'Eucharistie (P. Moingt, *Etudes,* juin 1979). Ce serait oublier l'importance de l'Eucharistie pour la vie de l'Eglise concrète ; ce serait oublier que l'action des croyants, dans ce qu'ils font à l'Eucharistie, au titre de l'Eucharistie, au titre du sacerdoce baptismal qu'ils exercent, est constitutive aussi de la vérité de cette Eucharistie ; ce serait oublier par suite, que ces fidèles, ne pouvant pas faire cela même qu'ils font à l'Eucharistie sans leur président (prêtre) ont par le fait même pouvoir et devoir (avant toute autre chose) d'appeler dans leur communauté, dans l'Eglise, ceux (celles) qui présideront la communauté, célébrant l'Eucharistie (dans la reconnaissance des autres communautés, de toutes les communautés depuis Jésus, exprimée ici par l'évêque, serviteur de communion, «successeur des Apôtres, dans le collège épiscopal») [62].

■ d'où cette question : une communauté sans prêtre ne doit-elle pas avoir comme première préoccupation, *non* (seulement) de faire quelque chose qui se substituerait à l'Eucharistie (en attendant, *passivement,* un hypothétique prêtre qui viendrait d'ailleurs, absolument) [63], *mais d'appeler,* de reconnaître, d'accueillir (en elle... ou quelque part) celui (celle) qui, «ordonné» à cela, *dans* l'Eglise, *par* l'évêque, pourra *présider* en elle l'Eucharistie plénière (qui est l'Eucharistie de tous). (Eucharistie présence et attente), présence discernable qui signifie qu'on ne peut mettre la main sur Dieu, le posséder.)

■ d'où cette autre question : l'évêque, devant des communautés sans prêtres, ne doit-il pas éviter de se limiter à cette seule et première préoccupation : *envoyer* des prêtres aux communautés, prêtres qu'il ferait, pour ainsi dire, *seul.* Ne doit-il pas entrer en inter-relation avec ces communautés, pour que de sa mission d'authentification et de la vie et de la prière responsable des fidèles, naissent les présidents (ou présidentes) d'Eucharistie nécessaires à la vie communautaire : cette Eucharistie qui fait la communauté chrétienne et que fait la communauté chrétienne... N'est-ce pas cela qui importe d'abord, et non d'abord de conserver le statut particulier, le caractère unique, monolithique et à tout faire, de ceux qui sont aujourd'hui les prêtres... souvent (de plus en plus souvent) absents.

■ Tout ceci, j'en ai bien conscience, et je le redis, peut sembler un peu trop un réquisitoire « en règle » contre des idées, des attitudes, ou des interprétations admises. Toutefois, ce « réquisitoire », à y regarder de *près,* est au fond *beaucoup moins partial qu'il ne pourrait paraître.* L'Espérance ici ne vient pas de la quantité de noir et blanc distribuée équitablement, mais de *la conscience du moment de l'histoire où on se trouve,* et de la *puissance* que *l'on a d'y faire quelque chose* (même si cela implique de radicales *conversions.*

Mon « réquisitoire », si réquisitoire il y a, est au fond un réquisitoire chrétien contre l'idée même de *hiérarchie* (ou l'existence de *hiérarques* dans l'Eglise *et* dans le monde : l'installation quelque part d'un *pouvoir séparé et dominant (violent)* ne pouvant se recommander de l'Evangile [64].

■ Il est certain qu'à partir de cela, le point sur lequel il faut réfléchir d'abord (pour en tirer par suite de nombreuses conséquences concrètes) est le suivant : dans la théologie de l'Eglise, du laïcat, des ministères, il faut sans doute dépasser [65] le point où le P. Congar en était en 1953 *(Jalons...* A-t-il fondamentalement bougé depuis ?) et celui auquel s'est attaché ou plutôt limité Vatican II :

● Congar : Une *seule Eglise,* faite *d'en haut,* pour en recevoir ses principes structurants (dans la hiérarchie), et *d'en bas,* pour que ces principes soient *reçus* et *vécus* dans la foi, en plénitude d'Eglise... *Jamais* le rôle des laïcs, des baptisés, confirmés, célébrant l'Eucharistie n'a été regardé comme structurant dans l'Eglise [66]. Cette *distinction* (coupure ?) « structure-vie » me semble très insatisfaisante. Pourquoi le baptisé (confirmé) ne participerait-il pas, en dialectique (inter-relation, interdépendance ?) avec le ministre ordonné, à la structuration de l'Eglise ? Ce qui est dit ici me semble étrangement peureux et court. On y a une ecclésiologie christologique (des ministères vis-à-vis du peuple, témoins de la

64/ Je demande qu'on ait la charité de prendre ici les mots au sens *précis* et *fort.*
65/ Dépassement ne veut ici aucunement dire infidélité.
66/ *Jalons...,* op. cit., pp. 333, 358.
67/ Cf. H.M. LEGRAND : *Dans un univers sans pneumatologie, le* service *s'estompe et le* clergé *se suffit à lui-même,* dans *Caractère indélébile et théologie du ministère,* Revue *Concilium,* n° 74, 1972, p. 70.
68/ Elle doit passer, comme sacerdoce baptismal, participation à celui de Jésus (à la vie de Jésus).
69/ dans le peuple sacerdotal (le *ministère* ne place pas en territoire sacré, séparé).
70/ GANOCZY : *Calvin et Vatican II,* Le Cerf, 1968, p. 141.

gratuité de l'unité et de la convocation à l'unité), mais on n'arrive pas à exprimer inséparablement une ecclésiologie pneumatologique (du peuple de Dieu en *Jésus,* dans lequel il y a les ministres de *Jésus et de l'Eglise)* [67].

● Vatican II : Le sacerdoce commun et le sacerdoce hiérarchique : différence de nature, non de degré (L.G. ch. III). La *formule est importante,* bien connue, souvent rappelée (Jean-Paul II). Mais est-elle *parfaite ?* Je ne le crois pas. Si l'expression « sacerdoce commun » peut passer [68], celle de sacerdoce hiérarchique est carrément ambiguë ; les deux mots ici sont inadéquats : il faut dire « ministère épiscopal ou presbytéral » [69]. Si on parlait ainsi, on verrait peut-être disparaître la peur de confusion, on verrait que le sacerdoce commun (et son pouvoir *spirituel)* ne peuvent s'opposer aux pouvoirs *ministériels,* puisqu'ils ne peuvent se comprendre qu'en inter-relation. Il faudrait ici reprendre avec courage les questions que posait A. Ganoczy au terme de son petit livre *Calvin et Vatican II* [70] sur l'articulation du sacerdoce commun et des ministères spéciaux. Il n'y a rien d'anticatholique, je crois, dans la nécessaire dialectique dont j'ai parlé, mais d'énormes conséquences sont ici en jeu... Cela, contrairement à ce qu'on dit parfois, est posé tout autant au ras des pâquerettes que par les « spécialistes ».

■ Réflexion pratique et crise post-conciliaire : On a usé beaucoup, et peut-être abusé, ces derniers temps, du vocable de « crise ». Ce n'est pas toutefois sans raison. On dit même, actuellement, en France notamment, qu'il s'agit d'une crise d'identité. Identité des prêtres, dont le nombre diminue dangereusement. Mais « identité chrétienne » aussi, dont le contenu tant dogmatique que moral deviendrait flou.,. La tentation, ici, me semble-t-il, de faire des « nouveaux prêtres » les responsables de cette crise : responsables commodes ou passe-partout, soit qu'ils abandonnent tous les repères sûrs, soit qu'ils « ex-christianisent » pratiquement tous ces « chrétiens populaires » tenant encore à un sacré qu'il faut revaloriser. Il n'est sans doute pas faux, comme le note F.A. Isambert, qu'on va voir se heurter à « l'intellectualisme » post-conciliaire un nouveau fondamentalisme dont le « mouvement charismatique » peut être un bon exemple... Pour la réalisation de l'Eglise de Jésus Christ aujourd'hui, de cette communauté fraternelle, appelée à s'implanter dans la crise culturelle présente (qui est aussi crise économique, politique, religieuse), je ne crois pas toutefois qu'il soit bon d'entretenir des « sacralisations », des « séparations » pas toujours chrétiennes. L'Evangile n'appelle-t-il pas, dans la réflexion *et* la pratique, à la réinvention d'un christianisme plus

fraternel, moins inégalitaire et, paradoxalement, moins uniforme : il serait sans doute en même temps très ancien *et* très «inattendu», très nouveau [71]. Il est sûr qu'ici le christianisme européen, dont j'ai surtout parlé (pouvait-il en être autrement ?), attend avec impatience je l'espère, le témoignage de toutes les jeunes et «nouvelles» Eglises de par le monde.

Le Mans, Charles-Marie Guillet

71/ Cf. G. DEFOIS : *Crises et espoirs des catholiques français d'aujourd'hui,* dans DELUMEAU : *Histoire vécue du peuple chrétien,* op. cit., t. II, pp. 195-226. – F.A. ISAMBERT : *Le sociologue, le prêtre et le fidèle,* dans H. MENDRAS : *La sagesse et le désordre,* Gallimard, 1980, pp. 119-245. – E. POULAT : *L'ébranlement des Eglises dans un monde ébranlé,* dans M. CROUZET : *Le Monde depuis 1945,* P.U.F., 1973, t. I, pp. 279-286. – Essentiels, ces trois textes sont sans doute trop uniquement sociologiques?... – Depuis la rédaction de cet article, j'ai lu deux documents importants dont maintes affirmations me semblent conforter mes propos (dans leur essentiel) = 1. M.A. SANTANER : *Homme et pouvoir, Eglise et ministère,* Editions Ouvrières, 1980. – 2. Concilium, nº 153 : *Le droit de la communauté chrétienne à un prêtre* (notamment les articles de DIANICH, WALDENFELS, GREINACHER, VOGELS, SCHILLEBEECKX, pp. 75-151). – Le livre de l'abbé Jean MILET : *Dieu ou le Christ,* Trévise, 1980, donne de l'histoire ancienne et surtout récente une lecture très différente de la mienne, ouvrant à des souhaits également fort différents (retour à un certain sacré sacerdotal, par exemple, après les exagérations désacralisantes du Concile); j'ai trouvé là maintes remarques pertinentes, mais une thèse que je ne saurais soutenir ni partager.

CONDITIONS D'UN ÉCHANGE À ÉGALITÉ AVEC LES AUTRES CULTURES ET RELIGIONS

conséquences pour une pratique missionnaire

La façon dont la *rencontre* a été vécue autrefois, et encore maintenant, pousse un certain nombre d'Occidentaux et d'Africains à dire aux missionnaires : « Restez chez vous. » Et nombreux aussi les missionnaires qui se disent : « Avant de transformer les autres, ne vaudrait-il pas mieux transformer notre propre Eglise ? » N'est-ce pas ce souci qui inspira Jean XXIII quand il convoqua le Concile : rendre l'Eglise plus belle pour que le visage du Christ puisse transparaître à travers sa vie. D'où la question qui s'est posée depuis quelques années déjà : faut-il encore des missionnaires ?

1/ Partir ou rester ?

Je suis reparti dans un pays étranger : est-ce une bonne chose pour ce pays ? Tant au niveau du développement que dans les domaines culturels et politiques, est-ce bon qu'il y ait des étrangers ?

La même question se pose au sujet des Eglises : celles d'Afrique existant, ce n'est pas à moi de décider si je vais partir dans l'une ou l'autre parce que j'en aurais envie. Il revient à leurs responsables de me dire s'ils ont envie de me voir. La question va d'ailleurs rebondir immédiatement : les laïcs ont-ils leur mot à dire dans cette décision ? Car je peux toujours me demander : « Celui qui m'invite à venir représente-t-il vraiment la volonté de l'Eglise locale ? Et quelles sont les raisons pour lesquelles il me réclame ? »

Il n'est donc pas suffisant de dire : « Si on m'appelle, c'est qu'on a besoin de moi, j'y vais ! » Le rôle actuel du missionnaire est ambigu et il est important d'en prendre conscience. Un départ en mission peut encore

passer pour de l'impérialisme religieux, pour une réforme de colonisation continuée.

« La seule solution, diront les uns, est de quitter le pays pour obliger les Africains à trouver leur façon originale de vivre en Eglise. » Mais les obliger ainsi, n'est-ce pas encore de l'impérialisme religieux ? Partir en claquant la porte ne me semble pas la solution. Les gens du pays pourront-ils prendre leurs affaires aussi rapidement en main, alors que, pendant plus d'un siècle, la pratique ne les y a pas habitués. Eux seuls peuvent incarner la foi dans leur propre culture, c'est évident. Mais étant donné le critère de choix des responsables, le type de formation qui leur a été donné, comme aussi la mentalité souvent très traditionnelle de certains chrétiens, un départ des missionnaires, en bloc et sans préparation, peut empêcher peut-être toute possibilité d'évolution au moment même où nous prenons conscience des limites de notre façon de faire passée. N'est-ce pas le moment de collaborer avec ceux qui luttent pour la libération de leur Eglise et de leur peuple : peut-être vaut-il mieux travailler avec ceux qui cherchent à bâtir une Eglise bien peu adaptée au pays, il peut être de l'intérêt de quelques-uns que cela continue, ne serait-ce que pour maintenir leurs privilèges ou éviter tout changement.

Que des missionnaires choisissent de rentrer, on le comprend : ils ne manquent pas de raisons valables pour le faire. Faut-il en conclure que ceux qui restent sont forcément des « colons » ? Dire : « Je m'en vais », peut être aussi une démission, un signe de découragement, un sentiment d'impuissance devant les reconversions à accepter, les difficultés d'un nouveau type de présence, de travail, conséquences de l'indépendance et de l'évolution de l'Eglise et du pays.

Mais un retrait, même massif, des missionnaires ne supprimerait pas les autres formes de domination qui sont bien plus puissantes : l'argent, qui vient des pays développés, la domination culturelle de l'Occident, qui emprunte des formes d'aide et tout ce que cela comporte d'équivoques et d'aliénations, la main-mise sur l'information, le fait que les responsables de ces pays continuent à venir étudier en Europe, etc... Ainsi une chose est sûre : ceux qui vivent dans les pays occidentaux sont tout aussi impliqués dans ce domaine que ceux qui partent outre-mer. Le retrait des missionnaires, même s'il présente parfois un caractère de nécessité, ne supprimera pas l'action des multinationales, les dominations techniques, monétaires ou militaires, la détérioration des termes de l'échange et l'exploitation économique, l'hémorragie des cerveaux ou le pillage des matières premières. Ce sera toujours notre type de médecine et d'ensei-

gnement, notre technologie, notre « civilisation » qui sera exportée dans le Tiers-Monde, sans oublier notre publicité et nos films pornographiques.

Le départ des missionnaires ne supprimerait même pas la tutelle des Eglises occidentales. Car la domination culturelle et la dépendance financière, cela existe aussi dans l'Eglise, de même que l'hémorragie des cerveaux. La plupart des responsables des Eglises du Tiers-Monde viennent encore en Occident se former à nos méthodes pastorales. Les Africains sont capables de choisir leurs propres orientations, mais ont-ils les moyens de les mettre en place ?

Quel visage de l'Eglise découvrent les personnes des autres continents qui viennent en Europe ? La question n'est pas neuve, mais doit sans cesse être reprise. Car la qualité de notre accueil, de la formation offerte conditionne la façon dont elles se situeront ensuite, à leur retour, face à l'Occident et face à leur pays. S'il est vrai que c'est le type occidental de société que nous imposons au Tiers-Monde, permettre aux habitants de ces pays de vivre d'une manière plus humaine et de découvrir l'Evangile, n'est-ce pas d'abord transformer notre propre société occidentale ?

Des Congolais m'ont souvent fait l'objection suivante : « Tu viens nous annoncer l'Evangile... mais c'est ton pays qui nous a vidés par l'esclavage, qui nous a colonisés et qui continue à nous exploiter. Alors, comment veux-tu que l'on t'écoute ? Va dire à tes frères de changer leur société ! » Interpellation d'autant plus redoutable que les pays occidentaux passent aujourd'hui encore pour des pays chrétiens. Devant une telle objection, il n'y a qu'à se taire, même si l'on reconnaît que nombreux sont les chrétiens qui agissent en Occident, en lien avec les étrangers présents chez eux, ou en lien avec le Tiers-Monde. Mais la route sera longue...

Ainsi la question n'est pas simple. Combien de personnes disent aux missionnaires : « Rentrez chez vous ! », alors qu'elles partent elles-mêmes faire du tourisme dans le Tiers-Monde sans se rendre compte de toute la destructuration que cela entraîne. Combien crient contre l'impérialisme religieux, mais n'hésitent pas à profiter de l'hospitalité des habitants de ces pays, à entretenir la société de consommation, exigeant à tout prix le maintien de leur niveau de vie. Comme si tout cela ne supposait pas l'exploitation du Tiers-Monde et une oppression peut-être plus grave que par le passé, allant jusqu'aux interventions armées dont nous sommes à nouveau témoins de nos jours. Ceux qui traitent les missionnaires de colons ont peut-être des arguments pour le faire. Mais eux, quel contact

vrai ont-ils, par exemple, avec les émigrés musulmans vivant chez eux? Les missionnaires ne sont pas seuls en question, mais bien toute la culture occidentale et son emprise sur le monde, ce monde dans lequel nous vivons et où les frontières existent de moins en moins. Aussi le problème n'est-il pas de supprimer tout départ, mais plutôt de faire que chacun agisse, là où il est, dans le sens de l'Evangile, pour transformer des relations de domination en échange mutuel dans le respect, dans l'égalité, aux dimensions du monde... En tout cas, une chose est sûre : le retrait des missionnaires occidentaux n'aura de signification et d'efficacité réelles que si les chrétiens d'Occident s'ouvrent en même temps à l'universel et agissent là où ils vivent pour supprimer l'exploitation du Tiers-Monde. Car celui-ci est présent également en Europe. Il n'est pas nécessaire de traverser la mer pour rencontrer des Africains, des Asiatiques ou des Sud-Américains et pour agir avec eux.

2/ Une mission nouvelle

On voit bien qu'il ne s'agit pas d'utiliser des arguments faciles ou de chercher des boucs émissaires pour éviter de répondre aux problèmes de fond que pose la mission d'aujourd'hui.

Des paroles comme celles-ci : « Il ne faut pas ennuyer ces gens-là ! » ne voilent-elles pas des motivations plus ou moins conscientes? Ne viennent-elles pas en partie d'une tentation de repli sur soi et d'un rejet de l'autre? Cette volonté affirmée de laisser l'autre libre risquerait alors de n'être que le refus de la rencontre et la peur d'être amenée par lui à changer, alors que nous n'en avons pas envie. Ainsi, cette affirmation : « Tous les missionnaires doivent rentrer » peut n'être que le signe de notre désarroi, quand nous prenons conscience de ce que nous sommes réellement, par rapport au Tiers-Monde. Elle marque peut-être aussi un profond malaise religieux, car il est bien évident que, si Jésus-Christ n'est rien pour moi, il n'y a aucune raison pour que j'annonce son Evangile. Derrière le problème d'un « départ en mission », n'est-ce pas le problème même de la foi et de Jésus-Christ qui est posé? On dira encore que l'Eglise occidentale s'est imposée aux autres continents. C'est vrai. Mais depuis lors, une recherche importante s'est amorcée en son sein. De quel droit alors garder cette recherche pour nous seuls? Aux chrétiens du Tiers-Monde – maintenant qu'ils sont responsables de leur Eglise – de voir si notre propre remise en question peut leur servir. Nous avons à la leur proposer... sans l'imposer.

En conséquence, faire la mission nouvelle, ce sera :

a/ changer notre mode de présence

1. les missionnaires qui restent sur le terrain seront-ils capables de se situer de façon différente ? Malgré toutes les affirmations – et même si c'est sous une autre forme – ne veulent-ils pas continuer leur domination ? L'Eglise saura-t-elle respecter et prendre en compte les différentes cultures pour que les hommes puissent vivre en restant eux-mêmes ? Voilà les véritables questions. Dans le contexte actuel de domination sur le Tiers-Monde, est-il possible de vivre, au nom de l'Evangile, une présence gratuite, sans prosélytisme ? d'être témoin de l'amour gratuit que Dieu porte à tous les hommes, en Jésus-Christ ? Il n'y a pas de réponse donnée au départ : celle-ci se dégagera de la vie, personnellement, je crois que c'est possible.

2. il est sûr cependant que les missionnaires, souvent plus nombreux que les prêtres autochtones, pèsent encore d'un poids beaucoup trop lourd, dans les Eglises d'Afrique notamment. Comment résoudre le problème tant qu'on n'aura pas mis en place un autre type de formation, un autre statut pour les prêtres, religieux, religieuses et laïcs, que celui qui existe aujourd'hui et tant qu'on ne développera pas d'autres ministères ? Sans cette nécessaire transformation, sollicitée déjà à plusieurs reprises, comment les communautés chrétiennes pourront-elles vraiment être prises en charge par des prêtres ou autres ministres, issus du pays même ? Seuls, en effet, quelques individus répondent aux critères actuellement exigés. Alors, les responsables des Eglises du Tiers-Monde continuent à demander des missionnaires à n'importe quelle condition, car l'Eglise a besoin de prêtres et les communautés chrétiennes ont droit à l'Eucharistie.

3. par le fait même, les missionnaires ne peuvent jouer leur rôle : puisqu'ils remplacent les prêtres de paroisses, ils ne sont pas disponibles pour l'annonce de l'Evangile. Cependant, même quand le jour sera venu où les Eglises d'Afrique auront suffisamment de prêtres et de religieuses, la présence de missionnaires restera toujours nécessaire pour créer des liens et des échanges entre les Eglises de tous pays et aussi entre croyants et chrétiens d'autres religions et cultures. Car l'Eglise a besoin de s'ouvrir aux autres et de partager sa foi pour demeurer catholique. Agent de partage en quelque sorte, le missionnaire a ici un rôle essentiel. Et, en ce sens, l'Europe a besoin de missionnaires tout autant que les autres Eglises.

4. Laisser le missionnaire jouer le rôle, c'est reconnaître son apport original : car il est un «étranger», témoin d'un ailleurs qui est «signe de

l'universel». La particularité de l'étranger, n'est-ce pas qu'il porte un regard neuf, à cause de sa culture différente? Des choses qui semblent normales aux gens du pays, il les verra sans doute d'une autre façon, ce qui est à la fois un avantage et une limite. Il ne pourra pas trouver par lui-même une solution vraiment adaptée. Je ne peux pas dire à un Sénégalais comment il doit vivre l'Evangile en Sénégalais, justement parce que je ne suis pas Sénégalais! Mais je peux lui dire la façon dont moi-même, je comprends l'Evangile et dont j'essaie de le vivre, ce que je pense de sa façon personnelle et communautaire de vivre la foi, à condition que j'écoute, moi aussi, ce que lui peut me dire à ce sujet. Alors, la recherche devient commune, mais enrichie de nos différences.

L'étranger réagit différemment. Il montre, par là-même, qu'il est possible de vivre autrement. C'est déjà une ouverture par laquelle l'appel du Christ peut passer. Pour me faire comprendre, je préfère donner un exemple. Il est simpliste peut-être, mais il a au moins l'avantage d'être concret. Lorsque ma sœur s'est mariée, j'en ai parlé avec les communautés où je vivais. Les gens m'ont demandé : «Qui est le grand frère?» J'ai répondu : «C'est moi.» Ils m'ont dit : «Combien vas-tu demander pour la dot?» J'ai répondu : «Rien. Au contraire, ce sont mes frères qui vont aider ma sœur et son mari à trouver ce dont ils ont besoin.» – «Vous alors, les Blancs, vous êtes drôles!» – Nouvelle question : «Est-ce que ta sœur va faire son mariage religieux?» – «Oui» – «Combien a-t-elle d'enfants?» – «Aucun» – «Comment? Elle n'a pas d'enfants et elle va déjà recevoir le sacrement de mariage?» – Nouvel étonnement!

Il est bien évident que je n'ai pas dit : A partir d'aujourd'hui, vous allez vous marier comme ma sœur»! Mais le seul fait d'avoir ainsi parlé ensemble montrait qu'il y a d'autres façons de contracter mariage, et donc, que la pratique suivie, soit au Congo, soit en France, peut évoluer. En tout cas, cette conversation a été le point de départ d'une discussion intéressante sur un certain nombre de points : l'évolution actuelle de la dot, l'importance de plus en plus grande donnée à l'argent dans le mariage et la découverte d'une fécondité autre que la seule fécondité physique. J'ai d'ailleurs eu l'occasion d'y réfléchir avec de nombreux jeunes et parents pendant mon séjour en France, partageant avec eux ce qui se cherche au Congo; cela les a éclairés et leur a ouvert de nouvelles perspectives. Ainsi, l'échange n'est pas à sens unique!

5. une constatation ne cesse de s'imposer à moi : c'est la place particulière faite dans l'Evangile à l'étranger. Le Deutéronome dit déjà : «Tu accueilleras l'étranger. Souviens-toi que tu as vécu toi-même, étranger

dans une terre étrangère.» Et cette expérience de l'exode est essentielle pour comprendre l'alliance avec Dieu. («Dieu dit à Abraham : Quitte ton pays.») Jésus lui-même s'est fait étranger parmi nous. Il nous dira : «J'étais étranger : m'as-tu accueilli?» Si l'étranger est ainsi l'objet d'une attention spéciale de Dieu et des croyants, c'est parce qu'il fait partie des pauvres de Yahweh, qu'il est souvent méprisé, rejeté, sans défense. C'est effectivement la situation de nombreux étrangers du tiers monde vivant dans nos pays occidentaux, même si généralement, ce n'est pas le cas des missionnaires européens, présents dans les autres continents. Au risque de paraître paradoxal, je dirai que, dans l'Evangile, c'est le pauvre qui enrichit celui qui croit avoir la richesse de Dieu (les Béatitudes), le faible qui donne la force de Dieu à ceux qui se croient forts (le Magnificat), l'enfant qui fait grandir celui qui se dit adulte («Si vous ne devenez pas comme de petits enfants»), le pécheur qui justifie celui qui se croit juste (le publicain et le pharisien, Marie-Madeleine «à qui il est beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé»), la stérile qui fait découvrir la fécondité de Dieu (depuis l'Ancien Testament, et spécialement Elisabeth et Marie), le païen qui révèle un nouveau visage de Dieu au croyant (Jésus dit du Centurion et de la Cananéenne : «Je n'ai jamais vu une telle foi en Israël»), l'aveugle qui fait voir la présence de Dieu dans le monde (l'aveugle-né), le malade qui attire la grâce de Dieu vers ceux qui se croient en bonne santé (la guérison du Serviteur du Centurion), le mort qui fait découvrir la vie de Dieu (Lazare), etc...

C'est dans cette grille de lecture que je situe la place de l'étranger : n'est-ce pas l'étranger qui révèle le Père aux enfants de la maison qui croient la connaître? Cela peut donner sens à un départ en mission : apporter un nouvel éclairage à la révélation de la Parole de Dieu et permettre de l'accueillir sous un angle nouveau. Car l'étranger comprend l'Evangile autrement que ceux qui vivent dans une culture donnée.

6. Si nos Eglises occidentales sont parfois tellement fermées sur elles-mêmes et leurs problèmes, cela ne vient-il pas en partie de ce qu'il n'y a pas en leur sein de missionnaires étrangers? Bien sûr, des responsables d'autres Eglises viennent chez nous, mais c'est surtout pour chercher du personnel et de l'argent. Des chrétiens d'autres continents sont présents mais, la plupart du temps, ils ne sont acceptés qu'à la condition de rentrer dans le moule de nos paroisses et de nos mouvements. Des étudiants fréquentent nos universités et nos séminaires, mais c'est pour y apprendre notre théologie. Mais des chrétiens étrangers, demandés expressément par nous et en tant que tels, pour partager notre vie et réagir sur la façon

dont nous vivons l'Evangile, dont nous disons la foi et, en même temps, permettre une ouverture plus large à ce qui se vit ailleurs, où sont-ils ? Si l'Eglise est vraiment la famille des hommes « de toutes langues, races, peuples et nations », cela vaut aussi bien pour nous, Occidentaux, que pour les autres. En tout cas, cela serait absolument nécessaire pour ouvrir nos horizons en découvrant ainsi un autre visage de Jésus Christ. Car aucun homme, aucun peuple ni aucune Eglise particulière ne peuvent prétendre, à eux seuls, présenter toute la richesse de Dieu. C'est ensemble que nous sommes le peuple de Dieu, témoins de sa Parole.

Bien sûr, on monte en épingle tel ou tel fait : c'est un prêtre africain qui vient dans une paroisse de France, ou bien c'est tel chrétien du tiers monde qui apporte son témoignage... mais cela transforme-t-il en profondeur notre pastorale et notre façon de vivre ? Quelles communications mettons-nous en place, en France, avec les étrangers, chrétiens ou non ? Sommes-nous prêts à accepter qu'ils aient quelque chose à nous dire ? Et pourtant, actuellement, la culture occidentale moderne n'est pas plus évangélisée que les autres. Pour se convertir, pour porter sur sa foi le regard de Dieu, elle a besoin des yeux de l'étranger.

Comment affirmer le droit et la nécessité pour quelques-uns d'entre nous de partir comme missionnaires dans les autres pays si, dans nos propres pays, nous nions ce droit et cette nécessité, au moins dans la pratique ?

b/ Changer notre pratique ecclésiale

Ce que je viens de dire suppose un autre mode de présence. Mais si les missionnaires sont en nombre plus restreint, il est nécessaire qu'ils se situent véritablement en étrangers. Cela entraîne pour l'Eglise tout entière une autre pratique missionnaire.

1. Avoir le sens des étapes

Une inculturation demande du temps. Peut-on faire porter à des personnes isolées le poids d'une conversion qui ne peut être que collective ? Car c'est toute une culture qu'il faut évangéliser. Souvent, nous voudrions que cela se fasse instantanément. Alors que Dieu a mis plusieurs milliers d'années à préparer son peuple ! Il n'est pas question de renier l'idéal évangélique de l'amour, mais peut-on exiger d'un converti que, d'un seul coup, il renonce à la polygamie et à un mariage progressif pour devenir avec sa femme signe de l'amour unique et définitif du Christ pour son

Eglise, par le sacrement de mariage ? Est-ce possible, tant que les structures sociales du monde dans lequel il vit n'ont pas évolué ? Je pense ici à un certain nombre de jeunes Congolais que j'ai bien connus : leurs familles chrétiennes ont voulu les marier « d'après l'Evangile ». Très souvent, ces mariages ont été des échecs parce que les conditions nécessaires à la réussite d'une union de ce type n'existent pas encore dans la société (possibilité de connaissance mutuelle véritable avant la cohabitation, fiançailles, etc...).

Je pense aussi à ces deuxième et troisième femmes de polygame renvoyées par leur mari au moment où celui-ci reçoit le baptême. Presque obligatoirement, à moins de se livrer à la prostitution, elles se retrouvent femmes d'un autre polygame, et dans des conditions beaucoup plus défavorables, parce que la mentalité et la société environnantes ne leur permettent pas de vivre un statut de femmes seules. De nombreux chrétiens ont refusé de prendre la femme de leur frère aîné décédé parce qu'ils étaient chrétiens et déjà mariés. Mais ces veuves se sont retrouvées alors totalement abandonnées, parce que, en dehors du remariage avec le frère cadet du défunt, il n'existe pas de structures sociales leur permettant de vivre décemment. Enfin, je pense à ces malades qui refusaient, à cause de leur foi, d'aller chez le féticheur. Ils se retrouvaient avec des problèmes psychologiques très graves qui, souvent, bloquaient toute guérison. Car la médecine occidentale ne donne pas de réponse satisfaisante aux problèmes psychologiques de la maladie, ce que peut faire par contre la médecine traditionnelle. D'ailleurs, la médecine moderne n'est même pas accessible à la majorité de la population.

Il n'est pas question d'anesthésier ou d'édulcorer l'Evangile : mais avons-nous toujours conscience de la dimension sociale de la conversion que nous demandons et de l'importance du temps pour que, dans la transformation d'une culture et d'une société, soient mis en place des moyens de vivre autrement.

Travaillant maintenant au Sénégal, je suis surpris de voir la souplesse, la patience et la tolérance avec lesquelles l'Islam propose la foi, acceptant une certaine cohabitation, par exemple, entre les gris-gris et l'affirmation d'un Dieu unique tout-puissant. Mais, peu à peu, dans le cadre communautaire, des croyants purifient leur foi et arrivent à une idée de la transcendance de Dieu qui est un témoignage pour nous, les chrétiens. Alors que, dans l'Eglise, on exige des catéchumènes qu'ils « abandonnent » les fétiches, immédiatement et d'un seul coup – ce que d'ailleurs, la plupart du temps, ils ne font pas parce que c'est impossible. Il ne s'agit donc pas

seulement d'un changement de méthode missionnaire : plus profondément que cela, il faut en arriver aujourd'hui à une autre conception de l'Eglise que celle qui a sous-tendu l'action missionnaire dans le passé...

2. Passer de l'uniformité à la communion

Dans le passé, l'action missionnaire a souvent été basée sur le souci de sauver tous les hommes, d'après le principe : « Hors de l'Eglise, pas de salut »! Ceci implique une conception très spatiale de l'Eglise qui entraîne certaines affirmations et points de vue :

● Les autres religions sont plus ou moins démoniaques : une telle idée scie à la base tout effort de dialogue et la pensée que nous aurions quelque chose à recevoir.

● L'Eglise est une et tous doivent croire de la même façon, dans une Eglise organisée partout de manière uniforme, fortement structurée, à l'image des anciens empires à gouvernement centralisé. C'est la porte ouverte à l'impérialisme religieux que les chrétiens n'ont pas toujours su éviter dans le passé. N'est-ce pas pour cela que l'on parlait de la « propagation de la foi »? Encore une conception très spatiale du christianisme!

● La formulation des « vérités à croire » risque de l'emporter sur la nouveauté permanente de l'Evangile. Or, si le Christ est ressuscité, il n'est pas derrière nous, mais devant ; l'Eglise n'est pas encore constituée, elle est en marche vers le Royaume (« Je vous précéderai en Galilée »). L'annonce de la foi n'est-elle pas mise en contact avec une personne directe, Jésus Christ? Si l'on fait passer l'Eglise en premier, n'est-ce pas l'originalité absolue de la foi chrétienne que l'on va supprimer, c'est-à-dire l'apparition dans le monde du Fils de Dieu, mort et ressuscité?

● S'il s'agit d'abord de faire entrer les chrétiens dans l'Eglise-institution, et de baptiser pour que les hommes soient sauvés, ne court-on pas le risque de favoriser la loi du nombre au détriment de la profondeur de la conversion? On va aboutir à une religion de surface où, sous des formes nouvelles apparemment chrétiennes, la mentalité profonde n'a pas changé. De plus, on baptise les individus les uns après les autres, et non pas des personnes vivant dans un tissu très profond de relations humaines. Or, l'Evangile, pour être annoncé comme pour être vécu, suppose une communauté : « Et chaque jour, le Seigneur faisait entrer dans la communauté ceux qui seront sauvés » (Ac 2,47)? Cela exige que l'on tienne beaucoup plus compte de la dimension communautaire, sociale et

eschatologique de l'Eglise. Et surtout, de son caractère eschatologique : c'est le Christ qui est la lumière des peuples et non l'Eglise. C'est la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Eglise. Celle-ci n'existe pas en elle-même, mais seulement en référence au Christ. Et si elle est le Corps mystique du Christ, elle ne se limite pas à l'Eglise visible, car le Christ a fait corps avec l'humanité tout entière, tout en s'incarnant dans une culture déterminée.

● Aujourd'hui encore, quand nous parlons de l'africanisation de l'Eglise, ne pensons-nous pas parfois que la foi existerait dans l'absolu, d'une façon unique et définitive et qu'il suffirait de la transplanter pour que, du même coup, elle se trouve incarnée dans la culture africaine ? Mais la foi existe-t-elle en dehors d'une culture ? Existe-t-elle même en dehors de ceux qui la vivent ? Une véritable théologie africaine ne doit-elle pas partir d'une foi vécue dans les communautés à la base pour s'ouvrir à l'universalité, par une communion avec les autres Eglises ? Ce qui suppose pour le moins que ces communautés aient la liberté de vivre leur foi, selon ce que l'Esprit leur suggère. Et donc que ces chrétiens n'aient pas été chloroformés au point d'être rendus incapables de tout effort d'imagination.

Derrière tout cela, se pose la question de l'unité de l'Eglise. Pour que l'Eglise soit vraiment catholique, cette unité doit-elle être uniformité ou plutôt communion ? Est-ce que la profondeur de la foi n'est pas davantage assurée par des échanges fraternels et exigeants entre Eglises, plutôt que par des dogmes formulés dans une certaine culture et imposés par un pouvoir central à toutes les Eglises ? La grande chance de notre époque, n'est-ce pas justement que ces échanges permanents entre Eglises deviennent de plus en plus possibles, pour un service plus vrai de Dieu et des hommes ? La question se pose pour les relations entre les différentes Eglises, mais aussi pour les relations entre les personnes qui sont très diverses dans leurs démarches de foi. Ainsi, même dans une culture donnée, l'Eglise ne pourra les rejoindre que dans la mesure où elle deviendra elle-même très variée et bâtira sa communion sur l'échange à égalité et non pas sur l'uniformité venant du sommet. Dans ce domaine, il y a encore beaucoup de chemin à faire ! Les différentes communautés d'Eglise ont aussi à prendre conscience de leur enracinement culturel, économique, politique et du poids de l'histoire qui les marque. Elles doivent en tirer les conséquences, avec tout ce que cela peut comporter de conflits et de tensions, inévitables, à l'intérieur de la communauté et dans les relations avec les autres.

Cela vaut aussi pour les Instituts missionnaires. Dans de nombreuses Eglises, la recherche se poursuit, à tous les niveaux. Mais elle ne transparaît pas encore au-dehors, d'autant plus que les blocages restent encore nombreux. Et pourtant, la parole du Seigneur est claire : «Allez dans le monde entier, faites de tous les hommes des disciples». Cela demande une diversification de l'Eglise, nécessaire pour permettre aux hommes qui le veulent de devenir des disciples du Seigneur, et non pas nos disciples à nous, ni ceux de notre organisation !

Etre signe

Lorsqu'on réfléchit aux images du Royaume dans le Nouveau Testament (le levain dans la pâte, le sel de la terre, la lumière, etc...), l'Eglise n'apparaît pas souvent comme un rassemblement général dans les structures visibles d'une grande organisation, mais plutôt comme un signe et un ferment d'unité pour conduire tous les hommes vers le Christ. Elle participe à l'œuvre de salut du Christ envers l'humanité. Mais elle n'est que le signe de ce salut et non pas le salut lui-même.

Ayant compris cela, les chrétiens peuvent accepter d'être une minorité. Car alors, ils ne cherchent pas à faire nombre avant tout, comme je l'ai signalé plus haut, mais bien plutôt à faire Eglise, c'est-à-dire à être un signe de la présence du Christ ressuscité dans le monde, et de la Bonne Nouvelle du Salut qu'il a apportée, mais signe «compréhensible aux hommes des différentes cultures. Et ce signe s'adresse aux hommes de toutes les religions, pas seulement aux baptisés. Il n'est pas question de renoncer à l'entrée de croyants d'autres religions dans l'Eglise visible. Mais n'est-il pas tout aussi important de proposer à ces croyants de vivre leur foi dans l'esprit de l'Evangile, même s'ils choisissent pour cela de rester dans leur religion. Car l'Eglise est signe de la présence de Dieu, mais elle n'est pas Dieu. Pas plus que le Temple de Jérusalem.

En état de diaspora

A-t-on tiré les conclusions pastorales de cette situation de diaspora dans l'Eglise ? Etre dispersés au milieu des nations, est-ce un mal pour les chrétiens, ou au contraire leur vocation ? Est-ce que cela entraîne obligatoirement la disparition de la foi ? N'est-ce pas plutôt une chance que les chrétiens deviennent signe de l'Evangile, partout dans le monde, à condition justement qu'ils vivent véritablement de cet Evangile ?

Une chose me frappe au Sénégal : la grande majorité des habitants du pays sont musulmans. Malgré cela, il me semble qu'on a cherché à former des îlots de chrétienté, dans les ethnies qui, autrefois, ont refusé l'Islam. Les chrétiens vivent leur foi chrétienne dans de grandes paroisses, avec de nombreuses institutions (écoles, dispensaires, etc...) et, lorsque par la force des choses, ils doivent se déplacer et se retrouvent en milieu musulman, ces chrétiens sont absolument perdus. Ils ne se sentent pas envoyés par leur Eglise pour être signe de Jésus Christ. Au contraire, ils se sentent abandonnés par elle. Ces chrétiens ont-ils été préparés à vivre leur foi au milieu des autres et à en témoigner? D'où leurs réactions de défense et même parfois leur attitude négative devant les musulmans.

Actuellement, on cherche à mettre en place une Eglise qui respecte la culture locale. Mais faut-il faire entrer dans une Eglise pré-établie (même si elle est africaine, plus qu'autrefois), ou plutôt faire naître l'Eglise là où vivent les hommes, dans la mesure où ils décident de répondre à l'appel du Christ, personnellement et en communauté? C'est toute la question : une Eglise centrée sur elle-même, ou bien une Eglise ouverte aux autres, parce que signe? Des communautés chrétiennes, coupées de la communauté humaine et se suffisant à elles-mêmes... ou des communautés envoyant leurs membres comme signes vivants de Jésus Christ au milieu des hommes? Cette deuxième manière de faire s'appuie sur la conviction que le Christ ressuscité est déjà présent dans la vie des hommes, comme il le disait lui-même. Il ne s'agit donc pas de faire entrer les hommes dans nos institutions, mais de chercher avec eux à découvrir le visage du Christ, présent dans notre vie, pour mieux vivre de son amour.

N'est-ce pas le sens de la rencontre de Pierre et de Corneille (Ac 10)? L'Esprit pousse Pierre à sortir des limites de sa communauté juive et à reconnaître la présence de Dieu dans la vie de Corneille et de toute sa famille. Cela suppose sans doute autant de bouleversements dans notre façon de faire que dans celle de Pierre.

Dans ces pages, je me suis surtout attaché à l'aspect ecclésial de la question. Mais il ne s'agit en aucun cas de limiter la réflexion au fonctionnement de l'Eglise, comme s'il suffisait de redonner un coup de peinture pour que tout le problème soit résolu. Car ce problème est avant tout d'ordre christologique et trinitaire. Il faut se demander quelle est la place de l'Esprit dans notre vie, sous peine de supprimer tout dynamisme de la foi. De toute façon, l'important est d'améliorer le visage de l'Eglise dans un pays donné pour qu'il soit plus adapté à la culture locale. Mais il reste

la question : pourquoi l'Eglise? L'Evangile n'existe pas à l'état pur, mais seulement incarné par des hommes, dans une culture : nous n'avons pas les paroles exactes que Jésus a prononcées, mais seulement ce que les premières communautés chrétiennes en ont dit. Et il est impossible de séparer ces paroles du monde culturel dans lequel elles ont été prononcées. Mais il y a quand même plusieurs façons de comprendre son message. Et on ne peut éviter la question : quel est l'essentiel de l'Evangile? Plus encore : Qui est Jésus Christ pour moi aujourd'hui? Car si le Christ n'est rien pour moi, témoigner de sa Parole ne peut avoir évidemment aucun sens.

Il est donc essentiel de trouver une expression africaine de la foi. Mais ne faut-il pas chercher en même ce que le Christ apporte de totalement neuf à la foi des hommes? Et les ruptures nécessaires que nous demande l'Evangile par rapport à notre propre culture (quelle qu'elle soit!) Mais cela, finalement, ce sont les hommes d'autres cultures qui peuvent le mieux me faire comprendre cela. En tout cas, nous ne pouvons le comprendre qu'ensemble.

Sénégal, Armel Duteil cssp.

La Bible en Français Courant – destinée à tous ceux qui ne sont pas habitués au langage religieux traditionnel – doit paraître en 1982, sous la responsabilité du P. Pierre SANDEVOIR et du Pasteur Jean-Claude MARGOT. Après le livre des *Psaumes* (1978) viennent de sortir les *Paroles du Sage (Proverbes et Ecclésiaste).* On trouvera dans ces ouvrages une véritable traduction cherchant à rendre fidèlement le message dans une langue actuelle, claire, chaleureuse et stimulante. – Alliance Biblique française, 47, rue de Clichy, 75009 Paris.

AUCUN SENS ? QUELLE VEINE !...

par Serge de Beaurecueil op.

Soir du lundi de Pâques. Une journée «comme les autres» où, en fait d'activités sublimes, j'ai arraché une dent, soigné des bobos, collaboré au jardinage en ramassant surtout de vieux papiers que les enfants ont le don de semer partout...

Akbar regarde, intrigué, la page blanche que j'ai engagée dans ma machine et me dit : «Tu prépares tout et tu n'écris rien !» Je lui explique que j'ai «des choses dans la tête», à vous dire... mais que leur donner forme n'est pas si facile ! Au fond, il a raison : inutile de rester ainsi à «rêver»... Alors, j'accouche, sans trop savoir si ce sera d'une souris ou d'un mastodonte !

Mes idées ? Le sens de ma vie, de la vôtre, «rien que ça» !...

Personnellement, j'ai connu trois étapes. Je vous les dirai, en vous demandant : «Et vous ?»

Première étape : des projets évangéliques merveilleux ! La vie dominicaine, conventuelle, avec un travail sur l'Islam devant convertir les foules, ou tout au moins préparer leur conversion. Dieu, en se servant d'Ansâri, le mystique musulman que j'ai étudié pendant vingt ans, brouille les cartes. Pris au jeu ! *« Va donc vivre un peu où il a vécu, mon petit ! »* Les circonstances, admirablement «organisées» m'y amènent. Pour gagner ma croûte, je dois m'occuper d'enseignement (ô horreur ! délices de la recherche dans le silence de la cellule et des bibliothèques !) *«Ah, mais non ! Pas ta spécialité ! Les étudiants, pour te ménager la transition, puis de grands élèves du secondaire, puis des petits du primaire, puis ta maison envahie par des éclopés, puis... »* Quoi ?

Deuxième étape : ma vie ne correspond décidément pas à mes plans, à mes projets, aux « voies » que j'avais conçues. Alors ? Quel sens a-t-elle ? Et vas-y, que je te raccroche et que je te justifie ! Deux petits bouquins : *Nous avons partagé le pain et le sel* et *Prêtre des non-chrétiens,* où j'essaie de rétablir l'équilibre. Valables d'ailleurs ! Quand je les relis, la gorge me serre, preuve que je n'ai pas menti ; sans compter les lettres reçues, témoignant de ce que certains y ont trouvé la lumière... Tant mieux pour eux !

Troisième étape : adieu le raccrochage aux rêves du passé ! *Quand donc mettras-tu le cap* uniquement sur l'avenir, *imprévu, déconcertant, qu'il te faudra découvrir au jour le jour, selon mes Voies et non les tiennes ?...* D'accord ! Comment d'ailleurs faire autrement ? L'expérience de Jacob est concluante : quand on lutte avec Dieu, on en sort boiteux (et il y a suffisamment de boiteux comme ça chez moi, à commencer par le petit Wali, qui a laissé une patte sur une mine !) Alors, tant pis (ou tant mieux !) Ma vie n'a aucun sens et cela n'a aucune importance.

Histoire de « voies » : les nôtres ou les Siennes... Et Dieu a le droit de s'amuser, tout de même ! et de nous conduire *par Ses chemins...* Toutes nos objections (misérables !) tombent : nos raisonnements et nos prévisions, nos qualités et nos défauts, les idéaux de notre jeunesse, nos « engagements » (à part les plus profonds, ceux qui furent pure disponibilité...).

Au terme, la question se pose, fondamentale : nos aspirations, nos plans, nos méthodes, à réaliser coûte que coûte « pour rester fidèles » (et nous tranquilliser le cœur...), ou bien la marche, souvent tâtonnante, selon un itinéraire inconnu, tracé par un Autre, au gré de sa sagesse, de son humour et de son bon plaisir ? *Donner* un sens à sa vie (quelle prétention !), *chercher* un sens à sa vie (se casser la tête afin de pouvoir dormir tranquille !). Ne doit-on pas plutôt remettre à Dieu le soin d'en juger et de nous conduire ?

D'accord ! Ma vie, selon des vues humaines, n'a aucun sens ! Et cela n'a pas la moindre importance... J'espère seulement n'avoir pas raté tous les tournants, ni les poteaux indicateurs ! Et, tout compte fait, après tant d'années, quelle merveille ! Comblé au-delà de toute expression, malgré les stupéfactions et les coups durs, et ces petits salopards qui font la lutte dans mon dos, dans les rires, au point que j'ai du mal à savoir ce que j'écris... Si ce sont des stupidités, c'est en partie leur faute !

Je pensais vivre dans la plaine (le Nil !...) et me voilà au milieu des montagnes ; dans la paisible cellule d'un couvent, et nous dormons au coude à coude ; dans un pays arabe, et je parle persan (celui de chez nous, s'entend !). *Mes voies ne sont pas les vôtres,* dit le Seigneur. Oh ! que oui !...

Se raidir sur ses positions ? C'est la perte : un jour, Pierre, qui l'avait fait, s'entend traiter de Satan par Jésus !... Alors, se laisser faire... Répondre par l'humour à l'humour de Dieu...

Que sera demain ? (Et en Afghanistan, nous avons drôlement le droit de nous la poser, la question !). Nous verrons bien. A Dieu de jouer, qui mène la partie ! Après tout, c'est la sienne (précisément ce qu'il faut accepter).

J'aurais voulu terminer par une belle citation biblique. J'avais même extirpé mon bréviaire latin d'autrefois pour la retrouver... En vain ! Les enfants s'en sont emparés pour tomber en arrêt devant des photos d'antan, où j'étais jeune, en robe blanche... Maintenant, c'est ma barbe qui prend les couleurs de mon Ordre !...

Alors, à vous de retrouver la citation concernant les Voies du Seigneur, et de vous raconter votre propre histoire... Mêmes étapes ?... Ce serait pour moi fort encourageant : notre soleil et « les événements » ne m'auraient pas trop « tapé sur la tête », ce qu'il m'arrive de me demander...

Afghanistan, Serge de Beaurecueil op.

P.S. Dans ce fameux bréviaire latin, je retrouve l'image mortuaire de mon Maître des Novices, l'admirable P. Périnelle. J'y relis cette citation : *La vie présente est une carrière pleine d'un prestigieux avenir. Menez-la avec une indomptable énergie et un enthousiaste entrain. Faites face à ses difficultés avec un sang-froid humble et paisible.* Quel bonhomme ! Merci, Père Périnelle !... et sans rancune pour quelques « disciplines » reçues de votre main et qui m'ont fait mal aux épaules... sans compter les bracelets de fer, portés avec votre permission, que vous aviez le don de « presser » en récréation pour que les pointes nous piquent... « Pénitence » (?) et formation « à la dure », comme on l'entendait alors, contestable d'ailleurs... Mais on sentait par derrière une telle tendresse !...

courrier des lecteurs

343/ Boura (Mali) : P. Gilles Graffin. – *Merci pour la nourriture que vous nous envoyez. Malheureusement, les numéros arrivent parfois avec beaucoup de retard; je sais très bien que vous n'y êtes pour rien, mais cela empêche de vous donner parfois mon avis, car cela arriverait beaucoup trop tard.*

Comme d'autres, j'ai été étonné du « témoignage » des précédents directeurs de la revue. Mais à la réflexion, je me suis dit : Pourquoi pas? Leur « expérience » peut nous amener à réfléchir et à faire l'effort d'assurer nos pas sur du solide. Continuez donc à nous envoyer une revue qui nous aide à réfléchir, pour améliorer nos façons de penser et d'agir (11.1.80).

344/ Abéché (Tchad) : Gérard Damon. – *Abonné depuis plusieurs années à* Spiritus, *j'apprécie beaucoup cette revue et les solutions neuves qu'elle recherche pour la « mission ». Je vous ai même écrit plusieurs fois et vous ai rendu visite à votre domicile parisien.*

Si nous ne nous sommes pas réabonnés, c'est en raison des événements qui ont arrêté tout service postal. Cependant, comme nous ne sommes pas encore trop à plaindre financièrement, je pense qu'il serait plus juste que vous nous envoyiez la facture et que vous fournissiez l'abonnement à des confrères plus démunis (25.1.80).

345/ Paris (75016) : Hélène Gaudelas. – *Je vous remercie d'avoir bien voulu m'adresser un spécimen de votre revue. J'ai été très intéressée par ce numéro* Foi en l'homme, foi en Dieu, *et spécialement par cet article :* Au cœur du débat de la mission de l'Église *d'E. Juguet* (27.1.80).

346/ Moulignon (77310) : Mme Colette Hermann. – *Je lis toujours votre revue avec beaucoup d'intérêt. Notre ami, E.O., en Amérique Latine, se proposait de vous écrire un article, mais la tension est telle actuellement qu'il remet à plus tard son projet. J'approuve totalement pour ma part l'ouverture de* Spiritus *aux religions non chrétiennes et la reconnaissance effective de la prière de ces derniers comme étant aussi le lieu privilégié d'écoute et de découverte pour nous, chrétiens !*

Dans le cahier 81, j'ai noté en particulier la référence à l'Evangile : la maladie réclame la solidarité de la communauté. *Ceci m'interpelle beaucoup dans notre culture occidentale où le moindre handicap vous marginalise, où la mort se cache... Mon total soutien pour votre revue* (22.2.80).

347/ Lama Kara (Togo) : Rémi Mangeart. – *Pour ma part, j'apprécie* Spiritus *qui permet de situer la « mission » de manière nouvelle. Ce mot est d'ailleurs piégé car il signifie ici une institution puissante avec de gros bâtiments. Il y a différentes étapes dans l'évangélisation et la première qui est faite de contacts, de rencontre dans le respect, n'est pas la moins importante... Bon courage pour continuer. Cherchez à mettre des Africains, des Japonais, des Sud-Américains dans le coup* (3.12.79).

348/ Saint-Germain-en-Laye (78100) : Mme Paul Yvert. – *Je ne peux que souhaiter la suite de votre recherche, avec l'espoir que* le ministère séculier de la femme *trouvera un statut du genre « diaconat » qui permettra la reconnaissance plus évidente de ce ministère au sein de l'Eglise, non pour la « cléricaliser », mais éventuellement pour authentifier sa mission et la marquer de la pensée féminine dans les cas où cela serait souhaitable. De même pour les « foyers » soutenant l'évangélisation.*

Les « diaconesses » ayant existé jadis en pendant des diacres, nous continuons de croire que cette mixité diaconale soulignerait mieux le caractère d'une Eglise « Sainte Famille » mixte, comme l'est déjà notre

Eglise régulière. De ce fait, précisément, nous pensons que vous pouvez aider cette évolution même (24.2.80).

349/ Draveil (91210) : Sr Marie-Paul Soulès. – *Je vous dis un merci personnel et communautaire pour l'envoi gracieux des cahiers* Spiritus *de cette année. C'est le témoignage de Keiko Imamura qui a fait l'objet de ma première lecture. J'ai apprécié son expérience de vie. Ce qu'elle exprime traduit bien les situations de fait. Elle évoque des questions fondamentales et son :* J'aimerais que l'Eglise montre la voie vers une spiritualité vécue, *en dit beaucoup ! Ce serait intéressant d'y revenir, ainsi que sur ses allusions à l'éveil intérieur, aux voies de l'appréhension de la vérité, propres au génie culturel de son peuple. Et j'ai eu la joie de retrouver Armel Duteil à travers son analyse de la famille africaine* (31.3.80).

350/ Karangasso (Mali) : Sr Myriam Thollot. – *Nous lisons toujours avec intérêt votre revue. On devrait prendre le temps, peut-être, de vous écrire quand nous réagissons à certains articles. Le quotidien, le poids du climat ne facilitent pas toujours l'effort intellectuel. Nous avons apprécié, entre autres, le numéro sur* La famille *qui rejoignait notre projet pastoral diocésain. L'article du P. Aymar de Champagny sur* l'Islam malien *avait beaucoup d'intérêt pour nous, bien que nous travaillions en milieu animiste, très peu islamisé* (2.1.80).

351/ Algérie : Abbé Paul Vacher. – *Ayant un problème pour mon réabonnement, je consulterai désormais la revue au Centre des Glycines, à Alger. Je vous remercie pour ce qu'elle m'a apporté, pour la régularité de son service depuis 1962. Puisse-t-elle garder la passion du témoignage de vie ! Si, un jour, afin de mieux connaître la réalité concrète de ce que nous vivons, vous décidez de faire un séjour chez nous, sachez que mon presbytère est grand et qu'il n'est qu'à 4 kms de l'aéroport d'Alger* (22.4.80).

352/ Genval (Belgique) : Yves Alberti. – *Vous serait-il possible de me faire parvenir les numéros de* Spiritus, *années 78 et 79 ? Je termine actuellement mes études de théologie et pour le travail de fin d'études, j'ai choisi le thème* Foi et Culture en Afrique Noire. *J'apprécie énormément votre revue, alimentée par les témoignages des missionnaires et des Africains eux-mêmes. Croyez à toute ma compréhension et ma solidarité avec la recherche et l'activité missionnaire qui vous animent* (21.3.80). – Du même, le 12.2.81 : *Votre excellente revue missionnaire me semble porteuse des changements profonds et des mutations, germes de l'avenir pour et avec les jeunes Eglises du tiers monde. Je profite aussi de l'occasion pour abonner une communauté de religieuses très démunies qui travaillent dans le Nord-Kivu, au Zaïre.*

353/ Alfortville (94140) : Félix Lelubre. – *A propos du numéro de* Spiritus *sur* Evangélisation et Droits de l'homme, *je réagis à l'article de Carmina Navia :* Pratique politique et mouvement populaire *(p. 132). Elle dit :* On emploie encore une autre expression sujette à des ambiguïtés : celle d'Eglise populaire. *Il me semble qu'on ne pourra jamais sortir des ambiguïtés tant qu'on continuera à mettre l'expression « Eglise » à toutes les sauces.*

On parle ici « d'Eglise populaire », on parle ailleurs « d'Eglise en classe ouvrière », « d'Eglise établie », « d'Eglise à naître », et toujours au singulier. Je pense qu'il y a là une confusion continuelle entre l'Eglise universelle et les Eglises, car il faut affirmer que l'Eglise universelle se réalise dans des *Eglises concrètes et diverses ; il ne peut y avoir d'opposition.*

Ceci me rappelle la confusion courante entre Dieu et les Personnes divines ; Dieu s'appelle le Père puisque Jésus est son Fils. Nos relations s'établissent avec les Personnes, et non avec une Nature. Dieu est un mot ambigu ! De même, nous avons affaire à des Eglises qui sont l'Eglise universelle, deux réalités qui ne sont pas du même ordre. Les documents conciliaires sont très éclairants sur ce point (cf. Décret sur les Eglises orientales catholiques, n° 5 : *on parle* des *Eglises d'Orient et* des *Eglises d'Occident).*

On peut donc affirmer que l'Eglise universelle est faite d'Eglises différentes : locales, particulières, etc... (cf. Spiritus 65). *Parfois, on parle des Eglises diocésaines, elles ont un évêque à leur tête, mais ne pourrait-on pas dire qu'elles sont des formes, actuellement*

hypertrophiées, d'Eglises locales? A signaler au n° 4 du Décret cité : les baptisés de toute Eglise ou communauté non catholique...» *Quel rapport peut-on établir entre Eglises et communautés dans l'Eglise actuelle? On parle beaucoup de communautés, «communautés de base» ou autres; il faudrait bien préciser de quoi il s'agit. C'est plus clair pour la Paroisse, où le Curé est le délégué de l'évêque; la paroisse est donc une quasi-Eglise, partie de l'Eglise diocésaine.*

Il y a certainement, dans cette ligne des Eglises, une recherche à faire aujourd'hui; ça touche le sacerdoce et les ministères; le flou actuel facilite et entretient les confusions.

Spiritus *a déjà bien travaillé dans ce sens; mais il faut certainement aller plus loin* (18.6.80).

354/ Bélem (Brésil) : François Rubeaux. – *Je vous accuse réception de votre lettre par laquelle vous m'annonciez qu'un don anonyme me permettait de recevoir la revue pendant toute l'année. J'ai fort apprécié ce don et vous en remercie. Les deux premiers numéros que vous m'avez envoyés sont déjà arrivés à bon port. C'est pour moi une excellente occasion d'accompagner la réflexion missionnaire qui se fait dans tous les pays. Cela permet de s'ouvrir à d'autres horizons et de s'enrichir d'autres expériences. Le travail ici ne manque pas, mais il est important de maintenir constamment un rythme de travail et d'études* (16.10.80).

355/ Gobongo (R.C.A.) : P. Pierre Saulnier. – *Votre numéro sur* la santé et la guérison *était intéressant. Un détail cependant : il aurait été très utile de trouver quelqu'un qui donne, dans un article, une recension d'ouvrages traitant de ces problèmes. Ne pouvant tout dire dans le cadre d'une revue, cela aurait permis à ceux qui voudraient aller plus loin dans cette réflexion de trouver de quoi se mettre sous la dent! Dans le même sens, P. Erny (p. 342) signale une thèse du Dr Goumba, consacrée à la médecine populaire, en C.A. Où pourrais-je me procurer cet ouvrage?* (28.11.80).

356/ Haguenau (67500) : Jean-Baptiste Ehrhard. – *Ma reconnaissance pour tout ce que vous nous apportez, pour l'horizon que vous nous ouvrez, pour les approches que vous proposez... Tout cela permet de mieux comprendre et de vivre en communication fraternelle... même si ma terre d'enracinement est l'Europe!* (27.11.80).

357/ Bandundu (Zaïre) : Herrmann Hochegger. – *J'ai reçu le cahier 79 avec un très grand retard, mais je voudrais y revenir à cause d'un propos insensé de L. Betshindo qui pense que, dans mon livre :* Le langage gestuel en Afrique Centrale, *j'aurais dû montrer* comment les psychologues et les pédagogues africains peuvent combiner les gestes et présenter un langage adapté aux sourds-muets *(p. 219). Je trouve que c'est une manie de certains intellectuels africains que de vouloir sortir à tout prix de toute unité mondiale. Pour avoir un langage gestuel codifié, les spécialistes ont créé un système de communication qui permet aux sourds-muets partout dans le monde de se comprendre. Betshindo cherche-t-il un ghetto africain? Veut-il créer un apartheid pour les sourds-muets africains?*

En outre, il m'en veut de ne pas avoir esquissé une philosophie du geste en Afrique Centrale. *Je pense qu'il ignore complètement que le symbolisme du langage gestuel ne se limite pas à une race, même pas à un continent. Lors de mon passage à l'Institut de Cultures Indiennes à Bombay, j'ai demandé l'avis des amis indiens et philippins concernant les 480 gestes dessinés dans ce livre. On a vite constaté que, à l'exception de quelques cas particuliers au contexte africain, les dessins étaient spontanément compris par les Asiatiques.*

Je pense qu'il faut combattre l'aspect rouspéteur de ces intellectuels africains qui se lamentent constamment d'être tellement différents du reste de l'humanité. C'est faux – quoi qu'en disent quelques «sages» au fond de la brousse qui déclarent sans rougir que les Noirs ne descendent pas du même couple humain que les Blancs (9.2.81).